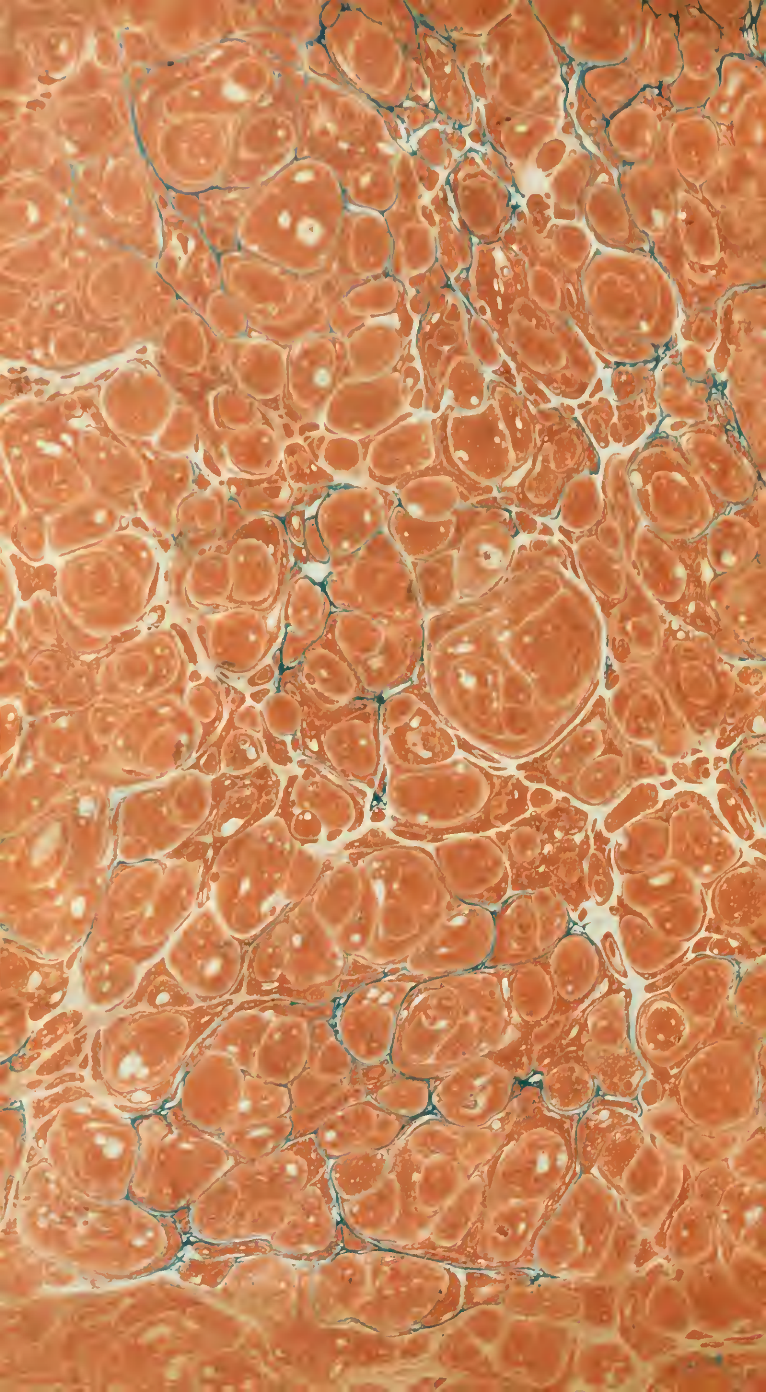
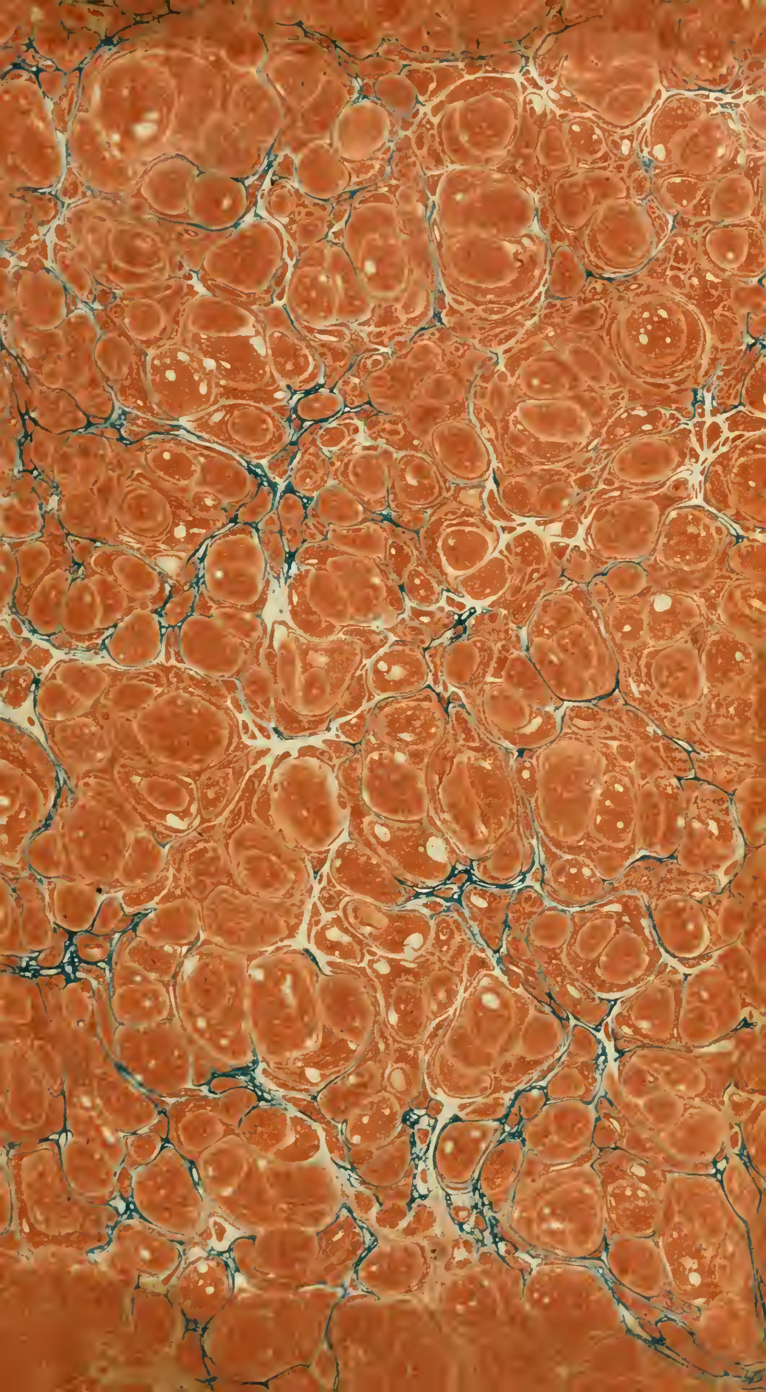






ŒUVRES

DE

N. DESTOUCHES.

TOME V.



DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE N. DESTOUCHES,

NOUVELLE ÉDITION,

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE CET AUTEUR.

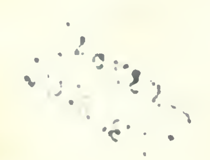
TOME CINQUIÈME.

A PARIS,

CHEZ L. TENRÉ, LIBRAIRE,

RUE DU PAON-SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 1.

M. DCCC. XX.



LE JEUNE HOMME

A L'ÉPREUVE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

GÉRONTE.
LISIMON, ancien et intime ami de Géronte.
LÉANDRE, fils de Géronte.
ISABELLE.
LISETTE, femme de chambre d'Isabelle.
PASQUIN, valet de chambre de Léandre.
DORIMON, ami de Léandre.
LA FLEUR, laquais de Léandre.
UN PORTEUR.

La scène est chez Géronte.

LE JEUNE HOMME
A L'ÉPREUVE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

GÉRONTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Oui, Monsieur, je vous le répète; le plus sûr moyen de rendre votre fils plus sage, c'est de le marier au plus tôt.

GÉRONTE.

Plongé dans le libertinage, accablé de dettes, et décrié partout, où trouveroit-il une femme? Est-il une personne assez hardie pour oser se charger de lui?

PASQUIN.

Le fardeau ne seroit pas si désagréable.

GÉRONTE.

Je ferois conscience de donner mon fils à la plus

misérable créature du monde, quand même il pourroit espérer de moi la fortune la plus brillante.

PASQUIN.

Vous êtes furieusement en colère contre lui!

GÉRONTE.

Ai-je tort, à ton avis? Ce qui me fâche le plus, c'est que sa conduite le rend indigne d'épouser une fille charmante que je lui destinois, et qui, par son mérite, sa douceur et sa vertu, l'auroit rendu le plus heureux de tous les hommes.

PASQUIN.

C'est Isabelle, apparemment, que vous lui destiniez? Je la reconnois à ce portrait.

GÉRONTE.

Elle-même. Je l'aime et l'estime trop pour faire son malheur. Le misérable! Je ne veux plus le voir qu'il se garde bien de se présenter devant moi.

PASQUIN.

Mais, après tout, Monsieur, pourquoi tant crier? Monsieur votre fils est-il fait autrement que la plupart des gens de son âge?

GÉRONTE.

Et c'est parce qu'il leur ressemble, qu'il est le fléau de mes vieux jours.

PASQUIN.

Vous prenez trop à cœur de légères escapades.

GÉRONTE.

De légères escapades! Un traître qui me ruine!

PASQUIN.

Bon! qui vous ruine! Laissez-moi puiser dans votre coffre-fort et dans votre portefeuille, j'y trouverai de bonnes ressources pour mon maître.

GÉRONTE.

Tu serois bien attrapé! Tu ne trouverois que des sacs vides dans mon coffre, et que de vieilles poésies dans mon portefeuille.

PASQUIN.

Des poésies! Si c'est là le reste de votre fortune, vous êtes ruiné, j'en tombe d'accord. Mais, Monsieur, mettez la main sur la conscience, est-ce que vous n'avez point d'espèces mieux sonnantes?

GÉRONTE.

Non. Je me suis abîmé pour mon fils; je l'ai fait élever comme un prince, ce qui m'a causé d'énormes dépenses; et, depuis six ans qu'il est dans le grand monde, au lieu d'y faire valoir cette éducation brillante, il n'y a cherché que ce qui la rend inutile. Il sait tout ce qu'il devroit ignorer, et il a oublié tout ce qu'il devroit savoir.

PASQUIN.

Vouliez-vous qu'il fût sage au milieu des fous? Il a suivi la mode; est-ce une si grande faute? S'il ne se souvient plus des leçons de ses maîtres, il pratique celles de ses camarades avec une aisance et une grâce merveilleuses.

GÉRONTE.

Passe qu'il soit ignorant; mais devroit-il donner dans le vice?

PASQUIN.

Monsieur, c'est le bon air. Tout jeune homme qui paroît sage est un franc ridicule.

GÉRONTE.

Voilà donc votre morale, monsieur Pasquin?

PASQUIN.

Non pas, mais c'est la sienne.

GÉRONTE.

Et tu vois où cette morale l'a conduit; il n'a plus ni bien, ni crédit, ni santé.

PASQUIN.

Oh! pour la santé, il en a encore plus qu'il n'en faut pour achever de manger ce qui vous reste.

GÉRONTE.

Si ce qui lui reste de santé ne suffit que pour cela, je te le garantis bien près de sa fin.

PASQUIN.

Vous voulez qu'on vous croie ruiné, et vous faites bien; mais, pour moi, je n'en crois rien, je vous en avertis.

GÉRONTE.

Tu verras, coquin! tu verras, si je payerai désormais ses dettes. Depuis que je lui ai défendu de me voir, il s'est avisé quelquefois de m'écrire; mais je ne serai plus la dupe de ses lettres. Elles me touchoient; je le remettois en fonds : dès qu'il y étoit, il ne m'écrivoit plus; et souvent j'étois des mois entiers sans avoir ni vent ni nouvelles de lui.

PASQUIN.

C'est qu'il avoit des affaires. Un jeune homme qui a de l'argent est furieusement occupé.

GÉRONTE.

Oui, c'est du temps et de l'argent bien employé! Mais désormais qu'il s'occupe comme il voudra, je l'abandonne à sa perversité.

PASQUIN.

Perversité! Ah! Monsieur, ménagez un peu les termes. Peut-on qualifier ainsi des fougues de jeunesse? Car ce n'est que cela, tout au plus.

GÉRONTE.

Tais-toi. Tu as beau faire l'orateur, je sais ce qu'il m'en coûte, et à quoi m'en tenir.

PASQUIN.

Un peu de sang-froid, je vous en prie. Écoutez encore deux ou trois petits mots.

GÉRONTE.

Que me va dire ce coquin?

PASQUIN.

Coquin tant qu'il vous plaira, mais je vous parle raison. Ne faut-il pas que jeunesse se passe? Étiez-vous un Caton à l'âge de votre fils?

GÉRONTE.

Il ne s'agit point de ce que j'étois, il s'agit de ce qu'il est.

PASQUIN.

Eh bien! il est libertin : ne l'avez-vous pas été?

GÉRONTE.

Non, impudent! tout jeune et tout vif que j'étois autrefois, je ne songeois qu'à gagner du bien.

PASQUIN.

Et il ne songe qu'à le dépenser; cela est bien plus noble.

GÉRONTE.

En un mot comme en cent, qu'il ne compte plus sur moi.

PASQUIN.

Bon, bon! Tenez, tout mécontent que vous êtes de lui, je gage que vous l'idolâtrez encore.

GÉRONTE.

Non, je le hais.... Oh! je le hais!... Tu ris, misérable?

PASQUIN.

Vraiment oui; je sais ce que c'est que la haine d'un père comme vous, pour un fils aussi aimable que le vôtre.

GÉRONTE.

Au fond, il a du bon; n'est-il pas vrai?

PASQUIN.

C'est le meilleur cœur du monde; sa tendresse pour vous est inconcevable.

GÉRONTE.

Je l'ai toujours dit; mais Lisimon n'en veut rien croire, et ne me permet plus, depuis quelque temps, d'écouter la tendresse paternelle.

PASQUIN.

Votre ami est un tyran impitoyable.

GÉRONTE.

Oui, mais un tyran bien utile : je me suis toujours bien trouvé de ses avis. Écoute, Pasquin, je voudrois bien te rendre ma confiance : mais tu m'as trompé si souvent !

PASQUIN.

Jamais, quand vous m'avez bien payé.

GÉRONTE.

Fripon !

PASQUIN.

Fripon ! Je vous découvre mon caractère, n'est-ce pas le procédé d'un honnête homme ?

GÉRONTE.

Est-ce être honnête homme, que de prendre des deux côtés ?

PASQUIN.

Si je prends de monsieur votre fils, c'est pour lui rapporter ce que vous me dites de lui ; si je prends de vous, c'est pour vous rapporter ce qu'il fait. Le récit que je lui fais de vos discours doit le corriger ; l'histoire que je vous fais de ses folies, vous fournit les moyens d'y mettre ordre. Ainsi, de son côté comme du vôtre, l'argent que je tire est de l'argent bien gagné. Tubleu ! j'ai la conscience plus délicate que vous ne pensez.

GÉRONTE.

Mais, là, de bonne foi, mon garçon, dis-moi, je te prie, dans quelles dispositions est mon fils présentement ?

PASQUIN.

Si je ne me trompe, il commence à se reconnoître; il se lasse d'être toujours harcelé par ses créanciers et par ses maîtresses.

GÉRONTE.

Effectivement, depuis trois ou quatre jours je m'aperçois qu'il ne sort point d'ici. D'où vient ce changement?

PASQUIN.

C'est qu'il aime sa liberté.

GÉRONTE.

Est-ce l'aimer que de ne point sortir?

PASQUIN.

Vraiment oui, quand on craint de ne pouvoir rentrer.

GÉRONTE.

Eh! qui l'en empêcheroit?

PASQUIN.

D'honnêtes Messieurs qui l'attendent à la porte, et qui le supplieroient gracieusement d'aller coucher au For-l'Évêque; ils prendroient même la peine de l'y conduire.

GÉRONTE.

Comment, morbleu! s'est-il fait quelque mauvaise affaire?

PASQUIN.

Oui, Monsieur; il a de cruels ennemis.

GÉRONTE.

Ah! je tremble. Et qui sont-ils?

PASQUIN.

D'anciens amis de monsieur votre fils, ils sont devenus ses persécuteurs.

GÉRONTE.

Sais-tu leurs noms?

PASQUIN.

Si je les sais! Comme le mien. Le premier s'appelle monsieur Courtaut; le second, monsieur Doré; le troisième, monsieur Croquet; et le quatrième, monsieur Tison.

GÉRONTE.

Quels diables de gens sont-ce là? Mon fils étoit leur ami?

PASQUIN.

Intime; l'un lui fournissoit du drap; l'autre, des galons d'or; celui-ci lui faisoit de beaux habits; celui-là lui donnoit de grands repas. Voyez l'inconstance des hommes! Ils se sont lassés de lui faire des politesses qui ne produisoient aucun retour; et ils veulent le faire enfermer, pour le punir de son ingratitude.

GÉRONTE.

Ah! J'entends. Il a quatre sentences par corps!

PASQUIN.

C'est la vérité.

GÉRONTE.

Et doit-il beaucoup à ces messieurs-là?

PASQUIN.

Bon! presque rien. Pour une bagatelle vous les apaiserez.

GÉRONTE.

Mais, encore, à quoi cela se monte-t-il?

PASQUIN.

A douze ou quinze mille francs, tout au plus.

GÉRONTE.

Comment, bourreau! tu appelles cela une bagatelle?

PASQUIN.

Oui, c'en est une pour un homme comme vous.

GÉRONTE.

Ote-toi de mes yeux, coquin! sinon je te traiterai comme tu le mérites.

PASQUIN.

Vous me chassez impoliment; mais si jamais vous avez besoin de moi, il vous en coûta cher, sur ma parole.

GÉRONTE, levant sa canne.

Reviens, reviens, que je te dise deux mots.

PASQUIN.

Je vous baise les mains.

SCÈNE II.

LISIMON, GÉRONTE.

GÉRONTE.

Quinze mille francs, une bagatelle! Le scélérat! Ah! c'est vous, mon cher ami? Eh bien! où en sommes-nous?

LISIMON, lui présentant des papiers.

Je vous apporte douze quittances. Comme je me

suis démené vivement, vous en êtes quitte pour vingt mille livres cette fois-ci.

GÉRONTE.

Patience.

LISIMON.

Je vous ai sauvé plus de deux mille écus. J'ai parlé ferme, j'ai menacé, tonné, foudroyé; et la peur de tout perdre a réduit les gens à se contenter de justice et de raison.

GÉRONTE.

Que ne vous dois-je point! et quels supplices ne dois-je point à mon traître de fils!

LISIMON.

Laissez-lui toujours croire qu'il est surchargé de dettes, et que vous n'êtes ni en état ni en volonté de les payer, et je vous jure qu'il sera puni suffisamment. Je sais qu'il est très-mortifié de s'être attiré votre disgrâce, et qu'au milieu de ses débauches et de ses dissipations, causées par les mauvaises compagnies qu'il a fréquentées, il a conservé le cœur d'un honnête homme, et même d'un bon fils.

GÉRONTE, en pleurant.

D'un bon fils!

LISIMON.

Oui, mon ami. Quelques-uns de ses amis, dignes de foi, m'ont assuré qu'il gémit sincèrement de vous causer tant de chagrins, et qu'il meurt de peur que vous ne soyez informé de ses désordres, et de toutes les dettes dont il se croit accablé; il cherche sous main les moyens d'apaiser les plus pressantes : et

l'autre jour il m'amena trois de ses créanciers, me priant à genoux de les satisfaire.

GÉRONTE, attendri.

A genoux! le pauvre enfant! il me fait pitié.

LISIMON.

Je les payai de votre argent, feignant que j'avançois le mien, et l'obligeant à m'en faire son billet : le voici que je vous remets. Vous jugez bien que je lui ai promis de ne vous en rien dire; mais je l'ai vigoureusement chapitré.

GÉRONTE.

Peut-être un peu trop.

LISIMON.

Moins encore que je ne devois. Si je l'en crois, il va faire merveilles.

GÉRONTE.

Plût au ciel qu'il pût se rendre digne enfin d'épouser la fille de notre défunt bienfaiteur!

LISIMON.

C'est ce que je souhaite aussi vivement que vous; et, à vous dire le vrai, je n'en désespère pas.

GÉRONTE.

Il faut donc nous hâter de le tirer de peine.

LISIMON.

Comment?

GÉRONTE.

En l'informant que j'ai payé toutes ses dettes.

LISIMON.

Ah! gardez-vous-en bien; il n'est pas encore temps de le mettre à son aise. Toutes les fois qu'il vient me

voir, je lui dis que vous êtes ruiné de fond en comble, que c'est lui qui en est l'unique cause, et que, sans moi, vous succomberiez.

GÉRONTE.

Que vous répond-il? dites-moi.

LISIMON.

Il pleure, il se désole, il est prêt à se tuer.

GÉRONTE, attendri.

Peut-on avoir un meilleur enfant? Allons, je m'en vais le trouver.

LISIMON.

Pourquoi faire?

GÉRONTE.

Pour lui dire qu'il est quitte, et que je lui pardonne.

LISIMON.

La belle manœuvre que vous voulez faire! Ce seroit un jeune homme bien corrigé!

GÉRONTE.

Vous avez raison, je suis un sot. Il faut me contraindre, je le sens bien; mais je souffre plus que lui. Vous ne savez pas tout.

LISIMON.

Peut-être.

GÉRONTE.

Savez-vous que ce pauvre enfant est actuellement en prison chez moi? Cela vous fait rire?

LISIMON.

Oui, je ris; c'est un tour de ma façon.

GÉRONTE.

De votre façon?

LISIMON.

Sans doute, et je m'en applaudis. Ayant su, par son valet de chambre, qu'il devoit douze mille francs, tant à son tailleur qu'à deux marchands, et au traiteur de la rue voisine, j'ai fait venir chez moi ces quatre créanciers; et, après avoir désenflé leurs parties, je leur ai distribué neuf mille cinq cents livres, qu'ils ont acceptées, et en me remettant ces mémoires bien et dûment quittancés : mais je leur ai fait promettre de ne point déclarer qu'ils étoient payés, et de faire dire mystérieusement à Léandre que chacun d'eux venoit d'obtenir contre lui une sentence par corps, et qu'ils le faisoient investir par une troupe d'archers, pour le faire conduire en prison. De mon côté, j'en ai averti Pasquin, qui le croit comme son maître; et j'ai le plaisir de voir que mon stratagème a réussi, et que la peur d'être arrêté retient ici notre jeune homme : cette peur salutaire lui inspirera de sérieuses réflexions, et nous procurera le loisir, pendant que nous le tenons, de le faire un peu rentrer en lui-même. Que dites-vous de mon expédient?

GÉRONTE.

Il est bien imaginé; mais il est bien cruel.

LISIMON.

Et moins cruel qu'il n'est nécessaire. Le voici; voyez comme il est triste!

GÉRONTE.

Cela me fend le cœur : mais je veux vous seconder le mieux qu'il me sera possible.

LISIMON.

Soyez ferme et sévère.

GÉRONTE.

Vous allez voir.

SCÈNE III.

LÉANDRE, LISIMON, GÉRONTE.

GÉRONTE.

Ah! vous voilà, Monsieur! Vous êtes bien hardi de vous présenter devant moi! Ne vous l'ai-je pas défendu? Que cela ne vous arrive plus.

LÉANDRE.

Non, Monsieur, je vous le promets. Je cherchois ici Pasquin, et je ne croyois pas vous y trouver.

GÉRONTE.

En un mot, je ne veux plus vous voir. (bas, à Lisimon.) Ah! mon ami, je n'en puis plus.

LISIMON, bas, à Géronte.

Sortez au plus vite.

LÉANDRE.

Cela suffit, mon père.

GÉRONTE.

Mon père! ne m'appelez plus ainsi; car enfin, voyez-vous, mon cher fils.... Je suis dans une fureur!... J'espère pourtant.... Non, je n'espère plus rien.... Vous êtes un indigne.... un.... Adieu, mon

enfant ; tâchez d'être plus sage, je vous en prie, ou, par la morbleu !... (bas, à Lisimon.) Je sors, car je ne me possède pas.

SCÈNE IV.

LÉANDRE, LISIMON.

LÉANDRE.

Que veut-il donc dire? Voilà des discours et des tons qui ne sont guère suivis.

LISIMON.

Ne sentez-vous pas que vous le mettez au désespoir, et que la cervelle lui tourne?

LÉANDRE.

Il prend donc les choses bien à cœur?

LISIMON.

A-t-il tort, je vous prie? Il vient d'apprendre encore de belles choses de vous!

LÉANDRE.

Par hasard, auriez-vous parlé?

LISIMON.

Est-il besoin que je lui parle, pour qu'il soit instruit de vos folies?

LÉANDRE, vivement.

De mes folies!

LISIMON.

Ne vous échauffez point. Je pourrois qualifier plus durement vos actions; mais je veux bien encore ménager les termes.

LÉANDRE.

Et vous faites bien, car je n'aime point les expressions trop fortes.

LISIMON.

Ni moi, les airs trop vifs : ils ne m'imposent pas, vous le savez.

LÉANDRE.

Ils ne vous imposent pas, Monsieur! Passons là-dessus. Il est un âge où l'on peut tout dire; mais vous parlez un peu trop en vieillard.

LISIMON.

Et vous, un peu trop en jeune homme.

LÉANDRE.

Vous me traitâtes l'autre jour comme un nègre.

LISIMON.

Comme vous le méritiez.

LÉANDRE.

Fort bien. Comme je le méritois! Je m'en souviendrai.

LISIMON.

Souvenez-vous plutôt de ce que je fis pour vous : l'avez-vous oublie? Eh bien! paiera vos dettes qui pourra, mon cher Monsieur : désormais je renverrai vos créanciers à votre père.

LÉANDRE.

Ah! n'en faites rien, je vous prie; vous me mettriez au desespoir.

LISIMON.

Eh! pourquoi? Vous êtes si résolu, si mal-endurant! Qu'a-t-on à craindre, quand on est de votre

humeur? Au ton que vous prenez avec moi, je prévois que vous manquerez bientôt de respect à votre père.

LÉANDRE.

Moi! je me passerais plutôt mon épée au travers du corps.

LISIMON.

Eh! qu'avez-vous à ménager? Le pauvre homme n'a plus rien : vous mériteriez qu'il vous déshéritât; mais vous n'y perdriez pas de quoi vous défrayer une semaine.

LÉANDRE.

Une semaine!

LISIMON.

Tout au plus. Sans moi, qui le soutiens, il mourroit de faim.

LÉANDRE.

Cela n'est pas possible!

LISIMON.

Voulez-vous calculer avec moi toutes les dépenses qu'il a faites pour vous, depuis neuf ou dix ans seulement?

LÉANDRE.

Oh! je ne sais pas compter.

LISIMON.

Non; vous ne savez que dépenser.

LÉANDRE.

Il mourroit de faim sans vous! Ah! qu'entends-je? Eh! que ferai-je donc désormais?

LISIMON.

Ce que vous pourrez. Vous vivrez d'industrie,

comme tant d'autres qui, comme vous, ont mangé leur blé en herbe.

LÉANDRE.

Moi, vivre d'industrie! Moi, faire des bassesses! Morbleu! quand je ne pourrai plus subsister honnêtement, je saurai mettre fin à ma misère, je vous en réponds.

LISIMON.

Et de quelle façon, je vous prie?

LÉANDRE.

De la façon des honnêtes gens qui sont réduits à la dernière extrémité.

LISIMON.

Expliquez-vous.

LÉANDRE.

Point d'explication; les effets parleront. Vous verrez, morbleu! vous verrez si je suis homme à vivre d'industrie.

LISIMON.

Ce terme vous choque furieusement.

LÉANDRE.

Un cœur fait comme le mien frémit à la seule idée de cette ressource. Mais je ne suis pas encore si dénué que vous l'imaginez : je dois beaucoup, j'en demeure d'accord; mais il m'est dû considérablement : et, si j'osois sortir....

LISIMON.

Qui vous en empêche?

LÉANDRE.

Plus de questions, s'il vous plaît. J'ai mes raisons pour garder la maison.

LISIMON.

Est-ce que vous faites une retraite chez vous?

LÉANDRE.

Oui, morbleu!

LISIMON.

Un peu forcée, peut-être?

LÉANDRE.

Forcée ou non forcée, ce n'est pas votre affaire.

LISIMON.

Ah! je vois que vous êtes dégoûté du monde; cela est édifiant.

LÉANDRE, *vivement.*

Savez-vous que vous ne m'édifiez pas, moi?

LISIMON.

Oh! vous vous fâchez! Adieu. Il faut que je passe chez mon tailleur. Ce diable de Croquet me manque toujours de parole.

LÉANDRE.

Monsieur Croquet est votre tailleur?

LISIMON.

Vraiment oui : je crois qu'il est aussi le vôtre. N'avez-vous rien à lui mander?

LÉANDRE.

Dites-lui de ma part que c'est un fripon.

LISIMON.

Oh! il y a long-temps qu'il sait cela. Je m'en vais aussi lever un habit pour votre père, chez un honnête marchand qui s'appelle monsieur Courtaut : le connoissez-vous?

LÉANDRE.

Eh! oui, morbleu! je le connois. Autre fripon.

LISIMON.

Ne pourriez-vous point m'enseigner où demeure un certain monsieur Doré, marchand de galons d'or? J'en veux prendre chez lui pour mon neveu.

LÉANDRE.

Prenez garde qu'il ne vous trompe au poids.

LISIMON.

Oh! il ne se joue pas à gens de mon âge; il ne trompe que des jeunes gens de famille qui achètent fort cher ses galons à crédit, pour les revendre à bon marché. Vous n'ignorez pas cette manœuvre; c'est une ressource dans les besoins urgents, n'est-il pas vrai?

LÉANDRE.

Vous êtes un malin diable, monsieur Lisimon.

LISIMON, regardant sa montre.

Oh, oh! voilà l'heure précisément où je suis attendu chez monsieur Tison; on m'y donne un repas magnifique, avec cinq ou six de mes bons amis. Celui qui nous régale ne paiera pas comptant, à la vérité; mais monsieur Tison est très-galant homme; il vous considère beaucoup, à ce qu'il m'a dit : lui ferai-je vos compliments?

LÉANDRE.

Assurez-le, de ma part, que je l'étranglerai la première fois que j'aurai l'honneur de le voir.

LISIMON.

Vous êtes donc brouillés? J'en suis fâché. Serviteur.

SCÈNE V.

LÉANDRE, *seul.*

Je respecte un ancien et fidèle ami; sans cela je n'aurois pas supporté si long-temps ses reproches et ses railleries. Le barbare! il est au fait de mes affaires, je le vois bien, et ne manquera pas d'en informer mon père, qui perdra l'esprit tout-à-fait. Eh! quels reproches n'aurai-je point à me faire moi-même! Je n'y puis penser sans frémir. Est-il homme sous le ciel plus à plaindre que moi? J'aime mon père, et je le fais périr! Et pourquoi? Pour avoir couru la carrière de mille fous que je méprise, et cherché des plaisirs que je croyois ravissants, qui n'ont jamais approché de l'idée que je m'en étois faite, et qui me coûtent mon repos, ma fortune et ma liberté. Ce qui me désespère, c'est que je ne pourrai jamais sortir du labyrinthe où je me suis jeté par mon imprudence. J'ai trompé vingt femmes qui me persécutent; je suis indigne de la seule personne que j'aime : et j'ai tant de créanciers qui aboient après moi, que je ne puis faire un pas sans en rencontrer. Que va devenir mon père? que deviendrai-je après lui? La vie ne peut être pour moi qu'un fardeau insupportable. Je n'ai plus de ressource que dans mon désespoir, et il faut que je périsse de ma propre main.

SCÈNE VI.

DORIMON, LÉANDRE.

DORIMON, entrant brusquement en chantant.

Bonjour, mon ami.

LÉANDRE.

Bonjour.

DORIMON.

Je crois que je vais te faire un grand plaisir.

LÉANDRE.

Cela n'est pas facile. De quoi s'agit-il?

DORIMON.

De la plus jolie partie qui se puisse faire. Clarice m'a proposé, par un billet, de lui donner à dîner à ta petite maison. Tu sais ce que cela veut dire?

LÉANDRE.

Rien n'est plus clair : mais ma petite maison est saisie, aussi-bien que mon carrosse et mes chevaux.

DORIMON.

Je t'en offre autant; mais tout cela ne m'embarrasse point. Nous irons au bois de Boulogne dans un carrosse de remise que j'ai pris. Comme je n'aime point le tête-à-tête, j'ai prié Clarice d'amener avec elle sa jolie cousine, avec qui tu ferois la partie carrée.

LÉANDRE, d'un air chagrin.

Très-obligé.

DORIMON.

Ma proposition lui a paru divine. Les deux beautés nous attendent à ta porte. Presto, presto, mon ami;

il n'y a pas un moment à perdre. Sortons au plus vite. Quand il est question de se réjouir, les moments sont précieux.

LÉANDRE.

Tu ne pouvois prendre plus mal ton temps pour une partie si joyeuse : je ne saurois sortir aujourd'hui.

DORIMON, le tirant par la main.

Oh ! parbleu ! tu sortiras. Quelle misère est-ce là ? Allons, marche à moi.

LÉANDRE, retirant sa main brusquement.

Cela est inutile ; je ne bougerai pas.

DORIMON, le tiraillant.

Palsambleu ! tu viendras.

LÉANDRE, vivement.

Palsambleu ! je n'en ferai rien.

DORIMON.

Eh ! que veux-tu que je fasse de ces deux créatures ?

LÉANDRE.

Tout ce que tu pourras. Mais je ne suis pas d'humeur à les promener, et encore moins à les régaler.

DORIMON.

Comment, ventrebleu ! tu veux que je les renvoie ? Eh ! qui paiera le carrosse ?

LÉANDRE.

Eh, parbleu ! ce sera toi, je pense.

DORIMON.

Moi ? Je perdis hier cent louis ; je n'ai pas le premier sou.

LÉANDRE.

Ni moi non plus.

DORIMON.

Nous voilà bien.

LÉANDRE.

Pourquoi t'engages-tu dans une partie, si tu n'as point d'argent?

DORIMON.

C'est que j'ai compté sur le tien.

LÉANDRE.

Tu me fais plus d'honneur que je n'en mérite. Jamais je n'ai été si misérable.

DORIMON.

Qu'importe? Nous ferons des billets. Tu as encore du crédit?

LÉANDRE.

Pas le moindre. Mes créanciers me persécutent.

DORIMON.

Tes créanciers! Plaisants marauds! Il faut assommer le premier qui te vexera.

LÉANDRE.

Belle façon de payer ses dettes!

DORIMON.

Voilà comme je paie les miennes.

LÉANDRE.

Aussi, t'es-tu fait une belle réputation!

DORIMON.

Réputation! chimère. Je m'en moque, et je vais mon train.

LÉANDRE.

J'ai fait long-temps comme toi, mon ami : mais mes ressources sont épuisées : il t'arrivera bientôt ce qui

m'arrive. Mes créanciers se sont lassés de mes manières : ils ont pris secrètement leurs sûretés : actuellement j'ai sur ma tête quatre sentences par corps ; et il y a vingt archers autour d'ici, qui me guettent jour et nuit pour m'enlever.

DORIMON.

Ce n'est que cela qui t'embarrasse ?

LÉANDRE.

N'en est-ce pas assez?

DORIMON.

Bagatelle. Suis-moi, mon ami ; nous couperons le nez à ces fripons-là, pour nous mettre en goût. Peut-on entamer une partie plus joliment ?

LÉANDRE.

Beau tapage que nous ferions sous les fenêtres de mon père ! Je me garderai bien de lui donner ce nouveau deboire ; il n'a que trop lieu de me détester : le désespoir où je l'ai mis lui tourne la tête.

DORIMON.

Tant mieux pour toi, mon ami. S'il tombe en démence, tu le feras interdire, et tu seras libre.

LÉANDRE.

Va te promener. Ces discours ne sont plus de saison pour moi. Plaisante-moi tant que tu voudras; mais point de mauvais propos sur mon père.

DORIMON.

Oh ! tu en es là déjà? Te voilà blasé, mon pauvre ami; tu n'es plus bon à rien. Va, je renonce à ta société, de peur de me laisser corrompre.

LÉANDRE.

Et moi, je renonce à la tienne qui m'a corrompu.

DORIMON, d'un air méprisant.

La peste soit du fat!

LÉANDRE, enfonçant son chapeau.

Du fat! Écoute, mon ami, je suis de mauvaise humeur; je t'en avertis. Trève d'expressions familières. Je te déclare, puisque tu le prends sur ce ton-là, que je ne veux plus voir, ni toi, ni tes pareils.

DORIMON, enfonçant aussi son chapeau.

Nous nous verrons, pourtant.

LÉANDRE.

Oui-dà, une fois encore; et, parbleu! ce sera tout à l'heure, en dépit des archers. Sors, je marche sur tes pas. Les belles jugeront des coups.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LÉANDRE, PASQUIN.

LÉANDRE.

Te voilà bien surpris!

PASQUIN.

Eh! qui ne le seroit pas? Affronter les archers pour vous aller battre contre un de vos meilleurs amis! Ce qu'il y a de plus fâcheux dans cette aventure, c'est qu'il est allé se faire panser chez un chirurgien du voisinage.

LÉANDRE.

Je suis fâché d'avoir eu cette affaire; mais on m'a poussé à bout.

PASQUIN.

Si votre père vient à le savoir!

LÉANDRE.

Sur les yeux de ta tête, garde-toi de lui en rien dire.

PASQUIN.

Je réponds de ma langue, mais non pas de celle des autres.

LÉANDRE.

Il en sera ce qu'il pourra. Si on t'en parle, nie hardiment.

PASQUIN.

Je n'y manquerai pas. Mais craignez-vous, dites-moi, qu'on vienne vous assaillir ici ?

LÉANDRE.

Pourquoi me fais-tu cette question ?

PASQUIN.

Parce que je vous ai surpris chargeant vos pistolets. Quel diable de dessein roule dans votre tête ?

LÉANDRE.

De brûler la cervelle d'un certain mortel qui ne mérite plus de vivre.

PASQUIN.

Eh qui, s'il vous plaît ?

LÉANDRE.

Tu le sauras en temps et lieu. Quand j'aurai fait certains arrangements, j'exécuterai mon dessein.

PASQUIN.

Voilà un petit dessein fort récréatif pour ceux qui ont l'honneur de vous approcher. Si par hasard (car enfin, que sait-on ?) vous alliez me juger indigne de vivre, je vous prierois très-humblement de me corriger, mais non pas d'un coup de pistolet : pour quelques coups d'étrivières, patience ; j'en ai reçu quelquefois, et je n'en suis pas mort.

LÉANDRE.

Rassure-toi, Pasquin ; ceci ne te regarde point, je t'en donne ma parole d'honneur.

PASQUIN.

Vous avez donc quelque rendez-vous nocturne?

LÉANDRE.

J'en ai plus d'un, mais je n'y pense plus; et quand je serois libre, je ne sortirois pas.

PASQUIN.

Oh, oh! vous avez pris vacances! Ma foi, c'est bien fait. On ne peut pas toujours juger. Mais que de pauvres plaideuses vont se plaindre de ce que vous ne donnez plus audience!

LÉANDRE.

Oh! trève de raillerie; je ne suis plus en train de rire.

PASQUIN.

Vraiment! c'est ce qu'elles diront. Vous êtes comme ces oiseaux libertins qui ne chantent plus dès qu'ils sont en cage.

LÉANDRE.

Je te ferai chanter, toi, si tu n'y prends garde. Je te défends de dire un seul mot. Laisse-moi rêver.

PASQUIN.

Oh! tant qu'il vous plaira. Jetez-vous dans ce fauteuil, et moi dans celui-ci; nous rêverons à qui rêvera le mieux.

LÉANDRE, rêvant à part.

Ah! charmante Isabelle!...

PASQUIN, rêvant à part.

Ah! divine Lisette!...

LÉANDRE, à part.

Que ne suis-je digne de vous! je ne périrois pas;

vous m'attacheriez à la vie, malgré mon désespoir.

PASQUIN, à part.

Que ton minois est ravissant! que tu es digne de me plaire! que je suis digne de te charmer!

LÉANDRE, à part.

Mon cœur est tout à vous, et vous l'ignorez. Je ne regretterai que vous, et ma mort ne vous touchera point; c'est le plus grand de tous mes malheurs.

PASQUIN, à part.

Quand tu seras ma femme, que je t'aimerai! que je te caresserai! que je te.... (haut.) Qu'avez-vous, Monsieur? Vous vous agitez furieusement!

LÉANDRE.

Je me désespère.

PASQUIN.

Et moi, je m'amuse.

LÉANDRE, se levant brusquement, dit à part :

Non, je ne veux point mourir sans prendre congé d'elle.

PASQUIN.

Où allez-vous donc?

LÉANDRE.

Je ne sais.... je voudrois.... je crains.... Pasquin, cours à l'appartement d'Isabelle; dis-lui que je brûle d'envie de lui parler.

PASQUIN.

Vous m'étonnez! Que lui voulez-vous? Songez que c'est une honnête fille : vous ne saurez que lui dire.

LÉANDRE.

Il est vrai. N'importe; elle a sur moi tant d'em-

pire.... Je n'ai jamais aimé qu'Isabelle; et ce qui va mettre le comble à ta surprise, sa vertu me charme encore plus que sa beauté.

PASQUIN.

Sa vertu! je suis émerveillé. La vertu vous charme! C'est donc pour la séduire que vous l'aimez?

LÉANDRE.

Plutôt périr mille fois, que d'attenter sur elle! Ah! pourquoi me suis-je aperçu trop tard que la vertu seule est digne de nous captiver?

PASQUIN.

Pourquoi trop tard?

LÉANDRE.

C'est que je ne puis me flatter de me réconcilier avec elle, et que, quand je vivrois encore un siècle, je serois indigne de lui offrir mes vœux. Quel affreux sujet de désespoir! Non, je ne me pardonnerai jamais de m'être rendu si odieux et si méprisable; mais je m'en punirai; et, sans quelques raisons qui me retiennent encore, je me serois déjà fait justice.

PASQUIN.

Vous avez des vapeurs bien noires! Après tout, pourquoi vous désespérer? Êtes-vous le seul homme qui ait fait des sottises? Tout s'efface à force de temps. Vous vous croyez indigne d'Isabelle? Peut-être pense-t-elle autrement. Vous ne seriez pas le premier libertin qui seroit aimé d'une honnête fille.

LÉANDRE.

Isabelle doit me haïr et me mépriser, j'en suis sûr.

PASQUIN.

Pour moi, j'aime Lisette; je ne sais si c'est pour sa vertu, car je ne l'ai pas éprouvée : mais je suis sûr qu'elle m'aimera. Ah! je la vois avec sa maîtresse.

SCÈNE II.

ISABELLE, LISETTE, LÉANDRE, PASQUIN.

LISETTE.

Quoi ! c'est sérieusement que vous avez pris cette étrange résolution?

ISABELLE.

En puis-je prendre une autre? Dois-je manquer, Lisette, une occasion si favorable?

LISETTE.

Je crois qu'on nous écoute.

ISABELLE.

Eh! vraiment oui. Quoi ! Monsieur, vous êtes à la maison? Eh! qu'y faites-vous?

LÉANDRE.

Ce que j'y fais, Mademoiselle? C'est que.... (à Pasquin.) La question m'embarrasse.

PASQUIN, à part.

Elle est un peu maligne. (haut.) Bonjour, belle Lisette.

LISETTE.

Ah! votre très-humble servante. Vous voilà tous deux bien désœuvrés!

PASQUIN.

Pour moi, je ne le suis point, ma chère; je m'occupe à vous regarder.

LISETTE.

Vraiment! j'en suis bien aise.

PASQUIN.

Et à vous aimer, qui plus est.

LISETTE.

Diantre! ce sont bien des affaires.

LÉANDRE, à Isabelle.

Peut-on sans indiscrétion, Mademoiselle, vous demander de quelle résolution vous parliez?

ISABELLE.

D'aller toucher deux mille écus que feu ma tante me lègue par son testament.

LÉANDRE.

Je ne vois rien d'étrange dans cette résolution.

LISETTE.

Non; mais c'est l'emploi des deux mille écus qui vous étonnera.

PASQUIN, bas, à Léandre.

Voudroit-elle vous en faire un présent? Cela vous viendroit fort à propos.

LÉANDRE, bas, à Pasquin.

Tais-toi. Elle est trop sage pour une avance si ridicule.

PASQUIN, bas, à Léandre.

Continuez toujours de questionner; cela ne gâtera rien.

LÉANDRE, à Isabelle, qui veut sortir.

Quoi! vous sortez?

ISABELLE.

Oui. Je n'ai pas de temps à perdre; l'affaire est pressante : le notaire m'attend.

LÉANDRE.

Mais, encore deux mots.

ISABELLE.

Que voulez-vous me dire?

PASQUIN.

Qu'il vous trouve charmante.

ISABELLE, en souriant.

Charmante!

LISETTE, à Pasquin.

Est-ce lui qui te l'a dit?

PASQUIN.

Tout à l'heure encore.

LISETTE.

Il pouvoit bien prendre la peine de le dire lui-même.

ISABELLE.

Il me le jureroit cent fois, que je ne le croirois pas.

LÉANDRE.

Point de préjugés; les apparences sont souvent trompeuses : et quelquefois ce qu'on croit le moins, se trouve le plus véritable.

ISABELLE.

Cela peut être; mais rien n'est plus rare.

LÉANDRE.

Oserois-je vous demander une grâce?

ISABELLE.

De quoi s'agit-il, Monsieur?

LÉANDRE.

De me faire celle de me confier quel est donc l'usage étonnant que vous voulez faire de la succession de votre tante.

ISABELLE.

Vous savez que c'est l'unique bien que j'aye au monde, puisque mon père, le plus ancien ami du vôtre, est mort absolument ruiné par la perte d'un procès, et par d'autres désastres auxquels il n'a pu survivre; en sorte qu'il m'a laissée jeune, orpheline, et sans nulle ressource. Hélas! sans votre père, que serois-je devenue? Sa maison est, depuis trois ans, le seul asile qui me reste: j'y suis comme sa propre fille; mais je ne veux point abuser plus long-temps de sa générosité. Ma tante me laisse deux mille écus; c'est ma dot: je vais en faire un emploi qui me convient, et qui remplira tous mes besoins.

LÉANDRE.

Ils sont donc bien bornés?

ISABELLE.

Autant qu'ils doivent l'être. Mes conventions sont déjà faites.

PASQUIN.

Conventions matrimoniales?

LISETTE.

Non, conventuelles.

ISABELLE.

On me reçoit pour ma succession ; et je vais profiter de cet avantage avec plus de joie qu'on ne quitte le couvent pour entrer dans le plus beau monde.

PASQUIN.

Et toi, Lisette ?

LISETTE.

Je m'enferme avec ma maîtresse : on me prend pardessus le marché.

PASQUIN.

Je m'en vais donc me faire ermite. Je ne pourrai plus souffrir le monde, dès que je ne t'y trouverai plus.

LISETTE.

Comment donc ! Monsieur Pasquin, je ne vous croyois pas si tendre !

PASQUIN.

Ah ! Monsieur, faut-il que deux si jolies filles renoncent à leur vocation ?

LÉANDRE.

C'est ce que je ne souffrirai point, tant que je respirerai.

PASQUIN.

Morbleu ! ni moi non plus.

ISABELLE.

Cela sera, cependant.

LISETTE.

Je vous en réponds.

LÉANDRE, à Isabelle.

Qui peut vous forcer à prendre ce parti-là si brusquement?

ISABELLE.

Pouvez-vous l'ignorer, Monsieur, vous qui en êtes la cause?

LÉANDRE.

J'en suis la cause, moi?

ISABELLE.

Vous-même, et vous seul.

LÉANDRE.

Qu'osez-vous me dire?

ISABELLE.

La vérité. N'est-ce pas vous, Monsieur, qui avez ruiné monsieur votre père?

LÉANDRE.

Qui vous a dit cela?

ISABELLE.

C'est lui : il s'en plaint tous les jours, à toute heure, à tout moment; et ce matin même encore, en ma présence, il en gémissoit, et versoit des larmes qui m'ont pénétrée de la plus vive douleur. Il y a trois ans que je lui suis à charge. De quel poids ne lui serois-je pas désormais? Ne suis-je pas trop heureuse qu'une tante me laisse, par sa mort, le moyen de m'assurer une retraite qui le délivre de moi? Et ne serois-je pas indigne du secours que le ciel m'envoie, si je manquois d'en faire l'usage que mon triste sort me prescrit?

LÉANDRE.

Ah! vous ne dites que trop vrai. Adieu, charmante Isabelle; je ne vous regretterai pas long-temps.

ISABELLE, d'un air piqué.

Oh! je vous crois.

LISETTE.

Le beau compliment! Voilà un adieu bien tendre!

LÉANDRE.

Plus tendre que tu ne crois, Lisettte.

PASQUIN, d'un air attendri, à Lisette.

Est-ce qu'on regrette les gens quand on est mort?

LISETTE.

Comment! tu crois que ton maître en mourra?

PASQUIN.

Et moi aussi, je t'en avertis, si tu suis ta maîtresse.

LISETTE.

Mademoiselle, ceci mérite attention.

ISABELLE.

Eh! ne vois-tu pas qu'ils se moquent tous deux? La vie que Monsieur a menée jusqu'ici nous permet-elle de le croire capable de mourir d'amour? Que tu es simple d'écouter de pareils discours!

LÉANDRE, d'un ton très-vif.

Morbleu! Mademoiselle, ne me poussez pas à bout. Si je ne sais pas bien vous exprimer mon amour, je suis homme à vous en donner des preuves évidentes, en m'immolant à vos genoux : je n'y ai que trop de disposition.

PASQUIN, à Lisette.

Je n'y suis pas si disposé que lui; mais il ne faudroit pas trop m'en défier, non.

LISETTE, à Isabelle.

Ils me font trembler.

ISABELLE, levant les épaules.

Peut-on être si sotte?

LÉANDRE, mettant la main sur la garde de son épée.

Eh bien! cruelle, puisqu'il faut vous convaincre....

ISABELLE, l'arrêtant.

Ah! Léandre, que faites-vous?

PASQUIN, imitant son maître.

Dépêche-toi, Lisette.

LISETTE.

Oh! pour toi, rien ne presse.

PASQUIN.

Ma foi, tu as raison. Il sera temps de me tuer quand tu seras au couvent; mais alors point de quartier.

LÉANDRE, à Isabelle, d'un ton furieux.

Avouez-moi, tout à l'heure, que vous croyez que je vous aime....

ISABELLE.

Eh bien! oui, je le crois.

LÉANDRE.

Que je vous adore....

ISABELLE, d'un ton ému.

Tout ce que vous voudrez.

LÉANDRE.

Et que je mourrai de regret de vous avoir perdue, si je ne suis pas mort avant votre retraite.

ISABELLE.

Avant ma retraite!

LÉANDRE.

Oui, Mademoiselle. Ayez cette opinion-là de moi, et je mourrai content.

ISABELLE.

Vous m'étonnez, je vous l'avoue; et je n'avois nullement lieu de m'attendre à de pareilles instances de votre part : mais elles ont un air de vérité qui me frappe, et dont je ne puis me défendre de vous savoir gré.

LÉANDRE.

Vous me ravissez. Joignez à cette grâce celle de me promettre que vous n'entrerez au couvent qu'après que j'aurai disposé de moi.

ISABELLE.

O ciel! que voulez-vous dire?

LÉANDRE.

Selon les apparences, vous le saurez bientôt. Assurez mon père du désespoir où je suis d'avoir si barbarement abusé de ses bontés. Me promettez-vous ce que je demande? Je vous en conjure les larmes aux yeux. Encore une fois, adieu, divine Isabelle.

ISABELLE.

Oui, je vous promets.... Sortons, Lisette, cet homme m'épouvante : j'ai le cœur saisi.

SCÈNE III.

LÉANDRE, PASQUIN.

PASQUIN.

Savez-vous bien, mon très-honoré maître, que vous tenez des discours qui ne sont pas trop sages? Vous prenez un air tragique qui fait peur à tout le monde, et à moi tout le premier. Souffrez que je vous fasse une petite question, et promettez-moi que vous ne vous en fâcherez pas.

LÉANDRE.

Je te le promets.

PASQUIN.

Est-ce que vous devenez fou, sauf correction?

LÉANDRE, en soupirant.

Malheureux que je suis! Souviens-toi de ce qu'elle m'a dit de mon père. Je ne mérite plus de vivre.

PASQUIN, le caressant.

Mon cher petit maître!

LÉANDRE.

Console-toi, je me souviens de tes bons services.

PASQUIN, pleurant.

Que diantre voulez-vous dire? Oubliez-les, et vivez. Allez-vous faire votre testament?

LÉANDRE, d'un ton sévère.

Oh! ne m'attendris point. Je te défends de t'affliger; sinon, tu t'en trouveras mal, je t'en avertis.

PASQUIN, à part.

La peste! (haut.) Oh! Monsieur, je ne m'afflige point; je meurs d'envie de rire.

LÉANDRE, d'un ton furieux.

De rire, scélérat! Tu ris de mon malheur!

PASQUIN.

Eh non! Monsieur, je ne ris ni ne pleure.

LÉANDRE.

Voilà comme je te veux. Tiens, prends cette lettre.

PASQUIN, d'un air empressé.

Oui, Monsieur.

LÉANDRE.

Porte-la tout à l'heure à ce monsieur Salomon, à ce juif, à cet arabe, qui demeure ici près.

PASQUIN.

Cela vaut fait.

LÉANDRE.

Et ne manque pas de m'apporter réponse. S'il refuse ce que je lui demande, mets-toi en fureur contre lui, tonne, menace, éclate; et, pour l'effrayer encore plus, fais-lui craindre les plus terribles effets de ma colère et de mon desespoir.

PASQUIN.

Laissez-moi faire, il va voir beau jeu!

LÉANDRE.

J'attends ton retour, pour te donner une autre commission.

PASQUIN.

Peut-on demander ce que c'est?

LÉANDRE.

Je veux que tu prennes tous mes habits, pour les vendre le plus tôt qu'il sera possible, et m'apporter l'argent que tu en pourras tirer.

PASQUIN, *pleurant.*

Monsieur....

LÉANDRE, *le voulant frapper.*

Ah! tu pleures, maraud!

PASQUIN.

Moi! Si j'osois je serois gai; mais je suis neutre. Je vais exécuter vos ordres.

LÉANDRE.

Et moi, t'attendre dans mon appartement; car mon père pourroit venir dans ce salon, et il m'a défendu si absolument de paroître devant lui....

PASQUIN.

Voici Lisimon.

LÉANDRE, *en sortant.*

Je le crains encore plus que mon père.

SCENE IV.

LISIMON, PASQUIN.

LISIMON.

Qu'as-tu, Pasquin? Tu me parois bien agité.

PASQUIN.

Ma foi, Monsieur, on le seroit à moins. Je crois que l'esprit de mon pauvre maître est tombé en syncope.

LISIMON.

Que veux-tu dire?

PASQUIN.

Ce que je veux dire? Il lui prend des accès qui me font trembler; et je crains que la bile noire qui bouillonne dans ses veines ne lui fasse faire quelque mauvais coup.

LISIMON.

Sur qui?

PASQUIN.

Sur lui-même. Savez-vous, Monsieur, que je le soupçonne d'avoir le dessein de se brûler la cervelle?

LISIMON, d'un air goguenard.

Diable!

PASQUIN.

Je l'ai surpris tantôt qui chargeoit ses pistolets, et qui essayoit sa posture devant un miroir. Il a le cerveau fêlé, sur ma parole.

LISIMON, en souriant.

Tout de bon?

PASQUIN.

Oui, tout de bon; et il pourroit bien achever de le casser.

LISIMON, d'un ton railleur.

Cela est épouvantable!

PASQUIN.

Ah! vous raillez! Je ne badine pas, moi, je vous le signifie.

LISIMON, en riant.

Effectivement, tu prends un ton si pathétique, qu'il

s'en faut peu que tu ne m'effrayes. Ton maître t'a fait un beau rôle, et tu le joues très-naturellement.

PASQUIN.

Comment l'entendez-vous?

LISIMON.

Précisément comme il faut l'entendre.

PASQUIN.

Vous croyez être bien fin.

LISIMON.

Assez pour ne pas donner dans tes panneaux : je te connois pour un homme qui sait les tendre subtilement. Si j'étois assez sot pour te croire, j'irois communiquer ma peur à Géronte, qui ne manqueroit pas de faire quelque folie pour achever de gâter son fils. A d'autres, mon ami, à d'autres! tu ne me vendras pas tes coquilles.

PASQUIN.

Si j'étois un peu plus en humeur de rire, je rirois bien de votre prétendue subtilité; mais, morbleu! le fait est trop sérieux pour perdre le temps à badiner. Pensez-vous que, s'il ne se croyoit pas sur le point de mourir, il feroit vendre sa garde-robe? Vous allez voir, dans un moment, la preuve de ce que je vous dis; car, moi qui vous parle, moi, je suis chargé de cette commission, que j'exécuterai, dès que j'aurai rendu cette lettre, et que j'en aurai rapporté la réponse.

LISIMON.

Tu veux bien me la confier?

PASQUIN.

Volontiers; aussi-bien n'est-elle point cachetée. Je suis curieux de savoir ce qu'elle contient, car je n'ai pas eu le temps de la lire.

LISIMON.

Tu vas le savoir, si tu ne le sais pas.

PASQUIN.

Si tu ne le sais pas! Je suis donc un menteur?

LISIMON.

Je ne dirai pas cela crûment : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'assez souvent tu sais substituer à la vérité des faits que tu imagines selon le besoin.

PASQUIN.

Et vous, Monsieur, à force de raisonnements vous craignez si mal à propos d'être dupé, que vous êtes la dupe de vous-même.

LISIMON.

Cela peut être. Lisons la lettre de ton maître au sieur Salomon. Oh, oh! l'adresse est originale.

(Il lit.)

« A MONSIEUR, MONSIEUR SALOMON,
« Doyen des Usuriers.

Voilà un beau titre qu'il donne à ce voisin!

(continuant de lire.)

« Vieux coquin....

PASQUIN.

C'est débuter magnifiquement!

LISIMON lit.

« Si tu ne remets pas, à l'ouverture de cette lettre, « au porteur qui te la rendra de ma part, les diamants

« que je t'ai donnés en gage pour cent louis d'or, dont « je n'ai jamais touché que cent pistoles, je te jure, « foi d'homme d'honneur, que je t'assommerai la pre- « mière fois que j'aurai le malheur de te voir. Tu sais « que je ne manque jamais à ma parole; fais sur cela « de promptes réflexions : et, si tu ne conclus pas « comme je le désire, fais ton testament. Au surplus, « vieux coquin, exécrable usurier, bourreau des « jeunes gens, je te promets de te payer les cent louis « que tu m'as excroqués, dès que j'aurai de l'argent « comptant; et tu peux garder la présente pour ta « sûreté.

« Léandre. »

PASQUIN.

Belle pièce à garder!

LISIMON.

Effectivement, mon cher Pasquin, voilà un style qui ne peut être sorti que d'un cerveau bien timbré.

PASQUIN.

Vous voyez présentement si je badine.

LISIMON.

Franchement, je commence à te croire.

PASQUIN.

Monsieur, en vérité, vous avez bien de la bonté.

LISIMON.

Pardonne-moi mes défiances passées; tu sais que tu m'as affiné quelquefois.

PASQUIN.

Comme vous vous piquez d'être fin, je faisois assaut d'esprit avec vous. Mais, une bonne fois, donnez-moi

votre confiance, et je veux être le plus grand maraud qui respire, si je ne me comporte pas avec vous de la meilleure foi du monde.

LISIMON.

Me le promets-tu?

PASQUIN.

Oui, par ma foi; fiez-vous à moi: j'aimerois mieux mourir que d'en abuser.

LISIMON.

Voilà qui est fait; agissons de concert. Au fond, il ne s'agit ici que de sauver ton maître de l'affreux précipice où il s'est jeté; mais de l'en tirer par degrés, et sans consulter son père, dont l'aveugle tendresse acheveroit de le corrompre. Veux-tu m'aider dans ce louable dessein?

PASQUIN.

De tout mon cœur. Vous savez que je ne suis pas maladroit.

LISIMON.

Quand tu veux, tu es impayable.

PASQUIN.

Eh bien! je vous livre tout ce que je vaux.

LISIMON.

J'y compte. Commençons par l'affaire des diamants: je t'avertis qu'il seroit dangereux pour toi de porter la lettre qui les réclame si cavalièrement.

PASQUIN.

Je le sens bien.

LISIMON.

Je me charge, moi, de cette commission.

PASQUIN.

Ma foi, vous m'obligez; je n'aime pas les affaires qui mènent au Châtelet.

LISIMON.

Je vais payer l'usurier, retirer les diamants, et te les remettre pour les porter à ton maître, à qui tu feras d'autant mieux ta cour, qu'il faut que tu te donnes tout le mérite de les avoir recouvrés : tu lui feras un récit pathétique de ce grand et pénible exploit.

PASQUIN.

Ah! je vous réponds qu'il sera bien assaisonné.

LISIMON.

Tu ne saurois trop te faire valoir en cette occasion.

PASQUIN.

Laissez faire à Marc-Antoine.

LISIMON.

Car il est nécessaire, et même essentiel, qu'il ignore, au moins pendant quelque temps, les efforts qu'on veut bien faire encore pour le sauver. Je suis sûr que tu aimes trop ton maître pour nous trahir.

PASQUIN.

Vous avez raison, je l'aime plus que moi-même, et ce seroit le trahir que de vous tromper.

LISIMON.

Voilà parler en homme d'esprit et en honnête homme : tu m'inspires de la confiance.

PASQUIN.

Vous me connoîtrez à l'user.

LISIMON.

Au revoir. Je m'en vais chez monsieur Salomon.

SCÈNE V.

PASQUIN, seul.

Il faut que je sois le meilleur cœur du monde, puisque je renonce à duper cet homme-là : je m'en faisois un point d'honneur, pour me venger de ses défiances, et lui faire sentir la supériorité de mon génie ; mais, en cette occasion-ci, je veux le servir de bonne foi, et sacrifier mes talents et ma gloire à l'intérêt de mon cher maître. A l'égard de son père, c'est une autre affaire, et je me réserve au moins le pouvoir de le vexer pour mes menus plaisirs. Voici le bon homme tout à propos.

SCÈNE VI.

GÉRONTE, PASQUIN.

GÉRONTE.

Eh bien! Pasquin, que fait mon fils?

PASQUIN.

Des folies.

GÉRONTE.

Dans ma maison?

PASQUIN.

Où est-ce qu'on n'en fait pas?

GÉRONTE.

Ma foi, je n'en sais rien. Mais, quelles sont donc ici les folies de mon fils?

PASQUIN.

Le récit en seroit long. Je me borne à vous annoncer la plus grande et la plus nouvelle; elle surpasse toutes les autres; elle vous épouvantera.

GÉRONTE.

Bon Dieu! qu'est-ce donc?

PASQUIN.

Il est amoureux.

GÉRONTE.

Peste soit du faquin! Je croyois tout perdu. Va, je connois mon fils; il n'est pas capable d'aimer.

PASQUIN.

Et moi, je vous dis qu'il aime à la rage.

GÉRONTE.

Eh! qui donc?

PASQUIN.

Celle avec qui vous souhaitez de le marier.

GÉRONTE.

Isabelle?

PASQUIN.

Justement.

GÉRONTE.

Je n'en crois rien.

PASQUIN.

Cela est pourtant aussi vrai, qu'il est vrai que j'aime Lisette. Ne le croyez-vous pas?

GÉRONTE.

Que m'importe?

PASQUIN.

Tenez, la voici : demandez-lui s'il n'est pas vrai que Léandre est amoureux d'Isabelle.

SCÈNE VII.

LISETTE, GÉRONTE, PASQUIN.

LISETTE, lui faisant une profonde révérence.

Monsieur, votre très-humble servante.

GÉRONTE.

Ah! c'est donc toi, Lisette?

LISETTE.

Moi-même, si je ne me trompe.

GÉRONTE.

Où est ta maîtresse?

LISETTE.

Elle est dans son cabinet, occupée à serrer de l'argent.

GÉRONTE.

De l'argent?

LISETTE.

Oui, Monsieur; elle vient de toucher six mille francs de votre notaire, qui a bien voulu les apporter ici : il nous a dit le plus poliment du monde, qu'il nous trouvoit toutes deux fort jolies, et qu'il se faisoit un plaisir de nous expédier promptement. Il est entré justement chez nous comme nous sortions pour aller chez lui. En vérité, c'est un notaire bien galant!

GÉRONTE.

Je le remercierai de sa politesse. Mais, dis-moi,

mon enfant, pour changer de propos, est-il vrai que mon fils est amoureux d'Isabelle ?

LISETTE.

Voilà monsieur Pasquin, qui sait mieux que moi ce qui en peut être.

PASQUIN.

Vous avez entendu comme moi, Mademoiselle, ce que mon maître a dit à votre maîtresse.

LISETTE.

Monsieur, j'ai pris cela pour une fantaisie, ou pour une galanterie tout au plus.

PASQUIN.

Mademoiselle, je vous prie de croire que mon maître n'est ni galant ni fantasque : sa déclaration étoit pure et simple, et la mienne aussi, je vous assure.

LISETTE, faisant la révérence à Pasquin.

Cela plaît à dire à Monsieur.

PASQUIN, lui faisant une révérence.

Et il faut que Mademoiselle se plaise à l'entendre.

LISETTE, vivement.

Mais, Monsieur....

PASQUIN, du même ton.

Mais, Mademoiselle....

GÉRONTE, impatienté.

Monsieur, Mademoiselle, Mademoiselle et Monsieur.... Voyez les beaux compliments! Croyez-vous que je n'aie d'autre affaire que d'entendre vos impertinences ?

PASQUIN.

Ah, ah! Monsieur, mademoiselle Lisette n'en dit jamais.

LISETTE.

Ni monsieur Pasquin non plus, je vous en réponds,

GÉRONTE.

Encore? Morbleu! plus de verbiage; venons au fait. Répondez, péronnelle.

PASQUIN, d'un air indigné.

Péronnelle!

GÉRONTE.

Te tairas-tu, faquin?

LISETTE, du même air.

Faquin!

GÉRONTE.

Corbleu! je donnerai vingt soufflets au premier de vous deux qui parlera sans que je l'interroge. (à Lisette.) Mon fils a-t-il fait une déclaration d'amour à ta maîtresse?

LISETTE.

En forme.

PASQUIN.

Oui, Monsieur, *formaliter,* comme dit le latin.

GÉRONTE.

Si tu parles, ni latin, ni françois, je te romprai les bras.

PASQUIN.

Parlez, Mademoiselle; mon tour viendra, s'il plaît à Dieu.

GÉRONTE, à Lisette.

Réponds précisément, et surtout en peu de mots. Que dit ta maîtresse de cette déclaration?

LISETTE.

Rien.

GÉRONTE.

Est-ce qu'elle ne t'a pas confié ses sentiments?

LISETTE.

Non.

GÉRONTE.

Est-ce la première déclaration qu'il lui a faite?

LISETTE.

Oui.

GÉRONTE.

Dis-tu bien vrai?

LISETTE.

Oh!

GÉRONTE.

Rien, non, oui, oh! Ne sais-tu répondre que par monosyllabes?

LISETTE.

Voilà comme je réponds quand je crains d'ennuyer.

PASQUIN, riant sous son chapeau.

Ma Lisette vaut son pesant d'or.

GÉRONTE, à Pasquin.

Que dis-tu?

PASQUIN.

Rien.

GÉRONTE.

Je crois que tu plaisantes?

PASQUIN.

Non.

GÉRONTE.

Te souviens-tu de ce que je t'ai promis?

PASQUIN.

Oui.

GÉRONTE.

Ne t'avise pas de rire mal à propos.

PASQUIN.

Oh!

GÉRONTE, lui donnant un soufflet qu'il esquive.

Ah! tu es le singe de Lisette!

PASQUIN, parlant de loin.

Je ne suis pas un singe, Monsieur; et, grâce au ciel, j'ai le talent d'être original.

GÉRONTE.

Eh bien! monsieur l'original, parle-moi sérieusement, ou je t'assomme. Que penses-tu de la déclaration que ton maître a faite? Puis-je compter qu'il soit vraiment amoureux? Parle sans badiner; mais plus de monosyllabes, je te le signifie.

PASQUIN, lentement.

Monsieur, puisqu'il faut donc parler.... catégoriquement, je vous dirai qu'après avoir mûrement pesé, balancé, considéré la cruelle disposition.... de monsieur votre fils.... mon très-honoré maître....

GÉRONTE.

Eh! avance donc, bourreau. J'aimerois mieux tes monosyllabes que tes paroles empesées.

PASQUIN.

Comme vous haïssez la brièveté, j'ai cru qu'une dose de circonlocutions....

GÉRONTE.

Que n'ai-je un bâton sous la main !

PASQUIN, parlant de loin.

Ah ! un bâton ! Avant qu'il soit peu vous me ferez réparation, je vous le prédis.

GÉRONTE, courant après lui.

Réparation ! Attends-moi, maraud, attends-moi.

SCÈNE VIII.

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE.

Ce scélérat m'a mis hors d'haleine.

LISETTE.

Reprenez-la doucement : soufflez tout à votre aise, je ne suis point pressée.

GÉRONTE.

Vas-tu recommencer ?

LISETTE.

Ne craignez rien, vous m'avez mise de mauvaise humeur.

GÉRONTE.

Pour avoir voulu rosser ce fripon-là ?

LISETTE.

Sans doute.

GÉRONTE.

Prends garde de m'impatienter aussi, je te donnerois ton congé.

LISETTE.

Qu'est-ce que cela me feroit? Je m'en vais au couvent, et pour toute ma vie.

GÉRONTE.

Hum! Pour un parti si sérieux tu as l'œil bien égrillard.

LISETTE.

Mon œil a beau dire, il faut faire une fin.

GÉRONTE.

D'accord; mais ce n'est pas là la fin qu'il désire, ou ta mine est bien trompeuse.

LISETTE.

Au pis-aller, nous nous consolerons mutuellement, ma maîtresse et moi.

GÉRONTE.

Comment! Est-ce que ta maîtresse prend le même parti?

LISETTE.

Oui, par nécessité; et moi, par compagnie. Nous venons de toucher sa dot, et ses bijoux fourniront la mienne.

GÉRONTE.

Je n'entends point cela, j'ai d'autres desseins en tête; et je prétends qu'Isabelle, par reconnoissance, m'aide à retirer mon fils de ses désordres.

LISETTE.

C'est une tâche bien difficile.

GÉRONTE.

Très-facile, au contraire, s'il est vraiment amoureux d'elle.

LISETTE.

On le diroit; car il a voulu se tuer pour l'en convaincre.

GÉRONTE.

Se tuer! Tout de bon?

LISETTE.

Si ce n'étoit pas tout de bon, il est grand comédien, car il nous a fait grand'peur.

GÉRONTE.

Oh! pour faux, il ne l'est point, j'en suis sûr.

LISETTE.

Oh bien! prenez donc garde à lui; car il nous a fait entendre assez clairement qu'il n'avoit pas encore vingt-quatre heures à vivre.

GÉRONTE.

Je suis mort! Que la peste étouffe Lisimon! C'est lui qui m'empêche de me livrer à mes sentiments : il me désespère avec sa chienne de prudence. Vous verrez qu'il sera cause que je perdrai mon fils; un fils que j'aime à la fureur, et à qui je n'oserois le témoigner, de peur de déplaire à ce vieux fou. Allons, je m'en vais trouver ce pauvre garçon, et faire tout ce qu'il voudra.

LISETTE.

Je ne suis qu'une jeune fille; mais si j'étois dans le cas où vous êtes, je me conduirois plus sagement. Vous, qui passez pour un grand esprit....

GÉRONTE.

Eh bien?

LISETTE.

Oh! je n'ose achever; mais vous comprenez bien ce que je veux dire.

GÉRONTE.

Tu veux dire que je n'ai pas le sens commun. Parle net, je te le permets.

LISETTE.

Ma foi, vous avez deviné.

GÉRONTE.

Tu as raison; la tendresse paternelle m'aveugle.

LISETTE.

Voulez-vous vous fier à moi? Je vous tirerai d'affaire sans vous commettre.

GÉRONTE.

Et par quel moyen?

LISETTE.

Par le moyen de ma maîtresse; c'est moi qui la gouverne.

GÉRONTE.

Tant pis.

LISETTE.

Dites tant mieux. Je veux qu'elle force Léandre à devenir raisonnable : l'amour produira ce miracle.

GÉRONTE.

Il sera nouveau.

LISETTE.

Il n'en sera pas moins réel, je vous en réponds.

Laissez-moi conduire la barque, vous la verrez arriver à bon port.

GÉRONTE.

Ta tête est bien jeune pour gouverner celle des autres.

LISETTE.

Une tête comme la mienne, secondée par l'amour, vaut mieux que cent têtes comme la vôtre. Je vais mettre les fers au feu, ne craignez plus rien.

GÉRONTE.

Eh bien! si tu réussis, je te promets une dot.

LISETTE.

Eh! où la prendrez-vous? On dit que vous êtes ruiné.

GÉRONTE.

Ne te mets pas en peine. Entre nous (mais sois discrète) je suis encore assez riche, mon enfant, pour faire ta petite fortune.

LISETTE.

Pas si petite, s'il vous plaît.

GÉRONTE.

Tu seras contente. Mais, dis-moi, crois-tu qu'Isabelle ait du penchant pour mon fils?

LISETTE.

Je n'en sais rien encore; mais, que cela soit ou non, comptez que la reconnoissance peut tout sur son cœur, et qu'il n'est pas nécessaire que l'amour s'en mêle.

GÉRONTE.

Tu réveilles mes espérances, ma chère Lisette. Je

veux encore me contraindre à l'égard de mon fils, jusqu'à ce que j'apprenne le succès de ton projet.

LISETTE.

Vous en aurez bientôt des nouvelles : si elles sont bonnes, souvenez-vous de ma dot.

GÉRONTE.

Pour le couvent?

LISETTE.

Supposez un peu de mariage, cela ne gâtera rien.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

PASQUIN, seul.

Morbleu! qu'est-il devenu? Je ne le trouve ni dans son appartement, ni dans aucun coin de la maison. Auroit-il pu risquer une seconde sortie? Ah! mon cher maître, où vous chercherai-je? N'êtes-vous point au For-l'Évêque?

SCÈNE II.

LÉANDRE, PASQUIN.

LÉANDRE, entrant brusquement.

Pas encore, comme tu vois.

PASQUIN.

En robe de chambre! Eh! d'où diable sortez-vous?

LÉANDRE.

De mon cabinet, où j'étois enfermé. Que ne frappois-tu?

PASQUIN.

Je vous croyois échappé, car vous ne vous enfermez jamais. Eh! que faisiez-vous tout seul?

LÉANDRE.

Mes dernières dispositions.

PASQUIN.

Quelle folie!

LÉANDRE.

Cela fait, j'ai rempli mes malles; j'y ai tout mis, comme tu vois.

PASQUIN.

Comment! vous ne vous êtes pas déshabillé pour vous mettre à votre aise?

LÉANDRE.

Non. Je me suis mis ainsi par nécessité.

PASQUIN.

Ah! que dites-vous? L'habit que vous portiez ce matin, vous l'avez aussi fourré dans vos malles?

LÉANDRE.

Comme je n'en aurai plus besoin....

PASQUIN.

Bon, bon!

LÉANDRE.

Il est entré dans le marché que j'ai fait.

PASQUIN.

Vos habits sont déjà vendus?

LÉANDRE.

Affaire consommée. Pendant que tu étois dehors, j'ai trouvé l'occasion de m'en défaire, et j'en ai profité sur-le-champ.

PASQUIN.

Avez-vous livré vos malles?

LÉANDRE.

Pas encore; mais on doit venir les prendre à l'instant.

PASQUIN.

Fort bien. Eh! qui est votre acheteur?

LÉANDRE.

Ma foi, j'ai oublié son nom ; c'est la Fleur qui m'a procuré cette occasion.

PASQUIN.

Qui? ce faquin que vous avez pris à votre service malgré moi, ce gibier de potence, ce fils de sergent dont le père est mort aux galères? Vous confiez vos habits à ce maraud-là?

LÉANDRE.

Ce n'est pas à lui que je les vends, c'est à son cousin, qui est un très-honnête homme, à ce qu'il m'assure.

PASQUIN.

Ah! Monsieur, soyez sûr qu'il n'est pas possible que le cousin de la Fleur soit un honnête homme.

LÉANDRE.

Tais-toi. Tu te déchaînes contre la Fleur, parce que tu es jaloux de son marché.

PASQUIN.

Ma foi, mon cher patron, dupe vous avez été, dupe vous êtes, et dupe vous serez.

LÉANDRE.

Tais-toi, te dis-je; tu sais que je n'aime pas les sots compliments.

PASQUIN.

Mais, du moins, permettez que je vous demande pourquoi vous vous dépouillez tout-à-fait.

LÉANDRE.

Pour me punir de mes folies, et faire argent de tout. Je veux convaincre mon père, que, quoiqu'on m'ait gâté l'esprit, on n'a pas pu gâter mon cœur.

PASQUIN.

J'approuve ce dessein; mais vous n'êtes plus obligé de l'exécuter; il vous rentre un effet considérable.

LÉANDRE.

As-tu porté ma lettre à ce vieux juif?

PASQUIN.

En doutez-vous?

LÉANDRE.

Comme je suis en malheur, et que tu ne me parlois point de cette affaire, je la croyois manquée, ou différée de quelques jours.

PASQUIN.

Manquée, dites-vous? Jamais affaire n'a mieux réussi.

LÉANDRE.

Tout de bon?

PASQUIN.

Vous allez voir.

LÉANDRE.

Si j'étois capable de sentir de la joie, j'en serois transporté; mais, de quelque chagrin que je me sente accablé, je brûle de savoir comment la chose s'est passée; fais-m'en le récit bien circonstancié.

PASQUIN, à part.

Allons, mon imagination, faites merveilles.

LÉANDRE.

Peins-moi bien la contenance de mon cher Salomon à la lecture de mon épitre.

PASQUIN.

Il se souviendra de nous, sur ma parole.

LÉANDRE.

Oh! je te crois. Eh bien?

PASQUIN.

D'abord, je suis entré dans son bureau d'un air furibond, comme vous me voyez présentement.

LÉANDRE.

C'étoit fort bien débuter. Après?

PASQUIN.

Mon air l'a fait pâlir; car, dès que j'ai les yeux en feu, on ne peut soutenir mes regards.

LÉANDRE.

Je ne te croyois pas si terrible.

PASQUIN.

C'est que je me modère devant vous.

LÉANDRE.

Tu ne fais pas mal. Poursuis.

PASQUIN.

Quand je l'ai vu si troublé, si tremblant, je lui ai dit d'un ton fier et rude : Tenez, bon homme, mettez vos lunettes, et lisez attentivement ce petit mot d'avis; pesez-en bien les expressions, mon ami; elles sont significatives, et n'ont pas besoin d'interprète.

LÉANDRE.

Bravo!

PASQUIN.

Ayant pris la lettre, il l'a lue deux fois sans rien dire, mais toujours tremblant comme la feuille; ensuite, il m'a prié très-humblement de me retirer, m'assurant que demain, sans faute, il vous feroit réponse.

LÉANDRE.

Comment! c'est là tout?

PASQUIN.

Vraiment, vous n'y êtes pas. Réponse tout à l'heure, lui ai-je dit d'un ton impérieux; je ne sors point que vous ne l'ayez faite. Ah! monsieur Pasquin, ne vous fâchez pas, m'a-t-il répondu, je m'en vais écrire à votre maître. Il ne s'agit pas d'écrire, lui ai-je répliqué, mais de faire sur-le-champ ce qu'il vous ordonne; c'est l'unique réponse qu'il exige. Têtebleu! je n'entends pas plus raillerie que mon maître. Dépêchons, ai-je ajouté en mettant la main sur la garde de mon épée; nos diamants. Il a voulu crier au meurtre; je l'ai pris à la gorge, en le menaçant de l'étrangler et de le hacher en pièces, s'il osoit crier ou bouger de sa place. Mon courage héroïque l'a tellement épouvanté, qu'il a pris sagement le parti de capituler. Voilà vos diamants, m'a-t-il dit en les tirant de son bureau; mais est-il juste, monsieur Pasquin, que je perde mes cent louis d'or? Tu ne les perdras pas, vieux coquin, lui ai-je dit, et je t'en réponds sur mon honneur. Ah! cela suffit, m'a-t-il répliqué; votre parole est de l'or en barre, je tiens mon argent pour reçu; voilà vos diamants.

LÉANDRE.

Quoi! sérieusement, il te les a remis?

PASQUIN.

Si bien, que les voici : voyez s'il en manque un seul.

LÉANDRE.

Non, parbleu! je les vois tous, et je les reconnois. Ah! mon cher Pasquin, que je t'ai d'obligation!

PASQUIN.

Vous voyez de quel prix est un valet aussi fidèle qu'intrépide.

LÉANDRE.

J'avoue que je ne te croyois pas si courageux.

PASQUIN.

Ah, diable! c'est que vous ne m'avez pas vu dans l'occasion : employez-moi hardiment, si elle se présente, et vous verrez de quel bois je me chauffe.

LÉANDRE.

Ma foi, tu m'étonnes. Tu m'avois donc caché ta valeur?

PASQUIN, prenant du tabac.

Les vrais braves sont toujours modestes.

LÉANDRE.

Cela est vrai. Au reste, tu mérites récompense; et tu peux compter que je ne t'oublierai pas.

SCÈNE III.

ISABELLE, LISETTE, LÉANDRE, PASQUIN.

LISETTE, bas, à Isabelle.

Ne lui faisons pas connoître que nous le cherchons, et feignons de le rencontrer par hasard.

ISABELLE.

Suis-moi, Lisette, nous reviendrons bientôt. Ai-je un carrosse?

LISETTE.

Il vous attend. Ah! Messieurs, la rencontre est heureuse.

ISABELLE, à Léandre.

C'est vous, Monsieur! Eh! bon Dieu! dans quel équipage vous voilà!

LÉANDRE.

Je suis honteux de paroître ainsi devant vous, et vous me permettrez....

ISABELLE.

Non, non : restez un moment, je vous dispense du cérémonial.

LISETTE.

Monsieur va-t-il se mettre au lit?

PASQUIN.

Oui. Comme il s'ennuie, je m'en vais le coucher.

LISETTE.

A l'heure qu'il est?

LÉANDRE.

Quand on est malade, on se couche à toute heure.

ISABELLE.

Eh! quel est votre mal?

PASQUIN.

Son mal est dans la tête.

LÉANDRE, bas, à Pasquin.

Si tu ne te tais....

LISETTE.

Effectivement, vous paroissez changé.

ISABELLE, à Léandre.

Vous devriez prendre un peu l'air.

PASQUIN.

Non; le grand air lui seroit contraire, celui de sa chambre lui convient mieux.

LISETTE.

Pasquin est donc votre médecin?

PASQUIN.

Sans doute. Je le purge quelquefois de ses mauvaises humeurs.

LÉANDRE, à Pasquin, d'un air menaçant.

Si ce n'étoit Mademoiselle....

LISETTE, à Léandre.

Est-ce qu'elle a quelque crédit sur votre esprit?

LÉANDRE.

Ah! Lisette, elle peut tout sur mon esprit et sur mon cœur.

ISABELLE.

Il n'y auroit que l'expérience qui pût m'en convaincre.

LÉANDRE.

Qu'exigez-vous de moi? Parlez.

ISABELLE.

Puisque vous m'y invitez si gracieusement....

LISETTE.

Il faut le prendre au mot; voyons un peu ce qui en résultera.

ISABELLE.

Effectivement, si j'ai bonne mémoire, vous avez voulu me persuader tantôt que vous aviez quelque inclination pour moi.

LÉANDRE, vivement.

Quelque inclination! Je n'ai jamais vraiment aimé que vous; je vous aimerai jusqu'à mon dernier soupir : c'est peu dire que je vous aime, je vous adore!

LISETTE.

Cela est fort.

LÉANDRE, à Isabelle.

Mais, vous-même, ne m'avez-vous pas assuré que vous n'en doutiez pas?

LISETTE.

Oui; mais de pareilles protestations de votre part ont grand besoin de confirmation.

LÉANDRE, à Isabelle, d'un air désespéré.

Eh bien! s'il ne m'en coûte que la vie pour vous confirmer mes sentiments....

ISABELLE.

Plus de ces démonstrations, je vous prie; tenez-vous pour averti que je les déteste.

PASQUIN.

Et toi, Lisette?

LISETTE.

Oh! pour les tiennes, elles m'amusent.

PASQUIN.

Fort bien, mon adorable! il faut se tuer pour vous divertir!

ISABELLE, à Léandre.

Une chose encore que je ne puis souffrir, c'est cet air de désespoir que vous affectez.

LÉANDRE.

Il n'est point affecté, je vous jure.

ISABELLE.

Affecté ou non, il me déplaît souverainement. Eh! qu'ai-je affaire d'un amant chagrin? Vous ne pouvez inspirer que la tristesse. Est-ce là le moyen de plaire? Si vous persistez dans cette humeur noire, un couvent est moins ennuyeux que vous. Oh bien! je vous signifie que, pour croire que vous m'aimez, il faut que je vous voie un air tout différent : je veux que la tranquillité, que la joie même règne sur votre visage.

PASQUIN, prenant la main de Léandre, chante :

Allons gai, toujours gai, la relira la la lanrire, etc.

LÉANDRE, le prenant à la gorge.

Ah! bourreau, je ne sais qui me tient....

ISABELLE.

C'est donc là le crédit que j'ai sur vous? Adieu, Monsieur, vous ne me verrez plus.

LÉANDRE.

Pardon, charmante Isabelle; vous allez me voir tout autre. Mon cher Pasquin, demande grâce pour moi.

PASQUIN, *d'un ton absolu.*

Lisette, si tu m'aimes, je te commande de la faire rester.

LISETTE.

Allons-nous-en, Mademoiselle.

PASQUIN, *la retenant.*

Ah, tigresse!

LÉANDRE, *à Isabelle.*

Si vous sortez, je ne vivrai pas un instant.

ISABELLE.

Encore des menaces?

LÉANDRE.

C'est pour la dernière fois, sur mon honneur.

ISABELLE.

Souvenez-vous de ce serment, et promettez-moi de m'obéir, sans réserve, sur tout ce que j'exigerai de vous.

LÉANDRE.

C'en est fait; ordonnez, je ne balancerai pas.

LISETTE.

Nous allons voir. Allons, Mademoiselle, usez bien de vos droits.

ISABELLE.

Je me rappelle tous les discours que vous m'avez tenus, Monsieur: ils me font comprendre, aussi-bien

qu'à Lisette, que vous avez formé contre vous-même un dessein barbare et funeste.

LÉANDRE.

Pourquoi vous imaginer?...

ISABELLE.

Point de discours. Ouvrez-moi votre cœur en ce moment, et sans hésiter, ou je vous déclare que je ne croirai pas un seul mot de vos protestations.

LÉANDRE.

Eh bien! il faut vous l'avouer; l'état affreux où je me suis plongé par ma conduite extravagante, les vives persécutions de mes créanciers, l'impossibilité où je suis de les payer; et, ce qui me désespère bien plus que tout le reste, les plaintes, les cris, la juste colère de mon père, qui me défend de me présenter à sa vue, et que mes dissipations ont jeté dans la misère; mille autres chagrins, des reproches sanglants que j'essuie de toutes parts; tant de sujets d'inquiétudes et de douleurs m'ont mis en fureur contre moi-même, et fait prendre la résolution d'attenter sur ma vie, dès que j'aurois pu recouvrer quelques effets que je veux laisser après moi.

ISABELLE.

Cet aveu sincère est une première preuve de votre amour, mais j'en exige encore deux autres: la première, c'est que vous me fassiez serment que vous triompherez de votre désespoir.

LÉANDRE.

Eh! pourquoi voulez-vous que je vive?

ISABELLE.

Pour m'aimer.

LÉANDRE.

Vous le voulez absolument?

ISABELLE.

Absolument.

LÉANDRE.

Je vous obéirai, et je vous le jure par ce qu'il y a de plus sacré.

ISABELLE.

Ce n'est pas tout, je veux que vous me livriez toutes vos armes, pour tout le temps qu'il me plaira de les garder, et que vous me donniez votre parole d'honneur que pendant ce temps-là vous ne sortirez point.

LÉANDRE.

Ma parole d'honneur! eh bien! je vous la donne; êtes-vous contente?

ISABELLE.

Je le serai quand j'aurai vos armes.

LÉANDRE.

Tiens, Pasquin, voilà la clef de mon cabinet; apporte tout aux pieds d'Isabelle.

PASQUIN.

Je m'en vais vider l'arsenal. N'y a-t-il rien de caché?

LÉANDRE.

Non, sur mon honneur.

LISETTE.

Mais n'avez vous point en réserve quelque légère dose de mort-aux-rats?

LÉANDRE.

Je jure que je n'y ai jamais pensé.

PASQUIN.

Je reviens tout à l'heure.

SCÈNE IV.

LÉANDRE, ISABELLE, LISETTE.

LÉANDRE.

N'ÊTES-VOUS pas bien assurée maintenant que vous régnez despotiquement sur mon cœur?

ISABELLE.

A vous dire le vrai, je commence à le croire.

LÉANDRE.

Ah! si je puis me flatter d'être aimé de vous, rien n'égalera mon bonheur. Me permettez-vous de l'espérer?

ISABELLE.

Le soin que je prends de conserver vos jours vous parle mieux que les plus vives expressions.

LÉANDRE.

Eh! Pasquin, dépêche-toi. Qu'il est lent à exécuter vos ordres! Je m'en vais le hâter.

LISETTE.

Cette impatience me plaît. Mais demeurez, le voici qui rentre.

SCÈNE V.

PASQUIN, apportant un fusil, une paire de pistolets, un poignard, une épée et un fourniment complet; LÉANDRE, ISABELLE, LISETTE.

PASQUIN, d'un ton tragique.

Madame, à vos genoux j'apporte cette épée, toutes nos armes à feu et nos munitions de guerre.

ISABELLE, à Léandre.

Est-ce tout?

LÉANDRE.

S'il y manque rien, accablez-moi de haine et de mépris.

ISABELLE.

Je suis contente.

PASQUIN chante à Isabelle :

Triomphez, charmante reine, triomphez, etc.

LÉANDRE, secouant Pasquin.

Parbleu! tu es bien impertinent!

PASQUIN.

Parbleu! vous n'aimez guère la musique!

LISETTE.

Ce n'est pas tout, il faut que j'aie mon tour. Allons, monsieur Pasquin, votre épée.

LÉANDRE.

Oh! elle n'est pas à craindre.

LISETTE.

Non pour lui, mais pour vous; c'est une occasion prochaine.

PASQUIN.

Tenez, ma reine, je mets entre vos mains une arme bien redoutable.

LISETTE.

Donnez.

PASQUIN.

A condition que vous m'aimerez; c'est une condition *sine quâ, non.*

LISETTE.

Sine quâ, non! Quelle langue est-ce là?

PASQUIN.

C'est la langue de l'amour. (voyant qu'Isabelle veut prendre les pistolets.) Attendez, Mademoiselle; pour éviter tout accident, je m'en vais les vider. N'ayez pas peur.

(Il décharge les deux pistolets.)

SCÈNE VI.

GÉRONTE, ISABELLE, LISETTE, PASQUIN.

GÉRONTE accourt, et Léandre disparoît.

Ah, bon Dieu! quel bruit viens-je d'entendre? Qu'est devenu mon fils? Deux filles armées! L'avez-vous tué?

LISETTE.

Ne craignez rien, nos armes ne sont pas meurtrières.

GÉRONTE.

Mais, qui est-ce qui a tiré?

PASQUIN.

C'est moi, sans vanité.

GÉRONTE.

Eh! pourquoi diable as-tu fait ce fracas?

PASQUIN.

C'est une réjouissance pour la paix.

GÉRONTE.

Pour la paix?

PASQUIN.

Oui, Monsieur, la paix est faite entre votre fils et lui : voici les deux médiatrices, et l'amour est garant du traité. M'entendez-vous?

GÉRONTE.

Que trop. Ah, cruel ami! Ma chère Isabelle, que je vous ai d'obligation!

LISETTE.

Et à moi donc?

GÉRONTE.

Va, Lisette, je n'oublierai pas la dot.

PASQUIN.

Et où la prendrez-vous?

GÉRONTE.

De quoi te mêles-tu?

PASQUIN.

J'y prends quelque intérêt.

LISETTE.

Avec votre permission, monsieur Pasquin, ne vous mêlez point de mes affaires.

PASQUIN.

Avec votre permission, mademoiselle Lisette, vos affaires seront bientôt les miennes.

ISABELLE.

Ne craignez plus rien pour Léandre, j'ai sa parole d'honneur.

GÉRONTE.

Vous me calmez; mais j'ai eu belle peur.

SCÈNE VII.

LISIMON, GÉRONTE, ISABELLE, PASQUIN, LISETTE.

LISIMON.

Qu'avez-vous, mon ami? Vous me paroissez bien ému.

GÉRONTE.

J'ai pensé perdre mon fils; sans Mademoiselle il se désespéroit.

LISIMON.

Pauvre homme que vous êtes! Vous vous effrayez des discours d'un jeune homme!

PASQUIN.

Ne blâmez point Monsieur; l'affaire étoit sérieuse.

LISIMON.

Se peut-il que son extravagance?...

ISABELLE.

Elle étoit très à craindre, je vous en réponds, et il seroit dangereux de l'y faire retomber. Nous vous laissons tenir conseil sur le parti que vous avez à prendre.

(Elles sortent en emportant les armes.)

SCÈNE VIII.

GÉRONTE, LISIMON, PASQUIN.

GÉRONTE, à Lisimon.

Que me conseillez-vous?

LISIMON.

De tenir ferme. Si vous faites mal à propos la moindre démarche, votre fils n'en reviendra jamais.

GÉRONTE.

Ne vous ouvrez pas davantage, et regardez qui nous écoute.

PASQUIN.

Vous vous défiez de moi? Bonjour et bonsoir.

GÉRONTE.

Oui, va-t'en.

LISIMON.

Non, reste. Vous lui faites tort. Je me fie à lui comme à moi-même.

PASQUIN.

Et vous faites bien; sans cela, je vous ferois voir du pays. Mais, qu'est-ce que ceci?

SCÈNE IX.

LA FLEUR, portant une malle, et suivi de deux hommes qui en portent chacun une autre; GÉRONTE, LISIMON, PASQUIN.

PASQUIN, à la Fleur.

Où portez-vous ces malles, monsieur la Fleur?

LA FLEUR.

Notre maître m'ayant dit qu'il vouloit vendre sa garde-robe, j'en ai promis quatre mille francs pour mon cousin Broquant, qui est le plus honnête fripier des halles; et mondit maître étant convenu du prix, j'emporte les malles pour mondit cousin.

PASQUIN.

Pour tondit cousin? Commencez, messieurs les faquins, par déposer ici lesdites malles : ce fripon croit encore signifier un exploit.

GÉRONTE.

Dépêchons, ou je vous ferai pendre tous trois comme voleurs domestiques.

(Les hommes qui portoient les malles les jettent et s'enfuient; la Fleur reste.)

LISIMON.

Avec votre permission, monsieur de la Fleur, votredit maître a-t-il touché les quatre mille francs?

LA FLEUR.

Pas encore. Je lui ai promis de lui apporter son argent dès que j'aurois livré la marchandise.

LISIMON.

Votre fils n'est pas défiant, comme vous voyez. Vous êtes un maître fripon, monsieur de la Fleur.

PASQUIN.

D'autant plus fripon, qu'il sait le prix de ce qu'il emporte. Ces habits valent plus de huit mille francs.

GÉRONTE.

Qu'on m'arrête ce misérable.

LISIMON.

Eh, non! contentez-vous de le chasser.

GÉRONTE, poussant rudement la Fleur.

Va te faire pendre ailleurs.

SCÈNE X.

GÉRONTE, LISIMON, PASQUIN.

LISIMON.

Oh çà! mon cher Pasquin, il faut que tu fasses encore quelques petits mensonges à ton maître.

GÉRONTE.

Oh! cela lui est aisé : les plus gros ne lui coûtent rien.

PASQUIN.

Monsieur tire toujours sur moi.

LISIMON.

C'est une vieille rancune, il n'en faut que rire.

GÉRONTE.

Mais pourquoi mon fils vendoit-il ses habits?

PASQUIN.

Par désespoir. Il dit que c'est pour faire un fonds qui, joint à ses diamants et à beaucoup d'argent qui lui est dû par des amis, pourra former une somme assez considérable, dont il disposera par son testament.

GÉRONTE, d'un air pleureur.

Par son testament!

LISIMON.

Eh! ne vous alarmez point de la fougue d'un jeune

étourdi. Tu lui diras, Pasquin, que tu as retenu ses malles, parce que tu as trouvé un autre acheteur qui t'en veut donner six mille francs : son père fournira la somme, et retiendra les habits. Nous comptons sur toi.

PASQUIN.

Et vous faites bien. Ah, ah! voici une des malles ouvertes! et je mets la main justement sur l'habit aux grandes aventures. O quelle étourderie!

LISIMON.

Quoi donc?

PASQUIN.

Il a laissé son portefeuille dans cette poche.

LISIMON, *lui arrachant le portefeuille.*

Voyons.

PASQUIN.

Ah! Monsieur, ne l'ouvrez pas; c'est un magasin de sottises.

LISIMON.

Donne-le-moi, cela m'amusera : je parcourrai tantôt toutes ces pièces d'éloquence. Ce sont des lettres de femmes?

PASQUIN.

Filles, femmes et veuves, tout lui est bon.

GÉRONTE.

Quelle corruption de mœurs! Mon ami, nous aurons beau faire, nous ne le corrigerons jamais.

PASQUIN.

C'est selon. Si j'étois son père, je le mettrois si bien

à l'épreuve, que je saurois une fois pour toujours à quoi m'en tenir sur son sujet.

GÉRONTE.

Eh! que ferois-tu?

PASQUIN.

J'acheverois de payer ses dettes, et je le remettrois en fonds.

GÉRONTE.

Le traître est d'accord avec lui pour nous duper.

PASQUIN.

Non, ma foi; je vous indique tout naturellement l'unique expédient qui vous reste pour lire jusqu'au fond de son cœur.

GÉRONTE.

Bon, bon! si je prenois ce parti-là, tu ne pourrois jamais t'empêcher de nous trahir.

PASQUIN.

Je ne vous trahirai point; j'en fais serment sur mon honneur.

GÉRONTE.

Belle caution!

LISIMON.

Je l'accepte, et je m'y fie absolument.

GÉRONTE.

Songe qu'il y va du salut de ton maître.

PASQUIN.

Je donnerois ma vie pour lui.

LISIMON.

J'en suis persuadé. Apprends donc, mon cher Pasquin, que tous ses créanciers sont payés : cela s'est

fait sous main, il l'ignore absolument; et, bien loin de le tirer de peine, comme nous le pourrions, nous lui faisons croire qu'on le guette pour l'arrêter. J'ai fait passer déjà cinq ou six fois une troupe d'archers devant ses fenêtres: c'est ce qui l'empêche de sortir depuis quatre jours.

PASQUIN.

Oh! pour ce coup, je mets pavillon bas devant vous: vous êtes plus fin que moi, je le confesse; car j'ai donné, comme lui, dans le panneau; mais tout ce que j'apprends ici me ravit.

GÉRONTE.

Ne va pas gâter notre besogne.

PASQUIN.

Si je la gâte, assommez-moi. Vous voyez que votre conduite s'accorde avec mes idées. Que je vais vous seconder de bon cœur, et me réjouir aux dépens de votre cher fils!

LISIMON.

Viens, suis-nous chez Géronte, où nous allons nous concerter.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

GÉRONTE, LISIMON.

LISIMON.

Ne précipitons rien, vous dis-je ; je lui ferai toucher vos six mille francs en temps et lieu ; mais, s'il vous plaît, avant que d'en venir là, je veux qu'il subisse toutes les épreuves que nous venons de concerter avec Pasquin : j'espère que l'effet sera décisif, et saura nous déterminer. Il faut se défier long-temps d'un jeune homme qui a long-temps vécu comme votre fils, et on ne peut chercher trop de moyens, croyez-moi, de connoître à fond ses dispositions présentes.

GÉRONTE.

Que nous sommes barbares !

LISIMON.

Que vous êtes pusillanime ! Eh, morbleu ! soyez homme une fois : vous n'avez que trop joué le rôle de père, prenez enfin celui de maître, et commencez par vous imposer la loi de suspendre et de cacher votre foiblesse.

GÉRONTE.

Mais, toute réflexion faite, mon cher ami, n'avons-

nous pas fait assez souffrir ce pauvre enfant, en le réduisant au dernier désespoir?

LISIMON.

Impatiences et vivacités de jeune homme, dont les fureurs ne prouvent point qu'il soit corrigé : il n'a pas encore, à beaucoup près, souffert les punitions qu'il mérite ; ses créanciers et son portefeuille ne l'ont que trop prouvé.

GÉRONTE.

Après tout, ce sont des folies de son âge : si on punissoit aussi sévèrement tous les jeunes gens qui lui ressemblent, on bouleverseroit tout Paris.

LISIMON.

Dites plutôt que tout Paris rentreroit dans l'ordre, et que les vices n'y triompheroient pas comme ils font. Qui est-ce qui renverse l'ordre? c'est la jeunesse.

GÉRONTE.

Eh! n'est-elle pas faite pour le renverser? chaque âge a ses fonctions.

LISIMON.

Pour un homme dont les mœurs sont si pures, vous prêchez une morale bien relâchée.

GÉRONTE.

C'est que je suis juste, et sais compatir à la foiblesse humaine : j'en ai tant de pitié, que s'il ne tenoit qu'à moi je délivrerois tout à l'heure mon fils de ses tourments, quand il devroit encore m'en coûter le double de ce que j'ai déjà payé pour lui.

LISIMON.

C'est ce que je ne souffrirai point, ou bien nous

romprons ensemble : je serai votre ami malgré vous, et je suis plus ami de votre fils, que vous ne l'êtes vous-même. Songez qu'il vous croit ruiné par sa faute : soyez plus constant dans vos résolutions, et gardez-vous bien de le désabuser avant qu'il l'ait mérité. De la circonstance où nous sommes, dépend tout le bonheur de sa vie, et du reste de vos jours : rien de plus sérieux.

GÉRONTE.

Oh bien ! faites donc comme vous l'entendrez ; je ne m'en mêle plus, et je vous livre mon fils.

LISIMON.

Me le promettez-vous ?

GÉRONTE.

Je vous en donne ma parole.

LISIMON.

Je suis content.

SCÈNE II.

PASQUIN, GÉRONTE, LISIMON.

LISIMON.

Eh bien ! mon garçon, quelles nouvelles ?

PASQUIN.

De très-sérieuses. Mon pauvre maître est si furieusement amoureux, qu'il n'y a que moi qui puisse lui faire paroli.

LISIMON.

Tant mieux.

PASQUIN.

Je gage qu'avec tout votre esprit et votre sang-froid,

il vous seroit impossible de décider lequel est le plus fou de nous deux. N'avez-vous pas entendu nos soupirs?

LISIMON.

Comment, Pasquin! tu soupires aussi?

PASQUIN, poussant un long soupir.

Ah! Monsieur, j'en perds la respiration.

LISIMON.

Finis donc, tu me ferois mourir de rire: je te croyois plus sage.

PASQUIN.

Les plus grands hommes ont leurs foiblesses. La friponne de Lisette m'a tourné la tête.

LISIMON.

Quelle pitié! Qu'est-ce que tu tiens là?

PASQUIN.

Des billets pour douze mille cinq cents livres.

GÉRONTE.

Comment, morbleu! mon fils doit encore cela?

PASQUIN.

Au contraire, c'est ce qui est dû à Monsieur votre fils.

LISIMON.

Ce qui lui est dû!

PASQUIN.

Vraiment oui. Quand il est en fonds, sa bourse est ouverte: il s'épuise par facilité pour soutenir les autres, et il emprunte pour se soutenir.

GÉRONTE.

Le bon cœur!

PASQUIN.

Dites plutôt, la bonne dupe!

LISIMON.

Procédé de jeune homme. Donne-moi ces billets, que je les lise.

PASQUIN.

Mais ne le blâmons pas en tout. Vous en trouverez ici deux de mille écus chacun, qu'il a gagnés au jeu sur parole d'honneur, qu'on a garantie par écrit.

LISIMON.

Les voici. Comment donc! je connois particulièrement ces Messieurs; ce sont des gens d'honneur, et de grande qualité: je réponds qu'ils paieront bientôt Léandre, et je me charge, moi, d'avancer cette somme pour eux. Jamais dette ne fut plus sûre que celle-là.

GÉRONTE.

J'en suis ravi.

LISIMON.

Voyons les autres billets. Celui-ci, de quatre mille francs, est signé d'Orville : n'est-ce pas le fils d'un fameux banquier qui se nomme Plantin?

PASQUIN.

Justement; il se donne des airs de condition, se fait appeler monsieur le Comte, perd son argent comptant, joue sur sa parole, brille dans un équipage superbe, dissipe une ample fortune, emprunte à grosse usure, et, pour être le singe des grands, soutient les frais d'une nymphe à ses gages, et d'une petite maison où il la régale splendidement, avec de jeunes seigneurs qui se moquent de lui.

GÉRONTE.

C'est donc un des amis de mon fils?

PASQUIN.

Intime ; ils se sont souvent associés pour se cautionner tour à tour.

LISIMON.

Oh bien ! monsieur le Comte, votre père va payer pour vous le billet, avant qu'*il* ait l'honneur de faire banqueroute. Monsieur Plantin a quatre mille francs à tirer sur moi ; ma dette acquittera celle du seigneur d'Orville. Quel est cet autre billet ? Je crois, Dieu me le pardonne, qu'il est de mon neveu !

PASQUIN.

De lui-même ; il commence à se former.

LISIMON.

Ah, ah ! petit drôle, vous faites aussi des billets !

PASQUIN.

Pourquoi non, puisqu'il sait écrire ?

LISIMON.

Autant de retranché sur vos menus plaisirs : il m'en coûtera deux mille cinq cents livres pour vous acquitter avec Léandre ; mais mon argent vous coûtera cher, sur ma parole. Est-ce là tout ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

LISIMON.

Cela forme un total assez considérable, que je veux faire toucher à ton maître avant qu'il soit nuit. (à Géronte.) En y joignant six mille francs que vous m'avez livrés pour ses habits, il va recevoir dix-huit mille

cinq cents livres, sans compter ses diamants, qui en valent plus de quinze mille. Nous verrons quel usage il fera de tous ces effets; c'est la preuve capitale où je l'attends.

GÉRONTE.

Et qui me fait trembler pour lui, si ce fripon ne nous trompe point.

PASQUIN.

Encore fripon! Vous vous défiez encore de moi! Eh bien! faites vos affaires vous-même, je ne m'en mêle plus.

LISIMON.

Ne te fâche pas, mon ami, pardonne-lui de vieilles habitudes.

PASQUIN.

Oui; mais qu'il s'en defasse, ou je reprendrai les miennes.

LISIMON.

Garde-t-en bien; tu romprois toutes nos mesures.

PASQUIN.

Revenons au fait.

LISIMON.

Le fait est qu'il faut que tu caches soigneusement à Léandre, que c'est moi qui acquitte ses billets d'avance : il est essentiel, au contraire, qu'il se persuade que cette grosse remise lui vient à notre insu : s'il nous croyoit informés, son père et moi, qu'il lui rentre tant d'argent à la fois, il n'oseroit en disposer à sa fantaisie.

GÉRONTE.

Oh! pour le coup, j'approuve votre idée. Mon cher Pasquin, mon ami, il faut nous aider fidèlement en cette conjoncture délicate.

PASQUIN.

Ah! je suis donc mon cher Pasquin présentement!

LISIMON.

Point de rancune, mon enfant; songe qu'en nous servant bien, tu sers encore mieux ton maître.

PASQUIN.

J'ai le cœur si bon, que j'en ai honte; mais c'est le foible des honnêtes gens.

GÉRONTE, à part.

Le coquin!

PASQUIN, à Lisimon.

Un mot encore, pour nous mieux entendre. Si vous voulez qu'il ignore ce que vous faites pour lui, il faut donc que je m'en attribue le mérite?

LISIMON.

Sans doute: fais-toi valoir sur cela comme sur les diamants; le récit que tu lui as fait est merveilleux. Je m'en vais rassembler nos sommes, que je tiendrai toutes prêtes, et nous conviendrons du moment de les produire. Songe que tu gagneras plus à tromper ton maître, qu'à nous trahir; d'ailleurs, ce sera plus le servir que le tromper.

GÉRONTE.

Sois-nous fidèle, et je te promets une récompense magnifique.

PASQUIN.

Il va m'en coûter encore quelques mensonges; mais que ne fait-on point pour ses amis!

GÉRONTE, ôtant son chapeau.

Ah! trop d'honneur.

LISIMON.

Quels autres papiers tiens-tu là?

PASQUIN.

Ce sont mes lettres de créance, en vertu desquelles je pourrois recevoir et donner quittance pour mon maître.

LISIMON.

Tu peux les brûler. Voici Lisette; nous te laissons avec elle pour te faire notre cour.

SCÈNE III.

PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN.

Qu'elle a l'œil fin et les traits piquants! Ma foi, j'en deviens fou.

LISETTE.

Votre servante, monsieur Pasquin : il me paroît que vous méditez tout seul.

PASQUIN.

Oui; je médite sur vos charmes, et je brûle d'en être possesseur. Convenons de nos faits, mon petit cœur : quand nous marierons-nous?

LISETTE.

Le beau début pour un homme poli!

PASQUIN.

Comment donc! peut-on faire une plus grande politesse à une jeune fille, que de lui témoigner un vif empressement de l'épouser?

LISETTE.

Apprenez de moi, Monsieur l'empressé, qu'un homme qui sait vivre n'offre jamais d'épouser, qu'après s'être assuré que sa proposition convient.

PASQUIN.

Ne convient-elle pas quand on s'aime?

LISETTE.

Eh! qui vous a dit que je vous aime, monsieur Pasquin?

PASQUIN.

Vos yeux, mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Oh! mes yeux, mes yeux! ne vous y fiez pas: naturellement ils sont grands parleurs, mais souvent ce qu'ils disent ne signifie rien.

PASQUIN.

Ah, les fripons! ils m'ont donc trompé?

LISETTE.

Gardez-vous de croire à leur témoignage, si ma bouche ne le confirme pas.

PASQUIN.

Eh, morbleu! fais-la donc parler.

LISETTE.

Elle est trop modeste pour faire un aveu.

PASQUIN.

Comment donc s'y prendre pour vous pénétrer? Je croyois que nous étions d'accord.

LISETTE.

Eh! ne sais-tu pas, butor, que je vais au couvent? Je ne quitterai pas ma maîtresse; son sort sera le mien.

PASQUIN.

Quoi! vous persistez toutes deux?

LISETTE.

Mais.... je crois qu'oui.

PASQUIN.

Rendez-nous donc nos armes, barbares que vous êtes!

LISETTE.

Vos armes! pour quoi faire?

PASQUIN.

Pour nous tuer une bonne fois.

LISETTE.

Si tu le veux absolument, je m'en vais te rendre ton épée.

PASQUIN.

Non, non, garde-la; je pourrois me manquer, car je n'ai pas la main sûre : je veux m'expédier promptement d'un bon coup de pistolet.

LISETTE.

Eh bien! je te prêterai ceux de ton maître; qu'à cela ne tienne.

PASQUIN.

L'offre est tendre; tu ris en la faisant. Tu as beau

dire et beau faire, tiens, je vais gager que tu m'aimes; je m'en fais l'aveu pour toi, afin de ménager ta pudeur. Allons, la main sur la conscience. Ai-je menti?

LISETTE.

Laisse-moi faire mon message.

PASQUIN.

Où vas-tu, je te prie?

LISETTE.

Chez ton maître, de la part de ma maîtresse.

PASQUIN.

De la part de ta maîtresse! cela me paroît vif. Eh! que lui veut-elle?

LISETTE.

J'ai ordre de le dire à lui-même.

PASQUIN.

Mais.... oseras-tu le voir tête à tête? Il est encore en déshabillé; cela pourroit blesser ta modestie.

LISETTE, en riant.

Ma modestie? Ah! monsieur Pasquin, vous êtes jaloux!

PASQUIN.

Jaloux des bienséances; car, pour le reste, je le crois en sûreté.

LISETTE.

Et tu as raison. Ton maître est si triste, qu'il n'y a point d'homme moins dangereux.

PASQUIN.

Ne vous y fiez pas trop : vous avez un minois tout propre à causer des révolutions subites.

LISETTE.

Le voici lui-même fort à propos.

PASQUIN, se grattant la tête.

M'en irai-je?

LISETTE.

Il me semble que ses yeux se raniment, qu'en dites-vous?

PASQUIN.

Mais je dis que, pour vous faire plaisir, je ne vous quitterai point.

SCÈNE IV.

LÉANDRE, LISETTE, PASQUIN.

LÉANDRE, du fond du théâtre.

Pasquin!

PASQUIN.

Monsieur!

LÉANDRE.

Mon père n'est-il point ici?

PASQUIN.

Non, non; il vient de monter à son appartement avec monsieur Lisimon. Approchez, on a quelque chose à vous dire.

LÉANDRE, un peu vivement.

Ah! je suis charmé de te voir, Lisette: est-ce toi qui veux me parler?

LISETTE.

Oui, Monsieur, de la part de ma maîtresse.

LÉANDRE, d'un ton de surprise et de joie.

De sa part?

LISETTE.

Ce n'est pas de la mienne, assurément.

LÉANDRE.

Eh! de quoi s'agit-il?

LISETTE.

Premièrement, il s'agit de savoir comment se porte votre mélancolie.

LÉANDRE, en souriant.

Ma mélancolie? Pas si bien que tantôt : je sens diminuer ses forces, et revenir les miennes.

LISETTE.

Bonne nouvelle.

PASQUIN, bas, à Lisette.

Tu vois que j'ai bien fait de rester.

LÉANDRE, à Pasquin.

Que lui dis-tu?

PASQUIN.

Un mot, en passant, sur nos petites affaires.

LÉANDRE.

Parbleu! tu prends bien ton temps! (à Lisette.) As-tu quelque chose à me dire en particulier?

PASQUIN, vivement.

Non, non; je ne suis pas de trop. Avez-vous des secrets pour moi?

LÉANDRE, en riant.

Ah! je vous entends, monsieur Pasquin.

PASQUIN.

C'est que je suis curieux.

LÉANDRE.

Oui, oui, curieux! je comprends cela. Eh bien! Lisette?

LISETTE.

Eh bien! Monsieur, puisque vous commencez à vous dérider, je m'en vais vous dire l'objet de mon message. Or écoutez: ma maîtresse vous fait à savoir qu'il vient de lui arriver d'Angers une parente, la plus curieuse et la plus sotte provinciale qui ait jamais mis le pied dans Paris.

LÉANDRE.

Jusqu'ici, cela ne me regarde point.

LISETTE.

Plus que vous ne pensez. Or, cette provinciale, qui n'a jamais rien vu, meurt d'impatience de voir l'Opéra, qu'elle s'imagine être la huitième merveille du monde.

LÉANDRE.

Elle sera bien trompée. Mais passons, ceci ne me regarde point encore.

LISETTE.

Pardonnez-moi.

LÉANDRE, *vivement.*

Et en quoi donc?

LISETTE.

Vous allez voir: ma maîtresse, qui ne va jamais aux spectacles, est fort embarrassée de la curiosité de sa parente, qui veut absolument qu'elle la mène.

LÉANDRE.

Ta maîtresse n'a qu'à refuser.

LISETTE.

C'est ce qu'elle a fait d'abord ; mais Monsieur veut qu'elle ait cette complaisance, et cela décide.

LÉANDRE.

Il est vrai.

LISETTE.

Ce qui redouble son embarras, c'est qu'elle ne sait pas mieux que sa cousine les êtres de l'Opéra, où d'ailleurs elle ne sauroit quelle figure faire, si quelqu'un n'y assuroit sa contenance : elle en a prié Monsieur votre père, qui a rejeté la proposition ; elle s'est adressée à monsieur Lisimon, qui l'a reçue plus mal encore, mais qui lui a conseillé de recourir à vous.

PASQUIN, à part.

Ah ! le malin vieillard !

LÉANDRE.

A moi ? moi ; la mener à l'Opéra ?

LISETTE.

Avec sa parente et moi, dans deux heures au plus tard, elle vous en prie instamment ; ainsi préparez-vous, s'il vous plaît, il est bientôt temps de vous habiller. Vous rêvez ?

PASQUIN.

C'est qu'il songe à l'habit qu'il mettra ; il en a tant à choisir.

LÉANDRE, bas, à Pasquin.

Eh, bourreau ! tu sais bien le contraire.

LISETTE.

Mais, Monsieur, répondez-moi donc, s'il vous plaît.

LÉANDRE.

C'est que je songe.... (à part.) Ah! maudit Lisimon!

LISETTE.

Adieu, Monsieur; je m'en vais rapporter à ma maîtresse que vous n'avez pas daigné me répondre.

LÉANDRE.

Ah! garde-t-en bien, Lisette; c'est qu'effectivement je suis.... dans un grand embarras.... Je ne sais quel habit.... je pourrai prendre.... car je t'avouerai bonnement.... (à part.) J'enrage de bon cœur.

PASQUIN.

Allez, mademoiselle Lisette, je me charge de le déterminer. Dites à votre maîtresse, sans balancer, que Monsieur sera prêt à l'heure indiquée.

LISETTE.

C'est assez. Que je serai ravie de voir l'Opéra! j'en mourois d'envie depuis long-temps.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

LÉANDRE, PASQUIN.

(Ils se regardent sans rien dire.)

LÉANDRE.

Misérable! à quoi viens-tu de m'engager!

PASQUIN.

Il falloit bien répondre quelque chose, puisque vous ne répondiez rien.

LÉANDRE.

Eh! traître que tu es! suis-je en état de sortir?

PASQUIN.

Ce n'est pas ma faute. Pourquoi vous pressiez-vous si fort de vendre vos habits?

LÉANDRE.

Pourquoi m'en blâmer, dis-moi? j'étois pressé de soulager mon père, que j'ai reduit à la dernière extrémité.

PASQUIN.

Le motif est si louable, que je n'ai pas le mot à répliquer.

LÉANDRE.

Quel parti prendre? je vais rentrer dans le dés-espoir.

PASQUIN.

Mais, après tout, mon cher maître, est-ce que vous aimez si passionnément Isabelle?

LÉANDRE, d'un ton furieux.

Si je l'aime, coquin! si je l'aime! cent fois plus que ma vie; et ne crois pas que ce soit d'aujourd'hui : mais je me regardois comme indigne de lui plaire, et même de lui parler. Que la sagesse inspire de respect à ses plus grands ennemis! Il faudra donc que je refuse une simple politesse à la personne du monde que j'honore le plus! Non, je ne soutiendrai pas cette disgrâce.

PASQUIN.

Ne vous désespérez pas : comme la Fleur est un

insigne fripon, je l'ai empêché d'emporter vos malles.

LÉANDRE.

Ah! me voilà sauvé.

PASQUIN.

Et je les ai vendues à un honnête homme qui vous en donne six mille francs, que vous toucherez cette après-dînée.

LÉANDRE.

Et les as-tu livrées à cet homme-là?

PASQUIN.

Il l'a bien fallu, mon cher maître.

LÉANDRE.

Me voilà perdu.

PASQUIN.

Point du tout; je vous réponds de la somme.

LÉANDRE.

Mais cette somme ne me donnera pas un habit avant l'heure de l'Opéra.

PASQUIN.

Je n'y faisois pas réflexion.

LÉANDRE.

Serai-je toujours malheureux, et toujours par ma faute! Oh! pour le coup il faut mourir.

PASQUIN.

Ne vous pressez pas, j'imagine une ressource: je m'en vais chercher cent pistoles sur votre somme; vous aurez de quoi payer l'Opéra.

LÉANDRE.

En robe de chambre?

PASQUIN.

Doucement; en laissant cinq mille francs à l'acheteur pour sa sûreté, je ne doute point qu'il ne me prête votre plus bel habit, que je vais vous rapporter le plus tôt que je pourrai, ou qu'il vous enverra lui-même, s'il se défie de moi.

LÉANDRE, l'embrassant.

Tu es mon ange tutélaire, tu me rappelles à la vie. Dépêche-toi, mon cher ami, dépêche-toi; va, cours, vole, et m'habille.

PASQUIN.

Je vais devancer le vent.

LÉANDRE.

Attends, Pasquin, attends.

PASQUIN.

Eh, morbleu! j'avois déjà pris ma course; pourquoi me retenez-vous!

LÉANDRE.

Nous sommes deux étourdis.

PASQUIN.

Cela pourroit bien être. Qu'avez-vous? Tout à coup vous voilà pétrifié.

LÉANDRE.

Non; le ciel l'a réglé, je ne puis cesser d'être malheureux; le moindre espoir qui me revient est anéanti dans l'instant par des obstacles désespérants.

PASQUIN.

Que voulez-vous dire? Serez-vous toujours ingénieux à vous tourmenter?

LÉANDRE.

Eh, morbleu! il ne faut point de génie pour cela, il ne faut que de la mémoire.

PASQUIN.

Expliquez-vous donc.

LÉANDRE.

Quand je serois cousu d'or, quand j'aurois mon plus riche habit, aurois-je la témérité de sortir? Je suis guetté par vingt archers : ce n'est pas que je ne me fisse un plaisir de les affronter; je me ferois fort d'en terrasser au moins une demi-douzaine, mais cela ne me sauveroit pas; accablé par le nombre, il faudra que je cède enfin, n'étant soutenu par qui que ce soit. Pasquin, va me chercher deux de mes amis, amène-les avec toi.

PASQUIN.

Vous n'en avez que faire.

LÉANDRE.

Pourquoi donc?

PASQUIN.

Je ne vous quitterai point; me comptez-vous pour rien?

LÉANDRE.

Vraiment oui.

PASQUIN.

Comment, ventrebleu! avez-vous oublié la manière intrépide avec laquelle j'ai retiré vos diamants?

LÉANDRE.

C'est quelque chose, à la vérité; mais cela ne

suffit pas pour m'inspirer la confiance que tu veux que je prenne en toi.

PASQUIN, enfonçant son chapeau.

Vous verrez, morbleu! vous verrez; je vous escorterai fièrement jusqu'à l'Opéra, et je vous réponds aussi, pour ma part, de ma demi-douzaine d'archers. Six et six sont douze, ce me semble : joignez à cela les blessés; croyez-vous que le reste ose nous attendre?

LÉANDRE.

Allons, je ne balance plus : mais tu m'étonnes furieusement.

PASQUIN.

Votre surprise offense ma valeur. Tout brave que je suis, cependant, je considère qu'un homme sage n'en vient à la force, qu'après avoir épuisé les ressources de la prudence. Il me prend envie de rendre visite aux quatre créanciers qui vous poursuivent, et de moyenner un accommodement avec eux : je me flatte que nous obtiendrons de ces fripons qu'ils vous laissent libre jusqu'à demain.

LÉANDRE.

Cela seroit ravissant; mais cela me paroît difficile.

PASQUIN.

Je m'en vais les disposer en votre faveur, et je vous rejoins dans une demi-heure.

LÉANDRE.

Si tu réussis, il n'y a rien que je ne fasse pour toi.

PASQUIN.

Calmez-vous; je suis aussi bon négociateur que je suis brave.

LÉANDRE.

Cours donc, mon cher ami, cours.

PASQUIN, sort en chantant :

Je vole, je vole, je vole.

SCÈNE VI.

LÉANDRE, seul.

Je ne connoissois pas tout le mérite de ce garçon-là : j'avois eu cent preuves de son zèle, il est vrai; mais qu'il eût assez de valeur pour partager le péril avec moi, c'est ce que je n'aurois jamais soupçonné.

SCÈNE VII.

ISABELLE, LISETTE, LÉANDRE.

ISABELLE.

Sortons vite, Lisette; ma cousine m'attend : il faut que nous allions la chercher, pour l'amener ici.

LISETTE.

Ah, ah! voici votre amant qui s'enfuit.

ISABELLE.

Léandre, un mot, s'il vous plaît.

LÉANDRE, parlant de loin.

De grâce, permettez-moi de me retirer; je suis honteux de paroître ainsi devant vous.

ISABELLE.

Vous avez raison : est-ce ainsi que vous vous préparez à m'accompagner?

LÉANDRE.

Oh! je m'habille fort promptement : il ne me faut qu'une demi-heure, au plus, et nous avons encore deux heures devant nous.

ISABELLE.

Mais pourquoi si long-temps en robe de chambre?

LÉANDRE.

Pourquoi? C'est que.... Oh! j'ai mes raisons pour cela.

ISABELLE.

Quelles raisons? Êtes-vous malade?

LÉANDRE.

Non, je me porte infiniment mieux; mais....

ISABELLE.

Achevez donc.

LÉANDRE.

C'est que j'ai beaucoup écrit ce matin. Quand je ne suis point gêné par un habit, ma plume marche plus rapidement; d'ailleurs, j'attends le retour de Pasquin que je viens d'envoyer en commission.

ISABELLE.

Ne sauriez-vous vous habiller sans lui?

LÉANDRE.

Non; cela n'est pas possible.

LISETTE.

Allez donc du moins vous mettre à votre toilette; il faut commencer par arranger votre tête.

LÉANDRE.

J'y vais travailler. (à Isabelle.) Permettez, Mademoiselle, que j'aille y donner mes soins.

ISABELLE.

Vous ne pouvez mieux faire. Dépêchez-vous, je vous prie.

LÉANDRE.

C'est un ordre que je ne puis trop tôt exécuter.

(Il s'en va.)

SCÈNE VIII.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Eh bien! que dites-vous de ce petit homme-là? Il me semble que la robe de chambre ne le déguise pas trop.

ISABELLE.

Cela est vrai; mais il conserve un air mélancolique qui m'inquiète encore.

LISETTE.

Qui vous inquiète, dites-vous?

ISABELLE.

Oui, j'avoue qu'il me fait pitié.

LISETTE.

L'inquiétude et la pitié! l'amour n'est pas loin.

ISABELLE.

Tais-toi, folle; voici le bon homme.

SCÈNE IX.

GERONTE, ISABELLE, LISETTE.

GÉRONTE.

Eh bien ! ma chère enfant, avez-vous trouvé quelque galant homme qui vous mène à l'Opéra ?

LISETTE.

Oui, oui, nous en avons un à nos ordres, qui nous tiendra bonne compagnie.

GÉRONTE.

Mais il est bon que je sache qui c'est.

ISABELLE.

C'est un gentilhomme très-aimable.

LISETTE.

Et très-aimé, qui plus est.

ISABELLE.

Taisez-vous, Lisette.

GÉRONTE.

Et comment nommez-vous cet aimable gentilhomme ?

ISABELLE.

Il suffira, je crois, que je vous dise que c'est le fils de l'homme du monde à qui je dois le plus de reconnoissance et de respect.

LISETTE.

Vous ne pourrez jamais deviner qui c'est.

GÉRONTE.

Mon fils vous a promis de sortir avec vous ?

ISABELLE.

Du moins il l'a promis à Lisette, qui l'en a prié de ma part.

GÉRONTE, à part.

Ce fripon de Pasquin nous trahit, je l'avois bien prévu. (haut.) Eh! dites-moi, je vous prie, Lisette, mon fils n'a-t-il point balancé sur cette proposition?

LISETTE.

Pardonnez-moi, vraiment : il m'eût renvoyée sans réponse, si Pasquin n'eût répondu pour lui.

GÉRONTE, à part.

Pasquin est honnête homme.

LISETTE.

Je n'ai jamais vu un homme si embarrassé.

GÉRONTE.

Bon; j'en suis ravi.

ISABELLE.

Ravi, Monsieur! pourquoi donc, s'il vous plaît?

GÉRONTE.

Il est inutile de vous le dire : suffit que j'ai raison.

ISABELLE.

Ah! qu'entends-je? Je ne veux point sortir avec lui. Va-t'en lui dire, Lisette, que je n'irai point à l'Opéra.

LISETTE.

Ma foi, je crois que vous l'obligerez; car il m'a paru bien froid sur votre proposition.

ISABELLE, bas, à Lisette.

Je suis outrée. (à Géronte.) Vous riez, Monsieur!

GÉRONTE.

Vous ne riez pas, vous, et vos yeux s'enflamment de colère.

ISABELLE.

J'avoue que j'attendois plus de politesse de la part de monsieur votre fils.

LISETTE.

Je me doutois bien que son procédé vous piqueroit, et c'est pourquoi je vous l'avois caché.

GÉRONTE, à Lisette.

Pour aller à l'Opéra?

LISETTE.

Oui.

GÉRONTE.

Belle vocation pour le couvent! Oh çà, ma fille, il faut vous calmer; je vous jure que mon fils n'est nullement coupable envers vous, et que je pourrois le justifier par de bonnes raisons.

ISABELLE.

Ayez la bonté de me les dire, je n'aurai pas de peine à lui pardonner.

GÉRONTE, en souriant.

Je commence à le croire. Je vous en dirai davantage une autre fois; quant à présent, contentez-vous d'apprendre de moi que vous auriez tort d'être piquée contre lui.

ISABELLE.

Vous me l'assurez?

GÉRONTE.

Très-sérieusement.

ISABELLE.

Je vous crois, Monsieur, et j'en suis ravie.

LISETTE.

Je gage que je devine. J'ai ouï dire à monsieur Lisimon que Léandre est accablé de dettes, et vivement poursuivi par ses créanciers. Le pauvre jeune homme! il m'a tout l'air d'être attaqué d'une maladie qu'on appelle goutte consulaire.

GÉRONTE.

Ma foi, Lisette a deviné : il n'oseroit sortir, de peur d'être arrêté.

ISABELLE.

Et vous n'avez pas pitié de lui! Pouvez-vous le laisser, Monsieur, dans une situation si cruelle?

GÉRONTE.

Il ne l'a que trop méritée.

ISABELLE.

Il n'en est que trop puni. Vous l'aviez mis au désespoir : j'ose dire que, sans moi, vous n'auriez plus de fils. J'ai lu jusqu'au fond de son âme; il ne renonçoit à la vie que parce qu'il croyoit que vous ne l'aimiez plus : votre haine et votre mépris lui percent le cœur. S'il a mérité votre indignation par sa conduite, son repentir sincère (j'ose vous l'attester) mérite que vous lui pardonniez : vous êtes trop bon père, et il est trop bon fils, pour que vous puissiez plus long-temps lui refuser sa grâce : je vous la demande à genoux, parce qu'il en est vraiment digne, et que tout concourt à vous le persuader.

GÉRONTE, *attendri.*

Levez-vous, ma chère enfant : je voudrois que Lisimon fût ici.

ISABELLE.

Eh! ne pouvez-vous pas être indulgent sans sa permission?

GÉRONTE.

Non. Ce diable d'homme enchaîne tous mes sentiments; d'ailleurs, nous avons pris des mesures que je ne puis rompre sans imprudence.

ISABELLE.

Eh, Monsieur!...

GÉRONTE.

N'abusez pas de ma foiblesse, et changeons de propos. Vous croyez donc que mon fils vous aime?

ISABELLE.

J'aurois tort d'en douter, après le sacrifice qu'il m'a fait.

GÉRONTE.

Achevez de m'ouvrir votre cœur.

LISETTE.

Allons, courage, Mademoiselle.

GÉRONTE.

L'aimez-vous?

ISABELLE.

Monsieur....

LISETTE.

Je réponds oui pour ma maîtresse.

GÉRONTE.

Vous rougissez, et vous ne dites mot. C'est re-

pondre comme je le veux. Mais êtes-vous assez persuadée de son repentir, pour que vous osassiez risquer de l'épouser?

ISABELLE.

Si j'étois digne de cet honneur, je ne balancerois pas.

LISETTE.

Ni moi non plus.

ISABELLE.

Mais la fortune m'a trop maltraitée....

GÉRONTE.

Ne désespérons de rien; je me flatte que le ciel fera voir en vous, que sa justice récompense tôt ou tard la sagesse et la vertu.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LISIMON, PASQUIN.

PASQUIN.

Eh bien ! Monsieur, vous avez vu mon maître tête à tête, vous l'avez entretenu près d'une heure; n'êtes-vous pas persuadé maintenant de ma discrétion et de ma fidélité ?

LISIMON.

Me voilà parfaitement convaincu que tu es un garçon d'honneur, et que, bien loin de nous avoir décelés à ton maître, il n'a pas le moindre soupçon de ce que son père a fait par mon moyen, pour le tirer de l'état affreux où ses dissipations l'avoient jeté. Je connois Léandre à fond; il est incapable de dissimuler, de se contraindre si long-temps; et j'ose dire que je suis trop pénétrant pour qu'il eût pu me tromper, s'il eût osé l'entreprendre. Il est dans une agitation, dans des inquiétudes, dans des alarmes qui m'ont pénétré, et qui perceroient le cœur de mon pauvre ami. Je n'y puis tenir moi-même; il est temps de délivrer ton maître d'un état si violent, et de le mettre en situation de nous prouver indubitablement

que son repentir est sincère, et qu'il est devenu sage.

PASQUIN.

Tout franc, je n'en voudrois pas jurer; car je vais mettre son cœur à toutes les épreuves, et il succombe facilement, le pauvre garçon. Si malheureusement il retombe, et s'il découvre jamais que, de concert avec vous, c'est moi qui lui aurai tendu le piége, comptez qu'il m'exterminera.

LISIMON.

Va, je te promets sur mon honneur, que nous te mettrons en sûreté; ne crains rien. Par où vas-tu débuter?

PASQUIN.

Par lui présenter le sauf-conduit de ses quatre persécuteurs prétendus : je viens de le leur faire signer; et comme il connoît très-bien leur écriture, il croira facilement qu'il est libre pendant le reste de cette journée.

LISIMON.

Où est-il ce sauf-conduit?

PASQUIN.

Le voici : je le crois en bonne forme, car c'est moi qui l'ai dicté.

LISIMON rit en lisant.

Voyons. (après avoir lu tout bas) La pièce est plaisante, et conforme à ton génie.

PASQUIN.

L'approuvez-vous?

LISIMON.

Je la trouve un peu badine ; mais elle est d'un ton si naïf, que ton maître, qui n'est pas défiant, la regardera comme très-authentique.

PASQUIN.

Oh! je vous en réponds; ainsi, dès qu'il ne craindra plus de sortir, secondez-moi bien à propos.

LISIMON.

Cela me sera facile; car nous entendrons tous vos discours sans que Léandre s'en aperçoive, pourvu que la scène se passe dans ce salon.

PASQUIN.

Elle s'y passera, je vous le promets; j'y attirerai mon maître insensiblement.

LISIMON.

Tant mieux. Géronte et moi, peut-être Isabelle aussi (car il est bon, je crois, qu'elle soit de la partie), nous nous tiendrons à l'entrée de cet appartement, cachés derrière la portière qui la couvre : nous ne perdrons pas un mot de tout ce qui se dira, et nous nous montrerons dès qu'il en sera temps.

PASQUIN.

Rien de mieux concerté. Vos sommes sont-elles prêtes ?

LISIMON.

Si prêtes, qu'elles paroîtront dès qu'il le faudra.

PASQUIN.

Vous direz au porteur qu'il entre par la grande porte du salon dès que j'éternuerai ; ce sera le signal.

LISIMON.

Bon; je m'en vais l'instruire.

PASQUIN.

La Jonquille apportera l'habit, quand vous le jugerez nécessaire.

LISIMON.

Laisse-moi faire, mon garçon.

PASQUIN.

Oh çà, la comédie va commencer dans le moment, et sera très-intéressante pour Isabelle : placez-la si bien, qu'elle n'en perde pas un mot.

LISIMON.

Tu pourras la supposer comme présente. Toi, fais si bien de ton côté, que Léandre s'explique à fond sur ce qui la regarde.

PASQUIN.

Reposez-vous sur mon adresse; je veux que vous lisiez tous jusqu'au fond de son cœur.

LISIMON.

Puissions-nous y voir ce que nous y souhaitons! Pour lui donner plus de liberté de se développer, ne manque pas de l'assurer que nous sommes dehors, son père et moi, que nous souperons en ville, et que nous rentrerons fort tard.

PASQUIN.

Je n'y manquerai pas.

LISIMON.

Retire-toi promptement, de peur qu'il ne te surprenne avec moi.

PASQUIN.

Je rentre. Mais, à propos, avez-vous remis le portefeuille de mon maître dans la poche de l'habit qu'on doit lui apporter?

LISIMON.

Oui, mon enfant; il y trouvera des effets bien différents de ceux qu'il y avoit mis. Quelle sera sa surprise!

PASQUIN.

Nous finirons par cet incident; il sera décisif.

LISIMON.

Aussi l'attendrons-nous avec la dernière impatience. Au surplus, sois bien sûr, Pasquin, que nous te mettrons en état d'épouser Lisette.

PASQUIN.

Ah! Monsieur, après cette promesse, je me tromperois moi-même pour vous servir.

LISIMON.

Sors, et dépêche-toi.

SCÈNE II.

GÉRONTE, LISIMON.

LISIMON.

Avez-vous entendu ma scène avec Pasquin?

GÉRONTE.

D'un bout à l'autre. Nos affaires cheminent bien, mais le cœur me bat; je meurs de peur que mon fils ne donne dans le piége: il lui est si bien tendu, ce

me semble, qu'il sera bien heureux s'il peut s'en sauver. N'est-ce pas trop l'exposer?

LISIMON.

Pouvez-vous trop vous assurer de son repentir?

GÉRONTE.

S'il succombe à la tentation, c'est un jeune homme perdu sans ressource.

LISIMON.

Eh bien! vous l'abandonnerez sans retour.

GÉRONTE.

Quel seroit mon désespoir! je l'aime aveuglément.

LISIMON.

C'est ce qui l'a gâté. Aimer trop un fils, et le lui faire trop sentir, c'est faire cent fois pis pour lui que de le haïr et de le maltraiter.

GÉRONTE.

Je ne le vois que trop présentement.

LISIMON.

N'en parlons plus: peut-être va-t-il nous convaincre que le mal n'est pas sans remède.

GÉRONTE.

Il me paroît que ce fripon de Pasquin nous sert de bonne foi.

LISIMON.

Je vous en réponds.

GÉRONTE.

C'est ce qui redouble mes alarmes.

LISIMON.

Les promesses que je lui ai faites l'enchaînent à

nos intérêts; et d'ailleurs, il est plus subtil que faux, c'est une espèce d'homme d'honneur.

GÉRONTE.

Qui m'a trompé mille fois.

LISIMON.

Oui; mais c'étoit pour servir votre fils : l'action est rectifiée par le motif; d'ailleurs, il va tout réparer. Oh çà, mon cher ami, que ferons-nous, vous et moi, en cas que le dénoûment de cette intrigue soit aussi heureux que nous le souhaitons?

GÉRONTE.

Vous me permettrez de suivre les mouvements de mon cœur.

LISIMON.

Oui, et je vous imiterai; car j'aime votre fils comme s'il étoit le mien : il sera d'autant plus sensible à vos bienfaits, qu'il croit vous avoir ruiné.

GÉRONTE.

Grâces au ciel, il est bien trompé.

LISIMON.

Sans doute, et bien malgré vous.

GÉRONTE.

J'ai tort, mais je suis père. Au reste, soyez sûr, mon cher Lisimon, que si, par l'événement, mon fils se rend indigne d'épouser l'aimable Isabelle, je prendrai soin de la pourvoir ailleurs, et que je me souviendrai, jusqu'au dernier soupir, que je suis redevable à son généreux père de mon éducation et de ma fortune.

LISIMON.

Et moi, lui suis-je moins redevable? Ne m'a-t-il pas élevé et avancé comme vous? Ainsi donc....

SCÈNE III.

PASQUIN, LISIMON, GÉRONTE.

PASQUIN, accourant.

Eh! vite, Messieurs, décampez, et allez prendre vos places.

GÉRONTE.

Viens, que je t'embrasse avant que tu commences.

PASQUIN.

Ma foi, je le mérite; car je vais bien vous divertir.

GÉRONTE.

Peut-être nous désespérer. Qui peut prévoir la fin de tout ceci? Que sais-je si mon libertin de fils....

PASQUIN.

Il va paroître à l'instant; détalez, vous dis-je.

SCÈNE IV.

PASQUIN, seul.

Allons, monsieur Pasquin, déployez tout votre art pour amuser les auditeurs; mais, plus le dénoûment approche, et plus la frayeur me saisit. Si mon étourdi de maître, se trouvant en liberté, et roulant tout à coup sur l'or et l'argent, alloit s'aviser de prendre le mors aux dents; tout franc, j'aurois lieu de me repentir d'avoir trop bien joué mon rôle;

mais si je l'amène à résipiscence, quelle joie pour son père, et quelle gloire pour moi! Cette espérance m'encourage, et je vais manœuvrer hardiment. Voici notre jeune homme; Dieu conduise la barque à bon port!

SCÈNE V.

LÉANDRE, PASQUIN.

LÉANDRE.

Je te cherche, Pasquin : pourquoi me laisses-tu seul?

PASQUIN.

Pour faire de l'exercice; ce salon est spacieux, j'y suis plus à mon aise que dans votre chambre. Promenons-nous en causant.

LÉANDRE.

Es-tu sûr que mon père ne surviendra pas?

PASQUIN.

Il est dehors avec Lisimon; ils ne reviendront pas avant minuit : nous avons nos coudées franches.

LÉANDRE.

Aurai-je la liberté de sortir à l'heure de l'Opéra?

PASQUIN.

Soyez tranquille à cet égard.

LÉANDRE.

Mais mon habit ne vient point.

PASQUIN.

Il viendra, je vous le promets; rien ne presse encore.

LÉANDRE.

D'accord; mais, si j'étois habillé, nous monterions à l'appartement d'Isabelle.

PASQUIN.

Quand vous seriez vêtu comme un prince, je vous garantis qu'elle ne vous recevroit pas : vous êtes trop aimable et trop libertin pour être un homme sans conséquence.

LÉANDRE.

Je voudrois l'être pour Isabelle, je la respecte autant que je l'aime.

PASQUIN.

Nage toujours, diroit-elle en vous fermant la porte au nez. Vous savez de quel bois elle se chauffe, et je vous garantis que Lisette n'est pas plus polie : elles sont bien nées l'une pour l'autre. Ma foi, mon très-cher patron, voilà de quoi faire deux honnêtes femmes !

LÉANDRE.

Si jamais Lisette est la tienne, il faudra qu'elle aille bien droit.

PASQUIN.

Franchement, je n'aimerois pas qu'elle prît à gauche.

LÉANDRE.

Ah! que tu seras défiant!

PASQUIN.

C'est que j'ai de l'expérience : un homme qui connoît le danger, craint quand il s'embarque.

LÉANDRE.

Oui; mais il faut qu'il prenne patience quand il est embarqué : c'est ce que tu feras, comme tant d'autres.

PASQUIN.

Ah! vous tirez déjà sur moi!

LÉANDRE.

Dépêche-toi de te marier, je serai curieux de voir ta contenance.

PASQUIN.

Eh! nous verrons quelle sera la vôtre.

LÉANDRE.

La mienne sera toujours bonne, car je ne me marierai jamais.

PASQUIN.

Jamais! Vous adorez Isabelle, dites-vous à tout moment.

LÉANDRE.

C'est parce que je l'adore, que je ne veux pas l'épouser.

PASQUIN.

Belle preuve d'amour!

LÉANDRE.

La plus belle que je puisse lui donner. Quoi! j'aurois l'inhumanité de la rendre malheureuse pour satisfaire ma passion! Je l'aime à la fureur, je te l'avoue; mais je l'aime en honnête homme. Ne seroit-elle pas bien lotie? Moi ruiné, elle sans bien, sans espérance d'en avoir. Hélas! que deviendrions-nous? pourrois-je la dédommager par la plus vive

passion, de l'extrême misère où je la plongerois? Plutôt mourir mille fois, que d'être l'auteur de ses disgrâces. Ah! j'aime encore mieux la voir dans un couvent, que de la faire périr dans le monde.

PASQUIN.

Mais vous avez quelques ressources : vos débiteurs vous payeront peut-être bientôt.

LÉANDRE.

Quand ils me payeroient tout ce qu'ils me doivent, ce que je n'ose encore espérer, cela suffiroit-il pour me marier, dis-moi? Ne suis-je pas moi-même accablé de dettes? pourrois-je vivre heureux, pendant que je ferois souffrir mes créanciers qui m'accableroient de reproches et de poursuites? N'ai-je pas mis mon père hors d'état de me tirer de mon affreuse situation? Ah! réflexion cruelle! du meilleur père qui soit au monde, j'ai fait le père le plus malheureux : non, je ne me le pardonnerai jamais, jamais.

PASQUIN.

Vous pleurez, je crois?

LÉANDRE.

Oui, je pleure, et je n'en rougis pas.

PASQUIN.

Cela est remarquable. (feignant de tousser.) Hem, hem, hem.

LÉANDRE.

Je pleure de douleur et de rage : la douleur de mon père m'attendrit, et je suis enragé contre moi. Je te jure que, si j'aimois moins Isabelle, je ne voudrois plus vivre.

PASQUIN, après avoir encore toussé.

Notre affaire débute bien.

LÉANDRE.

Quelle affaire?

PASQUIN.

L'affaire de votre repentir.

LÉANDRE.

A quoi sert mon repentir, puisqu'il vient trop tard? J'ai trop fait de fautes pour pouvoir les réparer.

PASQUIN.

Ayez bon courage: Monsieur votre père n'est peut-être pas si obéré qu'il veut nous le faire croire.

LÉANDRE.

Ah! Pasquin, je le connois mieux que toi. Tout irrité qu'il est de mes désordres, tout indigne que je suis de sa tendresse, je suis sûr encore que, s'il pouvoit me soulager, il feroit pour moi les derniers efforts: j'ai cent fois éprouvé ses bontés, et j'en ai toujours abusé. Tiens, Pasquin, écoute ce que je te vais dire: je voudrois pouvoir être assez heureux pour rétablir la fortune de mon père, et mourir de joie dans le moment.

PASQUIN, après avoir toussé plus fort.

Nota benè.

LÉANDRE.

Que veux-tu dire avec ton *nota benè?*

PASQUIN.

Je me dis à moi-même que vous tenez des discours qui mériteroient d'être gravés en lettres d'or. Savez-vous bien, Monsieur, que vous me faites pleurer

aussi? Ma foi, dans le fond, vous êtes le meilleur enfant que j'aie jamais vu. Venez, que je vous embrasse : vous méritiez bien que je vous misse en liberté.

LÉANDRE.

Tu espères donc un heureux succès de ta négociation ?

PASQUIN.

Je fais plus qu'espérer, elle a parfaitement réussi.

LÉANDRE.

Ah ! puis-je m'en flatter?

PASQUIN.

En voici la preuve : lisez, et réjouissez-vous.

LÉANDRE.

Qu'est-ce que ce papier?

PASQUIN.

C'est le sauf-conduit de vos persécuteurs : je les ai si bien harangués, qu'ils ont fait tout ce que j'ai voulu.

LÉANDRE.

Voyons.

(Il lit.)

« Nous soussignés notables et honorables bour-
« geois et marchands des ville, cité, université,
« fauxbourgs et banlieue de Paris : A tous archers
« présents et à venir, SALUT. Savoir faisons, que
« nous avons permis et permettons au sieur Léandre
« de Brillanville, notre débiteur, dûment et quadru-
« plement sentencié par corps, à notre très-humble
« et très-intéressante réquisition et poursuite, de

« sortir librement, sans trouble, défiance et frayeur,
« pendant le cours, reste et durée de la présente
« après-dînée, pour se transporter ou faire trans-
« porter jusqu'à l'Opéra, et d'icelui revenir chez
« lui directement par le plus court chemin, sans
« s'écarter par voies suspectes, obliques et rues dé-
« tournées, avec les personnes de tout âge, sexe et
« condition, qui l'accompagneront ou qu'il accom-
« pagnera; laissant le choix de l'un ou de l'autre à
« sa prudence et discrétion : et vous prions, et néan-
« moins enjoignons très-expressément de n'apporter
« empêchement quelconque au passage dudit sieur,
« soit en allant audit Opéra, soit à son retour, ains
« au contraire, de lui prêter toute aide et assistance
« en cas de besoin requis et urgent; et nous avons
« tous quatre signé de nos mains propres, pour ser-
« vir ce que de raison audit sieur sentencié.

« Fait à Paris, avant ou après midi, ne sachant
« l'heure précise.

« TISON, DORÉ, COURTAUT, CROQUET.

« Le présent écrit à valoir jusqu'à dix heures du
« soir. »

PASQUIN.

Eh bien! qu'en dites-vous?

LÉANDRE.

Puis-je me fier à un pareil écrit? C'est une plaisanterie?

PASQUIN.

Point du tout. Ne reconnoissez-vous pas les signatures?

LÉANDRE.

Oui, je les reconnois; mais le style....

PASQUIN.

C'est celui de monsieur Croquet, qui a cru faire une pièce d'éloquence, et qui n'y entend pas plus de finesse que les trois autres qui l'ont signée. Croyez-vous que je voulusse vous exposer pour me divertir, moi qui exposerois ma vie pour vous sauver ?

LÉANDRE.

Je ne puis répliquer à cela ; mais, malgré l'énergie de cette belle pièce, il falloit prévenir les archers.

PASQUIN.

C'est ce que nous avons fait, en leur donnant le double du sauf-conduit. Je n'ai rien omis pour votre sûreté.

LÉANDRE.

Viens, que je t'embrasse aussi; tu es la perle des valets.

PASQUIN.

Sans vanité, vous me rendez justice. J'aime qu'on me sauve la peine de me louer moi-même.

LÉANDRE.

Enfin donc, grâce à tes soins, je respire ; mais je crains encore que mes créanciers ne cherchent à me surprendre.

PASQUIN.

Me croyez-vous assez sot pour donner dans un panneau ? Je réponds de leur bonne foi corps pour corps. Au pis aller, ne m'avez-vous pas pour second ?

Et quel second! Je suis presque fâché de l'accommodement, et je meurs d'envie de jouer des couteaux

LÉANDRE.

Comment donc! tu deviens brave jusqu'à la témérité! Que ne t'ai je connu plus tôt! nous aurions fait de beaux exploits.

PASQUIN.

Ah! je vous en réponds. (Il tousse plusieurs fois.)

LÉANDRE.

Qu'as-tu donc?

PASQUIN.

Je me suis enrhumé à courir pour vous.

(Il éternue deux ou trois fois.)

LÉANDRE.

Diable! ton rhume est violent.

PASQUIN.

C'est que j'ai furieusement sué pour vous trouver des espèces. (Il éternue encore.)

LÉANDRE.

Oh! finis donc.

PASQUIN, parlant fort haut.

Je ne finirai point que je ne voie de l'argent. Ah! voici le porteur, mon rhume se passe.

SCÈNE VI.

UN PORTEUR, LÉANDRE, PASQUIN.

LE PORTEUR.

Que la peste étouffe celui qui m'a chargé comme un mulet, et m'a fait traverser tout Paris avec ce

fardeau ! Messieurs, soulagez-moi par charité, je n'en puis plus.

LÉANDRE.

Que m'apportes-tu là, mon ami ?

LE PORTEUR.

De l'argent qui pèse comme du plomb.

LÉANDRE.

Est-ce pour moi ?

LE PORTEUR.

Pour qui donc ? N'êtes-vous pas monsieur Léandre ?

LÉANDRE.

Moi-même.

LE PORTEUR.

Vous êtes le bien trouvé.

LÉANDRE.

Et toi, le bien venu. Eh ! qui est-ce qui t'envoie ici ?

LE PORTEUR.

Un diable d'homme qui demeure au bout du monde, et qui m'envoie à l'autre bout. N'est-ce pas là votre adresse ?

LÉANDRE, à Pasquin.

Justement. Connois-tu le galant homme qui me fait une si belle remise ?

PASQUIN.

C'est un de mes bons amis que j'ai rencontré dans ma course, et à qui j'ai montré vos billets. Vraiment, m'a-t-il dit, après les avoir examinés, voilà de bons effets, monsieur Pasquin ! c'est de l'or en barre. Si vous voulez me les confier, mon cher ami, je me

charge de vous envoyer la somme entière dans une heure d'ici, avec les six mille livres pour les habits de votre maître. Comme cet ami dont je vous parle est la probité même, je me suis fait un plaisir d'accepter son offre, et sur-le-champ je lui ai remis votre papier, qu'il a trouvé le secret de changer en argent comptant.

LÉANDRE.

C'est donc le même ami à qui tu as vendu mes malles?

PASQUIN.

Oui, et qui m'en a donné deux mille francs de plus que ce que vous en vouliez.

LÉANDRE.

Ah! quelle joie! Voilà un ami comme on n'en voit point.

PASQUIN.

Dans ce monde pervers, il n'y a plus que moi seul qu'on puisse lui comparer.

LÉANDRE.

Tu dis vrai, mon cher Pasquin. Comment pourrai-je jamais reconnoître les services que tu me rends?

LE PORTEUR.

Mes bons Messieurs, pendant que vous jasez à votre aise, je crève sous le fardeau.

PASQUIN.

Aidez-moi à soulager ce pauvre diable.

LÉANDRE.

Oh! volontiers. Tiens, voilà de quoi boire.

LE PORTEUR.

Adieu, Messieurs; vous m'avez rendu plus léger qu'une plume, et je m'en retourne en sautant.

SCÈNE VII.

LÉANDRE, PASQUIN.

PASQUIN.

Comptons le nombre des sacs. Un, deux, trois, quatre, cinq et six : voilà pour vos habits. En voici douze autres, et un petit de cinq cents francs, pour vos billets.

LÉANDRE.

Ah, ciel! que d'argent comptant tout d'un coup! Que de bonheur tout à la fois! A la fin, la fortune s'est donc lassée de me persécuter!

PASQUIN.

Voyons un peu quelques-unes de ces espèces. Ouvrez un sac, et moi l'autre. Ah, les belles médailles! Elles sont toutes neuves : je les aime mille fois mieux que ces vieilles antiquailles dont on fait tant de cas : voilà de quoi je voudrois remplir un grand cabinet.

LÉANDRE.

Et voilà de quoi mener une belle vie, si je voulois.

PASQUIN.

Oui, morbleu! divertissons-nous. Vivat! Bonne chère et grand feu, sans compter les menus plaisirs. Il faut dépenser tout cela noblement, pour nous dédommager de nos chagrins. Avec quelques petites sommes à compte, nous apaiserons vos créanciers,

et nous mangerons le reste en liberté : n'est-il pas vrai, mon cher Crésus?

LÉANDRE.

Ce sont donc là les conseils que tu me donnes?

PASQUIN.

Ne sont-ils pas de votre goût?

LÉANDRE.

Parbleu! tu m'as bien trompé! Je te croyois un honnête garçon, et tu n'es qu'un séducteur.

PASQUIN.

En quoi donc?

LÉANDRE.

Au lieu de m'aider à me tirer du bourbier, tu veux m'y replonger, misérable!

PASQUIN.

Je croyois vous faire ma cour.

LÉANDRE.

Ta cour, infâme! Apprends que mes malheurs m'ont instruit, qu'ils ont réhabilité ma raison, et qu'elle a maintenant assez de force sur moi pour me faire détester, et ma vie passée, et tes conseils empoisonneurs.

PASQUIN.

Mais, parlez-vous sérieusement?

LÉANDRE.

Peu s'en faut que je ne t'en donne la preuve. Si je t'étois moins redevable, je te chasserois tout à l'heure.

PASQUIN, toussant bien fort.

Voilà ma quinte qui me reprend. Puisque vous

êtes converti, je veux suivre votre exemple; nous allons vivre comme deux petits ermites: en attendant, portons ces espèces dans votre appartement, vous en disposerez selon votre morale.

LÉANDRE.

Rappelle le porteur, il n'est pas loin.

PASQUIN.

Le porteur! Où voulez-vous donc transporter ces sacs?

LÉANDRE.

Je veux les faire monter à l'appartement de mon père, afin qu'il les y trouve à son retour; c'est la moindre restitution que je puisse lui faire : nous y joindrons cet écrin, dont il pourra faire encore une bonne somme : ce petit secours au moins le soutiendra quelque temps.

PASQUIN.

Fort bien; mais, vous et moi, de quoi vivrons-nous?

LÉANDRE.

Des restes de sa table, s'il refuse de m'y appeler.

PASQUIN.

Eh! comment apaiserez-vous ces quatre créanciers qui vous ont fait condamner par corps? Vous n'oserez passer le pas de la porte.

LÉANDRE.

Eh bien! je garderai la chambre, et me jetterai dans la lecture; c'est la consolation des malheureux.

PASQUIN.

C'est bien dit ; nous lirons des romans. Ma foi, je suis emerveillé. (Il éternue d'une grande force.)

LÉANDRE.

Encore !

PASQUIN.

C'est votre morale qui m'enrhume.

LÉANDRE.

Quelqu'un vient ; vois qui c'est. N'est-ce point mon père ?

PASQUIN.

Eh ! non, non ; revenez, c'est la Jonquille.

SCÈNE VIII.

LA JONQUILLE, LÉANDRE, PASQUIN.

PASQUIN.

Que veux-tu, mon enfant ?

LA JONQUILLE.

C'est un habit que j'apporte à Monsieur.

LÉANDRE.

Eh ! où l'as-tu pris ?

LA JONQUILLE.

Je ne l'ai pris nulle part ; on vient de me le donner pour vous le remettre.

LÉANDRE.

Eh qui ?

LA JONQUILLE.

C'est un homme qui s'appelle.... Ma foi, je ne m'en souviens plus.

PASQUIN.

Ne voyez-vous pas que c'est mon ami qui vous le renvoie, comme nous en étions convenus lui et moi? Voilà ce qui s'appelle une galanterie.

LÉANDRE.

Je t'en ai toute l'obligation.

PASQUIN.

Vous m'en avez bien d'autres que vous ne savez pas. Allons, mettez vite cet habit.

LÉANDRE.

Il va mettre le comble à mon bonheur.

PASQUIN.

Vous dites plus vrai que vous ne pensez. Va-t'en, la Jonquille.

SCÈNE IX.

LÉANDRE, PASQUIN.

LÉANDRE, en s'habillant.

Je vais donc vous obéir, ma chère Isabelle; et c'est en effet pour moi, je vous jure, le comble de la félicité. Mais qu'est-ce que je sens dans ma poche?

PASQUIN, en souriant.

Voyez, voyez ce que c'est.

LÉANDRE.

Mon portefeuille! Comment se trouve-t-il ici?

PASQUIN.

C'est que vous l'y aviez mis.

LÉANDRE.

Oui, je m'en souviens. Parbleu! je suis un grand étourdi!

PASQUIN.

Cela est vrai, cela est vrai. Si quelqu'un l'a ouvert, il aura vu de belles sentences.

LÉANDRE, ouvrant le portefeuille.

Il faut que je jette toutes ces lettres au feu.

PASQUIN.

Ah! c'est dommage : avant que de faire cette exécution, relisez-les encore une petite fois.

LÉANDRE.

Ciel! que vois-je? Ce ne sont pas là des lettres. Quittance de monsieur Doré, quittance de monsieur Tison, quittance de monsieur Courtaut, quittance de monsieur Croquet : en effet, elles sont écrites et signées de leurs mains. Me trompe-je? En voici d'autres, en aussi bonne forme, de tous mes créanciers sans exception. Est-ce un rêve? est-ce une vérité? Mon cher Pasquin, dis-moi donc si je dors ou si je veille.

PASQUIN.

Si vous dormez, je dors aussi; car je vois les mêmes choses que vous.

LÉANDRE.

Grand Dieu! quel prodige! A qui suis-je redevable d'une libéralité si excessive?

PASQUIN.

A celui qui a payé vos habits.

LÉANDRE.

Eh! nomme-le-moi donc, que j'aille me jeter à ses pieds.

PASQUIN.

Il se nomme....

LÉANDRE.

Eh bien?

PASQUIN.

Monsieur....

LÉANDRE.

Monsieur qui?

PASQUIN.

Connoissez-vous un monsieur, de par le monde, qui s'appelle....

LÉANDRE.

Comment?

PASQUIN.

Monsieur Géronte?

LÉANDRE.

Mon père?

PASQUIN, chantant.

C'est lui-même.

LÉANDRE.

Ah! je le reconnois. Ma surprise.... ma joie.... ma confusion.... Soutiens-moi, Pasquin.... je succombe.

PASQUIN.

Morbleu! je crois qu'il s'évanouit. Eh vite! Messieurs, sortez de votre cache, et venez à notre aide.

SCÈNE X.

GÉRONTE, LISIMON, LÉANDRE, PASQUIN.

GÉRONTE, accourant avec Lisimon.

O ciel! en quel état vois-je mon fils!

PASQUIN.

Hélas! vous l'avez tué en le ressuscitant.

LISIMON.

Léandre, regardez votre père, le voici qui vous aime plus que jamais.

LÉANDRE, ouvrant les yeux.

Ah! mon père, vous m'accablez.

GÉRONTE.

Non, mon fils; je ne fais que ce que doit faire un bon père.

LÉANDRE, se jetant aux pieds de son père.

J'en suis indigne.

GÉRONTE.

Vous ne l'êtes plus, tout est réparé : embrassez-moi.

LÉANDRE, se levant, aidé de Pasquin.

L'excès de vos bontés me couvre de honte : vous me pardonnez, mais je ne me pardonne pas.

GÉRONTE.

Que le passé soit oublié pour toujours; ne songeons qu'à jouir d'un avenir délicieux.

PASQUIN.

Eh bien! Messieurs, vous ai-je bien servis?

LISIMON.

A ravir : on ne peut trop payer ton zèle et ta dextérité.

LÉANDRE, à Pasquin.

Aimable fripon, en me trompant, que tu m'as obligé! Tu agissois de concert avec eux, je n'en puis plus douter.

PASQUIN, montrant Lisimon.

Tenez, c'est Monsieur qui me dirigeoit.

LÉANDRE, à Lisimon.

Je n'entreprends point de vous marquer ma reconnoissance ; vos bontés sont au-dessus de mes forces.

LISIMON, l'embrassant.

J'en suis trop payé par la joie que vous me causez : je comptois sur votre bon cœur, et je ne me suis pas trompé.

GÉRONTE, à Léandre.

Vous voyez en Lisimon le modèle des vrais amis : nous lui devrons, vous et moi, tout le bonheur de notre vie. Mais, mon fils, si vous voulez que je sois parfaitement heureux, il faut que vous preniez le parti de vous marier : j'ai fait pour vous un choix qui vous convient ; c'est le choix de votre cœur, je n'en puis plus douter.

LÉANDRE.

Eh! mon père, je vous ai ruiné ; Isabelle n'a pas plus de fortune que moi, je la rendrois malheureuse.

LISIMON.

Eh bien! il faut vous donner une épouse qui vous apporte quinze mille livres de rente : votre père et moi, nous l'avons trouvée.

GÉRONTE.

Et je veux que vous l'acceptiez de notre main.

LÉANDRE.

Je vous obéirai, mais je n'y survivrai pas : je ne puis vivre qu'avec Isabelle.

GÉRONTE.

Eh! c'est Isabelle que vous épouserez.

LÉANDRE.

Isabelle!

LISIMON.

Elle-même : je me charge de fournir sa dot; les cent mille écus sont tout prêts.

LÉANDRE.

Quelle générosité!

PASQUIN.

Pour celle-là, je ne m'y attendois pas.

GÉRONTE, à Léandre.

Et j'ai la même somme dans mon cabinet, qui, jointe aux cent mille écus de mon ami, vous formera dix mille écus de rente.

PASQUIN, à Léandre.

Avec cela, vous pourrez vivoter.

LÉANDRE, avec transport.

Oh! pour le coup, il faut mourir de joie, et que ce soit à vos genoux, mon cher père.

GÉRONTE, le relevant.

Soyez homme, mon fils, et soutenez votre bonheur.

PASQUIN, embrassant Léandre.

Bon courage, mon cher maître : nous ne craindrons plus les archers, vous avez un bon sauf-conduit.

(Géronte et Lisimon éclatent de rire.)

LÉANDRE, à Pasquin.

Ah, traître! que tu m'as bien joué! Je ne m'étonne plus de ta valeur.

PASQUIN.

Loin du péril elle est brillante.

LÉANDRE.

Cependant tu avois fait merveille avec monsieur Salomon.

LISIMON.

Pas un mot de vrai dans le récit qu'il vous a fait : c'est moi qui ai retiré les diamants.

LÉANDRE.

Il faut avouer que je suis une grande dupe.

PASQUIN.

Et que j'ai l'imagination bien féconde.

LÉANDRE, prenant Pasquin à la gorge.

Si j'étois moins heureux, je t'étranglerois.

SCÈNE XI.

ISABELLE, LISETTE, GÉRONTE, LISIMON, LÉANDRE, PASQUIN.

GÉRONTE, d'un ton haut.

Entrez, ma fille, approchez.

LÉANDRE.

Comment! elle écoutoit aussi?

LISETTE.

Oh! vraiment oui, nous écoutions, et nous n'avons pas lieu de nous en repentir.

LISIMON.

Je les avois bien placées.

LÉANDRE.

Je suis bien heureux de n'avoir pas lâché quelque impertinence.

GÉRONTE, à Isabelle.

Vous voilà convaincue que mon fils vous aime, et vous ne m'avez point caché que vous l'aimez; il mérite le don de votre foi, et que vous acceptiez la sienne. Allons, mes chers enfants, confiez-moi vos mains, afin que j'en dispose en cet heureux moment. Ma belle, voilà votre époux : j'espère maintenant que vous vivrez ensemble aussi heureusement que je le désire.

LÉANDRE, à Isabelle.

Acceptez-vous ma main sans répugnance?

ISABELLE, en souriant.

Vous voyez que je ne balance pas.

GÉRONTE.

A l'égard de Lisette....

PASQUIN.

Bon.

GÉRONTE.

Il ne faut pas la détourner de sa vocation.

PASQUIN.

C'est-à-dire, de sa vocation pour moi.

GERONTE.

Que dit-elle à cela?

LISETTE.

Pas le mot.

GÉRONTE.

C'est tout dire. Cela supposé, je donne mille écus à Pasquin.

LISIMON.

Et moi autant. Je vous imite fidèlement, comme vous voyez.

ISABELLE.

Permettez-vous, Messieurs, que je donne à Lisette la succession de ma tante?

LISIMON.

Rien n'est mieux pensé.

GÉRONTE.

Je ratifie la cession.

LISETTE.

Et je l'accepte.

GÉRONTE.

Pour aller au couvent?

LISETTE.

Si monsieur Pasquin veut m'y conduire....

PASQUIN.

Donne la main, friponne, je vais te conduire chez le notaire.

GÉRONTE.

N'en prends pas la peine; le mien va venir tout à l'heure, et nous lui dicterons deux contrats.

PASQUIN.

Lisette, fais-en un beau remercîment pour nous deux.

LISETTE.

Je vous charge de ce soin. Je n'ai pas l'imagination assez brillante pour m'en bien acquitter.

GÉRONTE.

Point de remercîments. Je suis charmé de trouver un fils digne de ma tendresse : ne songez tous qu'à partager ma joie.

FIN DU JEUNE HOMME A L'ÉPREUVE.

SCÈNES

DE

L'AIMABLE VIEILLARD.

SECONDE LETTRE

A MONSIEUR

LE CHEVALIER DE B***.

Je vous envoie le plan que vous me demandez depuis si long-temps, Monsieur; et je me flatte que vous en serez content : car je l'ai composé avec autant de soin que de plaisir.

Le caractère et les aventures de monsieur votre oncle, que nous allons représenter dans cette pièce, ont tant d'agréments et de singularité, que je présume qu'il nous sera facile d'en faire un ouvrage intéressant : nous l'intitulerons *l'Aimable Vieillard ;* car il n'y a pas au monde un caractère plus gracieux que le sien ; et l'art et la facilité de se rendre aimable à son âge, et de se faire aimer sincèrement par une jeune femme toute charmante, qui a pu se résoudre, pour l'épouser, à lui sacrifier un amant aimé, sont des talents et des dons singuliers, qu'on peut justement regarder comme un phénomène.

Tout ce que je crains, c'est que ce caractère, quoique copié d'après nature, ne paroisse pas vraisemblable : car où sont les vieillards qui peuvent parvenir au bonheur de monsieur votre oncle? Cependant, tout bien considéré, Monsieur, comme nous voulons le copier trait pour trait, notre peinture rendra si fidèlement la vérité, qu'elle pourra bien acquérir le mérite du vraisemblable. J'ai l'expérience d'un pareil succès : ma capricieuse, du *Philosophe marié*, parut d'abord, aux comédiens même, un caractère outré; mais, comme je l'avois copié soigneusement sur une personne avec qui je vivois depuis long-temps, la vérité de cette copie frappa tellement tous les esprits, qu'enfin elle passa et passe encore pour vraisemblable, en dépit d'Aristote et de ses traducteurs et commentateurs, qui prétendent que souvent le vraisemblable ne se trouve pas dans le vrai, qu'ils nous défendent de représenter sur la scène, s'il est sujet à cet inconvénient. Pour moi, j'ai passé sur la règle avec succès; et j'espère que nous ne serons pas moins heureux dans l'imitation de votre *aimable oncle*.

Enfin, mon cher Chevalier, je porte la com-

plaisance pour vous aussi loin que mon amitié puisse la conduire. Non-seulement j'ai tout quitté pour dresser le plan que je vous envoie, j'ai satisfait exactement à ma promesse, en composant les trois premières scènes du premier acte; à la vérité, je ne les ai faites qu'en prose; et vous prendrez la peine de les versifier, vous qui faites si facilement de très-bons vers, à moins que vous ne jugiez à propos de continuer la pièce en prose; et c'est à quoi je voudrois vous déterminer, parce que l'ouvrage en paroîtroit plus naturel, et qu'il est essentiel dans celui-ci de vous rapprocher de la nature le plus exactement qu'il vous sera possible, afin de faire plus aisément goûter votre principal caractère. Vous me direz qu'il est moins facile de faire réussir une pièce en prose qu'une pièce en vers, parce que la versification donne du relief aux choses les plus communes, et bien souvent même à de pures fadaises, ou à des pensées très-fausses. Je demeure d'accord avec vous que c'est là le privilége de la poésie; mais vous écrivez si finement et si délicatement en prose, que vous êtes capable de faire illusion par la légèreté et par les agréments de votre

style. D'ailleurs, il y a certains sujets qui réussissent mieux en prose qu'en vers; ce sont les sujets peu élevés qui n'amènent rien de pathétique : tel est celui que vous allez traiter. Vous pouvez suivre aisément mon avis, car vous n'êtes pas de ces poètes qui ne savent écrire qu'en vers, pas même une harangue, pas même un petit compliment. Je compare ces gens-là, mon cher Chevalier, à certaines personnes qui n'ont d'esprit que dans leur tripot, c'est-à-dire, dans certaines sociétés que nous connoissons vous et moi, et où l'on s'est fait un jargon et une sorte d'esprit qui n'est entendu et qui n'a de mérite que parmi ceux qui composent ces sociétés. Parcourez tous les différents quartiers de Paris, vous trouverez dans l'un des expressions et des plaisanteries qui s'y font admirer, qui font rire à pâmer, et qui paroissent misérables à vingt maisons en-deçà ou par-delà. Pour vous, mon cher Chevalier, vous avez de l'esprit partout, et en toute sorte de langage; ainsi, quelque parti que vous preniez par rapport au style de l'ouvrage que vous allez entreprendre, soyez sûr que vous ferez bien, et tâchez d'avoir une fois bonne opinion de vous-même. Voici les

scènes en question : mandez-moi l'effet qu'elles auront produit sur vous, et si vous croyez devoir vous en servir.

Le jeune gentilhomme à qui ces Lettres sont adressées, a fait trois comédies sur les plans qu'il avoit demandés, et y avoit employé les scènes que l'on donne ici ; mais une mort prématurée ayant enlevé ce jeune et noble auteur, qui jeta au feu ces trois pièces pendant sa maladie, il n'y a nul inconvénient à publier ces fragments et les Lettres qui les accompagnoient

---

PERSONNAGES.

Monsieur DE BOISDOUCET.
Madame DE BOISDOUCET.
Madame DE GRINVILLE.
JULIE.
CATAU.

La scène est à Paris.

SCÈNES
DE
L'AIMABLE VIEILLARD.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

M. DE BOISDOUCET, CATAU.

M. DE BOISDOUCET.

Soutiens-moi, ma pauvre Catau; mes jambes me refusent le service aujourd'hui. J'entre dans un accès de goutte. Ah! qu'il vient mal à propos! Jamais je n'eus moins de disposition à être incommodé.

CATAU.

Ma foi, Monsieur, si la goutte a résolu de vous rendre visite, elle n'attendra pas votre commodité.

M. DE BOISDOUCET.

Tu dis vrai; elle me surprend toujours, la traîtresse! Maudite ennemie du repos et de la joie, pourquoi viens-tu t'acharner sur moi, qui ne suis ni sé-

rieux, ni sombre, ni mélancolique, et qui n'ai pas le temps de m'affliger?

CATAU.

Voilà justement ce qui fait qu'elle vous tient si bonne compagnie. Vous avez toujours aimé la joie, et la joie est la mère de la goutte; c'est ce que vous disoit l'autre jour votre médecin.

M. DE BOISDOUCET.

Mon médecin est un sot. Je connois des gens graves et sérieux, des philosophes, des Catons, des dévots, pour dire encore plus, à qui elle ne fait pas plus de quartier qu'à moi. Va, crois-moi, mon enfant, elle en veut aux sages comme aux fous; et, tout compté, tout rabattu, j'aime mieux l'avoir acquise par folie que par sagesse : au moins me reste-t-il un agréable souvenir du passé; ce souvenir est le bâton de la vieillesse.

CATAU.

Pour moi, je crois que c'est son tourment. Ah! Monsieur, qu'il est dur de se ressouvenir qu'on a été, et de sentir qu'on n'est plus!

M. DE BOISDOUCET.

Eh! qui te dit que je sens cela? Avant que de juger un homme, il faut lui faire son procès.

CATAU.

Pardon, si je suis un peu trop libre; mais je vous dirai tout bonnement, Monsieur, que je crois que tous les juges du monde vous condamneront sur l'étiquette du sac. La goutte ne plaide pas bien pour vous.

M. DE BOISDOUCET.

Je ne l'ai pas toujours ; et, grâce au ciel, elle me laisse de longs intervalles, que je mets industrieusement à profit.

CATAU.

Industrieusement! c'est bien dit. Quand on a mangé son fonds, il faut vivre d'industrie.

M. DE BOISDOUCET.

Ah, friponne! je t'apprendrai à me connoître.

CATAU.

Voilà une menace bien téméraire aux approches de la goutte.

M. DE BOISDOUCET.

Morbleu! si elle vient tout de bon, je la tracasserai tant, qu'il faudra qu'elle déguerpisse.

CATAU.

Hom! elle sera plus forte que vous. A propos, Madame vient d'arriver de la campagne, et viendra vous voir dans un petit moment : ne lui ferez-vous point aussi quelque menace?

M. DE BOISDOUCET.

Oh! non. Sa présence me rend modeste. Je suis un peu mortifié, quand je compare mon âge avec le sien; mais je la défie, toute jeune qu'elle est, toute charmante qu'elle est, de me surpasser en bonne humeur.

CATAU.

La bonne humeur est un mérite qu'on auroit tort de vous contester. Mais, malgré ce précieux reste de votre jeunesse, parlons en conscience, Monsieur :

étoit-il de votre prudence, à soixante ans complets, d'épouser une femme de vingt ans?

M. DE BOISDOUCET.

Oui, sans doute. Quand on se sent le goût trop usé, il faut chercher quelque ragoût qui le ranime. Quoi! parce que je suis vieux, dois-je renoncer à la bonne chère? Si je ne puis pas manger beaucoup, je veux au moins manger délicatement. La vieillesse est trop ennuyeuse pour la priver de ce qui peut la réjouir. La jeunesse se livre aux plaisirs par passion et par emportement, et la vieillesse par choix et par réflexion; l'une est entraînée par eux, l'autre s'efforce à les retenir : la première les dévore sans modération, et souvent à son préjudice; la seconde en use sobrement, et les savoure à longs traits comme un restaurant salutaire.

CATAU.

Vous défendez la vieillesse à merveille; mais cependant j'ai toujours ouï dire que toutes sortes de plaisirs ne lui convenoient pas; qu'elle devoit renoncer à l'amour, et encore plus au mariage.

M. DE BOISDOUCET.

Eh! pourquoi cela?

CATAU.

Pourquoi? Eh mais!... c'est qu'elle n'est faite ni pour l'un, ni pour l'autre.

M. DE BOISDOUCET.

C'est selon. Il y a vieillards et vieillards : ceux qui sont rechignés, malpropres et dégoûtants, fâcheux, querelleurs et babillards, qui louent toujours le

temps passé, et crient sans cesse contre le temps présent, doivent renoncer à toute union, à toute société; mais tout vieillard qui, comme moi, ne diffère des jeunes gens que par l'âge, est en droit de les imiter en tout; il peut aimer comme eux, se marier comme eux....

CATAU.

Oui, mais....

M. DE BOISDOUCET.

Point de mais, s'il vous plaît, mademoiselle Catau. N'est-il pas vrai que, pour bien aimer, il suffit d'être bien sensible ?

CATAU.

D'accord.

M. DE BOISDOUCET.

Eh bien! je défie tous les jeunes gens du monde d'avoir le cœur plus sensible et plus tendre que moi.

CATAU.

Passe pour cet article, quoique je pusse fort bien vous répondre que l'amour ne convient qu'à ceux qui peuvent l'inspirer. Mais, Monsieur, mettez la main sur la conscience : pour épouser une femme aussi charmante que la vôtre, suffit-il d'en être bien amoureux ?

M. DE BOISDOUCET.

Oui, cela suffit. Quiconque aime sa femme, est toujours certain de la rendre heureuse, pourvu qu'il obtienne trois choses que je vais te dire.

CATAU.

Bon. La première ?

M. DE BOISDOUCET.

D'être libéral.

CATAU.

La seconde ?

M. DE BOISDOUCET.

D'être complaisant.

CATAU.

La troisième ?

M. DE BOISDOUCET.

De n'être point jaloux.

CATAU.

Est-ce là tout ?

M. DE BOISDOUCET.

Oui.

CATAU.

Hom ! il y a là quelque *deficit.*

M. DE BOISDOUCET.

Je t'entends, coquine : mais prends garde à toi.

CATAU.

Je ne vous crains point. D'ailleurs, vous ressemblez à ces fanfarons qui ne menacent que les gens qui ne veulent point se battre.

M. DE BOISDOUCET, voulant la baiser.

Parbleu ! tu ne m'insulteras pas davantage.

CATAU.

Fi donc, petit badin ! je vous laisserai tomber.

M. DE BOISDOUCET.

Garde-t'en bien.

CATAU.

Ma foi, voici Madame, qui vous prend sur le fait.

SCÈNE II.

M. DE BOISDOUCET, Mme DE BOISDOUCET, CATAU.

Mme DE BOISDOUCET.

Ah, ah! je vous y attrape, monsieur l'infidèle! Il n'y a plus moyen d'y tenir, et puisque vous ne voulez pas être jaloux de moi, je vais être jalouse de vous.

M. DE BOISDOUCET.

Ce sera fort bien fait. Croyez-vous qu'un homme aussi jeune, aussi aimable que je le suis, puisse se borner à une femme de votre âge? Non, non, ne vous y attendez pas. Je veux vous faire sécher sur pied, et me donner le plaisir de vous voir mourir de langueur. Cela rétablira ma réputation.

Mme DE BOISDOUCET, en souriant.

Ne serez-vous jamais sage?

M. DE BOISDOUCET.

Et vous, ne serez-vous jamais folle?

Mme DE BOISDOUCET.

Patience, cela viendra.

M. DE BOISDOUCET.

Ma foi, je vous en défie.

CATAU.

Monsieur, il ne faut jamais défier les femmes.

M. DE BOISDOUCET.

Va, va, je sais bien à qui je me joue. D'ailleurs, je crois, sans vanité, que j'ai trop de mérite et d'agré-

ment, pour craindre qu'on m'enlève le cœur de ma femme. Où trouveroit-elle qui me valût? On n'a pas besoin de vertu pour m'aimer fidèlement, il ne faut que du bon goût.

Mme DE BOISDOUCET.

Vous dites plus vrai que vous ne pensez.

M. DE BOISDOUCET.

Comment donc! plus vrai que je ne pense! je me regardois tout à l'heure dans le miroir; en vérité j'étois amoureux de moi-même, et je me disois tout naturellement, qu'il faudroit que vous eussiez perdu l'esprit, si, après m'avoir bien vu et considéré, l'homme de France le plus aimable ne vous paroissoit pas un monstre auprès de moi. Pour vous confirmer dans cette idée, je ne veux faire que deux pas devant vous. Tenez, voyez cette démarche. (Il veut marcher, et tombe dans son fauteuil, en criant : Ahi, ahi, ahi!) Quelle agilité! quelle grâce! Oh! par ma foi, vous êtes trop heureuse d'avoir un mari si charmant!

Mme DE BOISDOUCET.

Point de plaisanterie, s'il vous plaît. Je n'entends point raillerie sur votre sujet. Je vois que vous voilà très-incommodé, et je n'ai plus envie de rire. Catau, allez dire au Suisse qu'il ne laisse entrer personne, et que je ne veux voir qui que ce soit aujourd'hui.

M. DE BOISDOUCET.

Oh! pour le coup, vous êtes folle. Avez-vous oublié la partie que vous fîtes il y a quelques jours, d'aller aujourd'hui à la Comédie? C'est une pièce qui

attire le beau monde, et je veux absolument que vous la voyiez. On va venir vous chercher. Catau, allez coiffer votre maîtresse, et dépêchez-vous, afin qu'elle soit prête à partir quand son amie arrivera.

Mme DE BOISDOUCET.

Non, Monsieur; je lui ai fait dire que j'étois incommodée.

M. DE BOISDOUCET.

Et moi, je viens de lui mander que vous vous portez bien, et que je la prie de venir tout à l'heure.

Mme DE BOISDOUCET.

Voilà les tours que vous me jouez toujours.

M. DE BOISDOUCET.

Oh! je vous en jouerai bien d'autres.

Mme DE BOISDOUCET.

Tout ce qu'il vous plaira; mais je ne sors point d'aujourd'hui.

M. DE BOISDOUCET, vivement.

Parbleu! vous irez vous divertir, car je l'ai résolu.

Mme DE BOISDOUCET.

Eh! puis-je me divertir, Monsieur, pendant que vous souffrez des douleurs mortelles?

M. DE BOISDOUCET.

Ce ne sont pas là vos affaires.

Mme DE BOISDOUCET.

Ce sont les miennes tout autant que les vôtres; et tout résolument, je ne vous quitte point que vous ne vous portiez mieux.

M. DE BOISDOUCET.

Voilà une étrange obstination ! Oh ! je vois bien que vous ne m'aimez plus.

Mme DE BOISDOUCET, tendrement.

Je ne vous aime plus ?

M. DE BOISDOUCET.

Non : puisque vous ne voulez pas faire ce que je veux.

Mme DE BOISDOUCET.

Ah ! si vous le prenez sur ce ton-là, disposez de moi comme vous l'entendrez.

M. DE BOISDOUCET.

Eh bien ! allez donc vous habiller, et tout de suite à la Comédie.

Mme DE BOISDOUCET.

M'habiller ? Vous n'y pensez pas. Ne suis-je pas assez bien vêtue ?

M. DE BOISDOUCET.

Non ; je voudrois que vous missiez....

Mme DE BOISDOUCET.

Avec votre permission, je n'ajouterai rien à ma parure. Quand vous me permettrez de vous tenir compagnie, je mettrai mes plus beaux atours.

M. DE BOISDOUCET.

Voici votre amie. Tenez, regardez ; quoiqu'elle pût être votre mère, elle est plus parée que vous.

CATAU.

Monsieur, plus on vieillit, plus on a besoin de parure. Pour ce qui est de ma maîtresse, qu'elle

se néglige tant qu'elle voudra, je la défie de n'être pas belle.

M. DE BOISDOUCET.

Tu as raison, Catau. Viens, que je te baise pour ce bon mot.

Mme DE BOISDOUCET.

En ma présence! mais cela est horrible.

CATAU.

Allez, Madame, ne craignez rien; à moins que je n'aille au-devant du baiser, il ne sauroit me parvenir, et je ne suis point fille à faire les avances.

SCÈNE III.

M. DE BOISDOUCET, Mme DE BOISDOUCET, Mme DE GRINVILLE.

M. DE BOISDOUCET, à Catau.

VA-T'EN dire à ma fille que je veux lui parler, dès que ces dames seront sorties.

Mme DE GRINVILLE.

A ce que je vois, Madame, votre mari est toujours libertin. Me suis-je trompée? il me semble qu'il vouloit baiser Catau.

Mme DE BOISDOUCET.

Eh! vraiment oui, Madame. C'est un infidèle qui me fera mourir de douleur. Vous ne sauriez imaginer tous les mauvais traitements que je reçois de lui. Je veux rester ici, parce qu'il sent de grandes douleurs; il ne le veut pas. Je ne veux point aller à la Comédie; il veut que nous y allions ensemble. Je ne me soucie ni d'ajustement, ni de parures, il ne

me trouve jamais assez richement vêtue. Je voudrois ne voir que lui et que ses plus intimes amis; il prétend que je reçoive ici mille gens, et que je leur rende exactement leurs visites. Je suis triste, parce qu'il souffre ; il me défend de m'affliger. Le jeu ne m'amuse jamais ; il souhaite que je joue sans cesse. Je n'aime point la dépense; il me prodigue l'argent, et me gronde quand je ne l'ai pas dépensé. Enfin, Madame, je vous porte mes plaintes. Il n'y a point de contradictions de cette espèce que je n'essuie de lui tous les jours. Il prétend même que je ne reconnoisse aucune autorité, et que je vive dans une entière jouissance de mes volontés. Ne trouvez-vous pas, Madame, que je suis la femme du monde la plus malheureuse?

Mme DE GRINVILLE.

En effet, comment pouvez-vous tenir contre tant de persécutions ? votre situation est affreuse ; mais je vous fais un aveu bien libre : j'ai le cœur si mauvais et l'âme si perverse, que je voudrois voir toutes les femmes du monde aussi malheureuses que vous.

M. DE BOISDOUCET.

Vous plaisantez l'une et l'autre : mais, ma foi, vous avez grand tort. Elle se croit heureuse, et vous, Madame, vous êtes persuadée que son sort mérite d'être envié. Pour moi, je pense bien différemment, et je vous jure que je la plains de tout mon cœur.

Mme DE BOISDOUCET.

En quoi donc, Monsieur, suis-je à plaindre? Ne

m'avez-vous pas fait ma fortune? ne suis-je pas comblée de vos dons? n'êtes-vous pas toujours aussi poli, aussi doux, aussi complaisant que le plus jeune, le plus vif et le plus tendre amant? Depuis que j'ai le bonheur d'être votre femme, m'avez-vous jamais donné le moindre chagrin? Ai-je jamais vu le plus léger nuage obscurcir votre humeur, au milieu même des plus grandes souffrances? Et si j'étois assez folle pour vous croire, y auroit-il femme à Paris, et même à la cour, qui fût plus indépendante que moi? Ne me rendez-vous pas la maîtresse absolue de votre maison, de votre famille, de vos biens? Qu'ai-je donc à désirer, je vous prie, et que me manque-t-il pour être heureuse?

M. DE BOISDOUCET.

Il vous manque.... un jeune mari.

Mme DE BOISDOUCET.

Eh, Monsieur! les plus jeunes sont les moins supportables. S'ils ont quelque mérite et quelque agrément, ce n'est pas chez eux qu'on s'en aperçoit; il suffit d'être leur femme pour être maussade à leur yeux, et ils ne marquent des attentions et des empressements que pour celles qu'ils devroient mépriser, ou sur lesquelles ils n'ont aucun droit, que celui qu'ils tiennent de la corruption des mœurs. Il n'y a pas long-temps que je suis dans le monde: mais je le connois assez pour être persuadée qu'il n'y a pas de plus grandes dupes que les femmes qui s'imaginent qu'épouser un jeune homme c'est le comble de la félicité. Qu'elles sont bientôt détrom-

pées, et qu'un jour, un seul jour heureux, leur coûte d'amertumes et de soupirs, pour peu qu'elles soient raisonnables! Pour moi, ce que j'ai toujours souhaité, c'est d'être aimée de mon mari. J'ai votre cœur, je suis sûre que je l'aurai toujours, et je n'ai plus rien à souhaiter.

M. DE BOISDOUCET.

Ah! si mon cœur suffit pour faire votre bonheur, vous êtes par ma foi la plus heureuse femme du monde.

Mme DE BOISDOUCET.

S'il me suffit! en doutez-vous?

M. DE BOISDOUCET.

Je ne saurois en douter sans vous offenser. Mais, malgré tout cela, je ne laisse pas de vous plaindre, et quelquefois je me fais des reproches qui m'affligent.

Mme DE BOISDOUCET, vivement.

Vous m'impatientez. Eh! quels reproches pouvez-vous vous faire, Monsieur?

Mme DE GRINVILLE.

Je crois qu'ils vont se quereller. Le sujet en sera nouveau.

Mme DE BOISDOUCET.

Mais, madame, n'ai-je pas raison? Il n'est pas possible d'être plus contente que je le suis, et il s'opiniâtre à plaindre mon sort.

M. DE BOISDOUCET.

C'est que je suis équitable, et que je raisonne juste. Madame est assez de nos amies, pour que nous

parlions librement devant elle. Puis-je me cacher et vous empêcher de sentir que je suis vieux et infirme, et que, pour vous donner à moi, vos parents ont forcé votre inclination? Ne m'avez-vous pas sacrifié par obéissance le plus aimable homme qu'on puisse voir? N'étoit-il pas idolâtre de vos charmes, et pouviez-vous, sans ingratitude, n'être pas sensible à sa passion? Cependant, dès que je me suis mis sur les rangs, votre père et votre mère ont accepté mes propositions. Vous n'avez fait, du moins que je sache, aucune résistance à leurs volontés, et moi qui n'étois point instruit de vos sentiments, j'ai rompu les plus beaux liens que l'amour pût former. N'allez pas me nier ce que je viens de vous dire, car c'est votre mère elle-même qui me l'a révélé depuis notre mariage.

Mme DE BOISDOUCET.

Avec tout le respect que je lui dois, elle a commis une grande imprudence.

M. DE BOISDOUCET.

Et moi, je dis qu'elle n'a jamais été plus prudente qu'en cette occasion. Elle voyoit que le Marquis venoit ici très-assidument; que ses visites, loin de me déplaire, m'étoient fort agréables, tandis qu'elles vous causoient les plus vives inquiétudes. Vous l'aviez engagée plusieurs fois à me prier instamment de ne plus attirer le Marquis chez moi, et de l'obliger, par un froid accueil, à n'y plus revenir. Et quand elle a vu que je m'obstinois à le recevoir gracieusement, comme un ami dont la compagnie m'étoit

agréable, elle s'est vue contrainte de m'avertir qu'il vous avoit aimée, et que sa passion duroit encore.

Mme DE BOISDOUCET.

Qu'a produit cette confidence, puisque vous pressez le Marquis de plus en plus de venir chez vous fréquemment?

M. DE BOISDOUCET.

J'ai de bonnes raisons pour cela; et si vous m'aimez, vous ne lui direz rien qui puisse lui faire croire que sa présence nous déplaît.

Mme DE GRINVILLE.

Oh! pour cela vous avez tort. Quoique je présume infiniment de la vertu de Madame, vous ne devez pas à tous moments la mettre à l'épreuve.

M. DE BOISDOUCET.

A l'épreuve! vous vous moquez de moi. Je n'ai nul dessein de l'éprouver, et je suis plus sûr de sa vertu que de la mienne.

Mme DE GRINVILLE.

Que de la vôtre?

M. DE BOISDOUCET.

Oui, Madame. Je suis un vieux libertin. L'âge, les infirmités, et tout l'amour que j'ai pour ma femme, ont bien de la peine à me corriger. J'ai des inclinations perverses à surmonter, et elle n'a que son penchant et que l'habitude à suivre, pour être toujours la plus honnête femme du monde.

Mme DE GRINVILLE.

Elle n'est donc pas à plaindre.

M. DE BOISDOUCET.

Pardonnez-moi. Je la plains de ce qu'elle est obligée, par devoir et par vertu, à sacrifier les plus beaux jours de sa vie à un homme qui a passé les siens. Cela me désole pour elle.

Mme DE BOISDOUCET.

Vous êtes bien injuste. Me voyez-vous affligée, chagrine, de mauvaise humeur?

M. DE BOISDOUCET.

Je ne vois en vous qu'une égalité charmante.

Mme DE BOISDOUCET.

Vous m'aimez donc toujours?

M. DE BOISDOUCET.

Ah! si je pouvois me jeter à vos pieds, je vous ferois voir si je vous aime! (à madame de Grinville.) Madame, aidez-moi, je vous prie.

Mme DE BOISDOUCET.

Non, Madame; laissez-le dans son fauteuil, pour le punir de ce qu'il me croit malheureuse.

Mme DE GRINVILLE.

Vous avez raison, cela mérite punition.

M. DE BOISDOUCET.

Ah! les méchantes femmes! que je vous hais toutes deux!

Mme DE BOISDOUCET.

Eh bien! composons. Si vous voulez me promettre de congédier le Marquis, je vous embrasserai de tout mon cœur.

Mme DE GRINVILLE.

Voilà un accommodement à faire. Voyez.

M. DE BOISDOUCET.

Eh bien ! commencez par m'embrasser.

Mme DE BOISDOUCET.

Volontiers. (Elle l'embrasse et puis elle dit :) Obtiendrai-je ma demande ?

M. DE BOISDOUCET.

Moins que jamais. Le Marquis est mon ami, et je vous avertis qu'il soupe ce soir avec nous et avec Madame, si elle le veut bien.

Mme DE GRINVILLE.

Volontiers, mais....

Mme DE BOISDOUCET.

Oh bien ! puisque vous m'avez trompée....

M. DE BOISDOUCET.

Un peu de patience, et vous verrez que j'ai raison.

Mme DE BOISDOUCET.

Mais du moins faites-moi la grâce de me le prouver.

M. DE BOISDOUCET.

Allez à la Comédie, et à votre retour, je vous révélerai le mystère.

Mme DE BOISDOUCET.

Le mystère ?

M. DE BOISDOUCET.

Oui, c'en est un jusqu'à présent ; et si vous n'approuvez pas mes vues, je consens que vous ne m'aimiez plus. Ne m'en demandez pas davantage dans ce moment. Allez, Mesdames.

Mme DE BOISDOUCET.

Jusqu'à tantôt, Monsieur ; souvenez-vous de votre promesse.

Mme DE GRINVILLE.

Je reviendrai pour vous presser de la tenir.

Mme DE BOISDOUCET.

Je sors, parce que vous me l'ordonnez. Mais je vous avertis que je ne reviendrai jamais aussi tôt que je le souhaite, et que je meurs d'impatience d'être instruite de vos intentions.

M. DE BOISDOUCET.

Tranquillisez-vous. Je vous jure d'avance que vous serez contente de ce que je médite.

Mme DE BOISDOUCET.

Je vous connois trop pour en douter. Sans adieu.

SCÈNE IV.

M. DE BOISDOUCET, seul.

L'AIMABLE créature! je m'admire de ce que je n'en suis point jaloux, et c'est là le vrai chef-d'œuvre de ma raison. Si jamais je le deviens, il faudra que je radote. Je ne suis pas dupe; je sais tous les tours que nos femmes nous jouent, et que souvent la tête tourne aux plus raisonnables. Mais plus j'examine, plus je connois celle-ci, plus je me crois en sûreté. Tout bien considéré, cependant, il ne faut pas trop exposer sa vertu. Chaque chose a son période, où elle n'est point plus tôt parvenue qu'elle rétrograde, et je n'aimerois pas une vertu qui reviendroit sur ses pas. Au retour, elle pourroit broncher. C'est ce qu'il faut prévenir prudemment, lorsqu'il en est

encore temps. Voici ma fille fort à propos; commençons à mettre les fers au feu.

SCÈNE V.

M. DE BOISDOUCET, JULIE.

JULIE.

On m'a dit, mon père, que vous vouliez me parler?

M. DE BOISDOUCET.

Oui, ma fille; asseyez-vous, et raisonnons. Qu'avez-vous? Vous me paroissez triste.

JULIE.

Moi, mon père! point du tout.

M. DE BOISDOUCET.

Pardonnez-moi. Je vois je ne sais quelles nuances dans vos traits, qui me disent que vous n'êtes pas contente. Parlez-moi sincèrement, ma fille. N'est-il pas vrai que vous êtes fâchée d'avoir une belle-mère?

JULIE.

Celle que vous m'avez donnée est si raisonnable, que je la regarde moins comme une belle-mère que comme une amie.

M. DE BOISDOUCET.

De bonne foi, êtes-vous contente d'elle?

JULIE.

J'ai tout lieu de l'être, et quoique je me fusse proposé de la haïr de toute ma force, elle m'oblige à l'aimer de tout mon cœur.

M. DE BOISDOUCET.

J'en suis charmé. Cela fait son éloge et le vôtre. Deux femmes qui s'accordent depuis près de six mois! Rien n'est plus admirable. Malgré la satisfaction que j'en ressens, je vous avoue que je ne me serois point remarié, si je n'avois considéré que je suis vieux et infirme, et que j'avois besoin de consolation.

JULIE.

Vous pouviez la trouver en moi. Je vous aurois pour le moins aussi bien gouverné que ma belle-mère.

M. DE BOISDOUCET.

Je le veux croire. Mais vous aviez dix-huit ans; et une fille, à cet âge-là, mon enfant, est moins propre à gouverner un père qu'un mari.

JULIE.

Qu'un mari! Je m'en passerai bien.

M. DE BOISDOUCET.

Hum! pas si bien que vous le dites.

JULIE.

En vérité, Monsieur, vous me faites rougir.

M. DE BOISDOUCET.

C'est bien fait à vous. Mais vous êtes ma fille.

JULIE.

Je m'en fais gloire.

M. DE BOISDOUCET.

Et ma fille ne peut pas avoir dix-huit ans, sans avoir une grande vocation pour le mariage.

JULIE.

Je ne m'en suis point aperçue jusqu'à présent.

M. DE BOISDOUCET.

Point de dissimulation. Expliquons-nous nettement. Si je vous offrois un mari de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, beau, bien fait, spirituel, honnête homme, et passablement riche, de bonne foi le refuseriez-vous, surtout s'il étoit de naissance à pouvoir prétendre à votre main?

JULIE.

Je ferois ce que vous m'ordonneriez. Je ne dois avoir de volonté que la vôtre.

M. DE BOISDOUCET.

Bien répondu. L'aimeriez-vous?

JULIE.

Je n'en sais rien, mon père.

M. DE BOISDOUCET.

Mais si je vous ordonnois de l'aimer?

JULIE.

Je ferois mon possible pour vous obéir.

M. DE BOISDOUCET.

L'épouseriez-vous, quand même vous ne l'aimeriez pas?

JULIE.

Oui, Monsieur, si vous le vouliez absolument.

M. DE BOISDOUCET.

Oh bien! voilà ce que je ne voudrai jamais. Je veux que vous aimiez de tout votre cœur celui que vous épouserez. Faites-moi votre confident, ma fille: n'avez-vous point quelque inclination?

JULIE.

Moi!

M. DE BOISDOUCET.

Vous rougissez! cela vaut mille paroles. Enfin vous aimez, et j'en suis ravi, car je crois connoître l'objet de votre inclination.

JULIE.

Vous connoissez donc mieux mes sentiments que moi-même?

M. DE BOISDOUCET.

Non pas mieux, mais aussi bien. J'ai de l'expérience, et des yeux très-clairvoyants. Je les emploie souvent à vous examiner, et ils m'ont rapporté (voyez s'ils sont menteurs) que le Marquis vous plaisoit beaucoup.

JULIE.

Quel Marquis?

M. DE BOISDOUCET.

Celui qui vient ici tous les jours.

JULIE.

Ah, Monsieur! ne croyez pas cela. Le Marquis ne pense nullement à moi.

M. DE BOISDOUCET, vivement.

Eh! à qui donc?

JULIE.

Il ne me l'a pas dit.

M. DE BOISDOUCET.

Oh! vous le devinez.

JULIE.

Quand je le devinerois, mon père, il ne me conviendroit pas de vous le dire.

M. DE BOISDOUCET.

Cela peut être : mais je veux que vous me le disiez ; je le veux, je le veux.

JULIE, se jetant à ses pieds.

Ah, Monsieur, dispensez-m'en, je vous en conjure. Je puis me tromper, et....

M. DE BOISDOUCET.

Non, ma chère enfant, vous ne vous trompez pas. Il aime votre belle-mère, et je le sais depuis longtemps.

JULIE.

Ah ciel! et qui vous l'a dit?

M. DE BOISDOUCET.

C'est la mère de ma femme. Mais je n'en suis nullement alarmé.

JULIE.

Vous ne devez pas l'être non plus.

M. DE BOISDOUCET.

Parlez-vous de bonne foi?

JULIE.

Oui, je vous jure. Si j'ai conçu quelque estime pour lui, c'est ma belle-mère qui en est cause. Elle m'a dit cent fois que le Marquis étoit digne de moi, qu'il falloit que je songeasse à lui, et qu'elle l'appuieroit de tout son crédit, afin qu'il pût m'obtenir de vous. Sur ces discours si souvent répétés, je me suis accoutumée, je l'avoue, à le regarder comme un homme qu'on me destinoit ; et je n'ai point combattu les sentiments que son mérite pouvoit m'inspirer. J'en suis au désespoir ; car je me suis aperçue

trop tard qu'il avoit d'autres intentions que celles de me plaire.

M. DE BOISDOUCET.

C'est une folie dont nous le guérirons.

JULIE.

Au moins, puis-je vous assurer que ma belle-mère y fait son possible, et qu'elle l'a menacé vingt fois de l'exclure d'ici, s'il ne prenoit pas le parti de s'attacher à moi.

M. DE BOISDOUCET.

Ce que vous m'apprenez là, ma fille, me met au comble de mes vœux, et j'espère vous en récompenser bientôt, en vous donnant le Marquis pour époux.

JULIE.

Ah! mon père, il ne m'aime point.

M. DE BOISDOUCET.

Nous ferons en sorte, votre belle-mère et moi, qu'il vous rende la justice que vous méritez. Vous êtes trop aimable et un trop bon parti, pour l'aimer long-temps sans en être aimée. Il s'agit présentement de détruire pour toujours les folles espérances qu'il conserve encore; et, dès que cela sera fait, nous aurons bientôt conclu. Je veux lui écrire un mot; aidez-moi, ma fille, à me traîner dans mon cabinet.

JULIE.

De tout mon cœur. Au moins, mon père, n'allez pas lui révéler que j'ai quelque estime pour lui. Cela le rendroit trop vain.

M. DE BOISDOUCET.

Non, non; je lui dirai que vous le haïssez.

JULIE.

Ah! mon père, cela seroit cruel.

M. DE BOISDOUCET.

Que voulez-vous donc que je lui dise?

JULIE.

Dites-lui.... que, dès que vous m'ordonnez quelque chose.... je suis toujours prête à vous obéir.

M. DE BOISDOUCET.

Oui, pourvu que cela vous plaise. Ah! nature, que tu es expressive, et qu'en dépit de la pudeur, ton langage est intelligible!

FIN DU PREMIER ACTE.

SUITE

DE LA LETTRE II.

Je croyois, mon cher Chevalier, que je me bornerois aux trois premières scènes; mais le plan des deux dernières a eu tant d'attraits pour moi, que je n'ai pu résister à la tentation de le mettre en œuvre: ainsi voilà votre premier acte expédié, vous n'aurez que la peine de le corriger. La dernière scène est un peu longue, parce que mes occupations ne m'ont pas laissé le loisir de la faire un peu plus courte; vous prendrez soin de l'abréger, si elle vous ennuie. Dès que j'aurai fini ma pièce en cinq actes, qui doit être représentée l'hiver prochain, j'ébaucherai votre *Tracassier;* en sorte qu'avant qu'il soit trois mois, vous aurez à votre disposition une grande et une petite pièce, toutes deux de caractère, et fort intéressantes. J'espère que nous les mettrons en état de paroître, si vous prenez le parti de risquer l'aventure: aventure toujours périlleuse, à la vérité, mais qui le sera moins pour vous que pour un autre, puisque vous garderez l'*incognito:* vous ne serez connu que de *Quinault*, dont la discrétion est à toute épreuve; c'est un très-honnête garçon, dont les sentiments sont infiniment au-dessus de sa profession, et dont

les conseils sont toujours très-utiles : il a une pratique du théâtre qui lui tient lieu de toutes les règles et de tous les préceptes d'Aristote et d'Horace, et qui lui fait mettre le doigt tout d'un coup sur les moindres défauts d'un ouvrage dramatique. J'en ai fait l'expérience plusieurs fois, et je m'en suis toujours bien trouvé : d'ailleurs, je suis son intime ami, et je m'en fais gloire, malgré les sots préjugés du vulgaire : je suis sûr qu'il m'aime aussi sincèrement, et qu'il sera ravi de m'en donner de nouvelles preuves, par tous les services qu'il pourra vous rendre. Sa sœur n'est pas moins estimable par son esprit, par ses sentiments et par son bon cœur, que par ses talents inimitables pour la comédie : d'ailleurs, elle est tout-à-fait aimable dans la société, vive et amusante, solide et sérieuse tour à tour, et toujours le plus à propos du monde. Enfin, je veux vous introduire auprès du frère et de la sœur, et je suis sûr que vous m'en serez d'autant plus redevable, qu'il n'est pas facile d'avoir accès auprès d'eux : c'est leur défaut, mais il ne me déplaît pas, parce qu'au moins, quand on est de leurs amis, on est sûr que c'est tout de bon et pour toujours. J'attends votre réponse avec impatience : aimez-moi autant que je vous aime, mon cher Chevalier, et je serai très-content de vous.

TROISIÈME LETTRE

A MONSIEUR

LE CHEVALIER DE B***.

Je reçus hier, par votre illustre ami, Monsieur, le second, le troisième et le quatrième acte de votre *Aimable Vieillard :* je les ai lus avec avidité ; et, si vous êtes mon disciple, comme vous le dites, vous entrez merveilleusement dans les idées de votre maître, et je puis même ajouter, sans flatterie, que vous les enrichissez. Rien n'est plus vif ni plus brillant que votre style, et votre dialogue est très-amusant : tout le défaut que j'y trouve, c'est qu'il penche un peu trop au sérieux, et que vous y prodiguez l'esprit et les tirades. Gardez-vous bien de cet excès, qui tend rapidement vers le mauvais goût. Pour vous préserver de ce malheur, ne perdez jamais de vue l'objet de la comédie, qui est de représenter naïvement les mœurs de nos contemporains. Or, il n'est rien qui nous écarte plus sensiblement de cet objet, que l'ambition d'avoir de l'esprit, et d'éblouir continuellement par des saillies et par des pointes. Quand l'occasion demande de l'esprit, ayons-en, si nous pouvons : mais quand elle n'exige qu'une imitation naïve

du langage et des mœurs des personnes qui doivent parler uniment, un auteur se rend ridicule et insupportable, dès qu'il veut leur donner de l'esprit. Si un peintre en portraits, par exemple, au lieu de copier fidèlement les traits de l'homme qui se fait peindre, et qui n'a rien que de très-commun dans la physionomie, s'avisoit d'allier à ses traits des grâces et un air fin qui n'y seroient point, quelque beau que fût d'ailleurs ce portrait, ne diroit-on pas, avec juste raison, qu'il ne ressemble nullement à l'original? Et, par ce défaut essentiel, ne seroit-ce pas un mauvais portrait, quoique admirable par la richesse du coloris et par la beauté de l'expression? Il en est de même d'un auteur comique; c'est un peintre en portraits; il aura tout l'esprit, toute la vivacité possible, les expressions les plus riches et les plus brillantes, les saillies les plus agréables et les plus piquantes, le style le plus correct et le plus recherché : mais, avec tous ces talents si nécessaires et si estimables, s'il perd de vue la nature, la ressemblance, la vérité; s'il donne de l'esprit à qui n'en doit point avoir, des grâces et de la politesse à des personnages grossiers, de l'élégance et de la finesse à des gens vulgaires, c'est un auteur misérable qui n'a ni goût ni jugement. Une pièce simplement écrite, et qui met sous mes yeux des mœurs ressemblantes, est cent fois plus estimable que tous ces chefs-d'œuvre déplacés, par

effet d'une imagination brillante, qui ne suit que ses élans et son caprice. Renfermons-nous donc dans le vrai, mon cher Chevalier, et fuyons comme peste tout ornement ambitieux, tout ornement qui n'est pas à sa place, tout ornement désavoué par la nature : souvenons-nous toujours de ce que dit Plutarque, qu'il ne faut jamais travailler pour la gloire, mais travailler uniquement pour bien faire. Faites bien, vous avez tout fait, et infailliblement la gloire en résultera : mais si vous faites sentir que vous ne travaillez que pour satisfaire votre vanité, c'est-à-dire, que vous ne travaillez que pour surprendre et que pour arracher des louanges, on pourra vous en donner précipitamment : mais, après quelques réflexions, on vous les fera payer bien cher, et vous tomberez plus rapidement que vous n'étiez monté. Ne perdez jamais de vue ces préceptes, mon cher ami, et gravez-les profondément dans votre mémoire; car il faut que je vous le dise naturellement, vous avez trop d'esprit pour n'en avoir pas besoin. Observez-les rigoureusement dans votre cinquième acte, où il n'est question que de résumer les incidents de la pièce, et de les faire tous aboutir au dénoûment.

Pour faire un peu diversion à votre travail, et pour donner quelque relâche à votre génie, par un objet qui ait l'agrément de la nouveauté, je joins ici le plan et les trois premières scènes

du *Tracassier*. Voyez si j'ébauche bien votre original, et si ses premiers traits sont reconnoissables; vous pouvez en juger mieux que personne, puisque vous l'avez continuellement devant vos yeux, et que vous êtes assez malheureux pour vivre avec lui. Il pourra reconnoître un jour son aventure dans cette petite comédie; mais que nous importe, pourvu que nous le corrigions? Il a de l'esprit, du bon sens, du jugement; il pousse et entend bien la raillerie: avec ces qualités on n'est point incorrigible. Au reste, il faut vous faire observer d'avance que j'ai placé dans ce nouveau plan un rôle de petite fille, afin de vous donner un exemple frappant de cette aimable naïveté qui touche le cœur, et qui produit de si grands effets, quand elle est bien imitée. Je donne à Louison bien de l'esprit, car un enfant peut en avoir beaucoup: mais c'est de cet esprit naissant qui commence à se dégager de la matière; c'est un petit bouton de rose qui fait espérer une fleur brillante. Voilà, ce me semble, assez préluder; venons au fait présentement: je vais vous copier mes scènes.

SCÈNES
DU TRACASSIER,
COMÉDIE.

PERSONNAGES.

LE CHEVALIER.

JAVOTTE.

LOUISON.

La scène est à Paris.

SCÈNES DU TRACASSIER,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, JAVOTTE.

LE CHEVALIER.

SERVITEUR très-humble à l'aimable Javotte.

JAVOTTE.

Très-humble servante à monsieur le Chevalier de Godanville.

LE CHEVALIER.

Il y a huit jours que je ne suis venu céans. Des affaires pressantes m'ont obligé de faire un petit voyage, et j'arrive dans ce moment, très-impatient, je t'assure, de savoir comment se porte toute la famille.

JAVOTTE.

A merveille, monsieur le chevalier. Jamais elle ne s'est mieux portée.

LE CHEVALIER.

L'agréable nouvelle! Tu sais avec quelle vivacité je m'intéresse à monsieur le Baron, à madame la

Baronne et à mademoiselle Angélique. Est-il jour céans?

JAVOTTE.

Non, Monsieur; mais je ne manquerai pas de leur rendre un compte fidèle de votre impatience et de vos politesses. Je vous suis caution qu'on vous en saura tout le gré possible.

LE CHEVALIER.

Du moins je m'en flatte, et il y a long-temps que monsieur le Baron et toute sa famille, doivent être persuadés de mon dévouement. Il est sans borne, et à toute épreuve.

JAVOTTE.

C'est ce que monsieur le Baron se disoit hier à lui-même dans son cabinet.

LE CHEVALIER.

Dans son cabinet! Cela est obligeant. Il continue donc à s'y entretenir tout haut, et tout seul?

JAVOTTE.

Oui, Monsieur; il quitte tout le monde pour se parler, et ses conversations entre lui et lui, sont un doux amusement dont il ne se lasse jamais. Il se trouve tout l'esprit et tous les agréments qui rendent la conversation charmante. Nous prenons assez souvent la liberté de l'écouter, et il se dit quelquefois des choses qu'on ne peut pas entendre long-temps. Madame le surprit, il y a quelques jours, jouant au piquet.

LE CHEVALIER.

Au piquet? avec qui?

JAVOTTE.

Avec lui-même, argent sur table. Il se donnoit des soufflets, et se chantoit pouilles, parce qu'il s'étoit gagné cent pistoles.

LE CHEVALIER.

L'aimable original! Mais entrons. Je veux lui renouveler les protestations de mon estime et de mon amitié, aussi-bien qu'à madame sa femme, et à mademoiselle leur fille.

JAVOTTE, l'arrêtant.

Je me charge de ce soin-là, monsieur le Chevalier; et vous me permettrez de vous certifier de leur part, qu'ils sont si persuadés de votre attachement, qu'il n'est pas besoin que vous les en assuriez.

LE CHEVALIER.

Sur mon honneur, et foi de gentilhomme, il me seroit impossible de dire qui j'aime le plus, du père, de la mère ou de la fille.

JAVOTTE.

Voilà une furieuse amitié! J'aurois peine à vous dire aussi laquelle de ces personnes a le plus d'affection pour vous. Monsieur le Baron ne se lasse point de vous louer; madame la Baronne vante votre mérite à tous venants, et mademoiselle Angélique vous élève jusqu'aux nues. Pour moi, je ne vous dis point ce que je pense et ce que je dis de vous, cela blesseroit votre modestie.

LE CHEVALIER.

Tu me ravis, ma chère Javotte, et il faut que je t'embrasse pour te remercier.

JAVOTTE, *le repoussant.*

Fi donc, Monsieur! j'épargne votre modestie; faites grâce à la mienne, s'il vous plaît.

LE CHEVALIER.

Mais je serois coupable de la plus noire ingratitude, si je ne te marquois pas ma reconnoissance.

JAVOTTE.

Il y a d'autres manières de la faire paroître. Celle que vous proposez n'est pas recevable. Les paroles sont languissantes, les gestes sont offensants; la libéralité est expressive, et n'offense jamais. Ah! l'aimable vertu que la libéralité! Qu'elle met un beau vernis sur la reconnoissance!

LE CHEVALIER.

Tu as raison, ma chère Javotte; et c'est un vernis dont je fais grand usage.

JAVOTTE.

Je ne m'en suis pas encore aperçue.

LE CHEVALIER.

Tu t'en apercevras avant qu'il soit peu. Je t'en donne ma parole.

JAVOTTE.

Votre parole?

LE CHEVALIER.

Oui, mon enfant; c'est de l'argent comptant. Ainsi, je compte que tu me rendras service, en m'appuyant de tout ton crédit auprès d'Angélique. Me le promets-tu?

JAVOTTE.

Oh! Monsieur, je n'y manquerai pas.... Je vous en donne ma parole.

LE CHEVALIER.

Ta parole?

JAVOTTE.

Oui, Monsieur; c'est de l'or en barre.

LE CHEVALIER.

Je le crois, mais quand me la tiendras-tu?

JAVOTTE, lui faisant la révérence.

Quand vous m'aurez tenu la vôtre.

LE CHEVALIER, à part.

Voici une poulette qui n'est pas dupe.

JAVOTTE, à part.

Voilà un Chevalier qui en sait long.... (haut.) Jusqu'au revoir, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Comment donc! tu t'en vas déjà?

JAVOTTE.

J'ai cent mille affaires. Tout roule ici sur moi. D'ailleurs, je crois que nous n'avons plus rien à nous dire; et, comme je n'ai point de temps à perdre, vous trouverez bon que je vous quitte.

LE CHEVALIER.

Encore un mot, je te prie.

JAVOTTE.

Dépêchez-vous donc.

LE CHEVALIER.

Va-t'en dire à monsieur le Baron que je voudrois bien lui parler un moment.

JAVOTTE.

Ah, Monsieur! il a si mal passé la nuit, qu'il ne se lèvera qu'à deux heures.

LE CHEVALIER.

Fais-moi donc voir madame la Baronne.

JAVOTTE.

Elle est dans ses vapeurs noires, et ne veut voir personne aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

Allons donc chez mademoiselle Angélique.

JAVOTTE.

Elle a la migraine. Ce sont des douleurs affreuses.

LE CHEVALIER.

Et tu me disois tout à l'heure que toute la famille se portoit bien.

JAVOTTE.

Ah! oui, je m'en souviens; mais je vous l'ai dit par distraction. Présentement que j'y songe, je vous assure que toute la famille est indisposée; et je m'avise aussi moi, que je ne me porte pas trop bien. C'est pourquoi je me retire, après vous avoir donné le bonjour.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, seul.

Que veut dire ceci? J'étois le favori de la famille, que j'avois brouillée avec tous mes rivaux, et je crois que je suis en disgrâce! Les froids compliments de Javotte, ses malignes plaisanteries, les préten-

dues indispositions qu'elle m'oppose, tout cela, bien mûrement examiné, me fait croire qu'on me donne poliment mon congé. Il faut que, pendant mon absence, il y ait eu quelques éclaircissements entre la famille et ceux que j'en avois écartés par mes petites manœuvres; ou que quelque riche parti soit venu se remettre sur les rangs. S'il est homme de condition, je suis perdu sans ressource, à moins que je ne le dégoûte, ou que je ne fasse en sorte qu'on se dégoûte de lui ; autrement, il aura l'avantage du bien sur moi, qui n'ai que ma naissance pour patrimoine.

Si c'est quelque homme de fortune, je pourrai chicaner le terrain : mais ma situation n'en sera pas meilleure, car aujourd'hui les richesses tiennent le haut du pavé; on ne balance plus entre une riche alliance, et une alliance honorable, et mon vilain fera plier mes titres sous le poids de ses millions.

Voilà des réflexions assez tristes : peu s'en faut que je ne quitte la partie. Non, je n'en ferai rien; je veux conserver mes prétentions, jusqu'à ce que je sois mieux au fait, et que je sache à qui j'ai affaire. Sans vanité, je ne suis pas un sot; j'ai de la hardiesse et du génie, et peut-être qu'à force d'adresse et de tracasseries, je trouverai le moyen de me rétablir. Je ne lâcherai prise qu'à bonnes enseignes; et, si je m'y résous, ce ne sera pas sans me venger de manière ou d'autre. Je brouillerai si bien la fusée, que bien fin sera celui qui pourra la démêler.

Mais voici la petite Louison; voyons si par mes

questions je n'en pourrai point tirer quelque éclaircissement. Elle m'a déjà fait des rapports dont je me suis servi fort à propos pour semer ici la dissension. Servons-nous du même expédient.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, LOUISON.

LOUISON, accourant.

Ah! monsieur le Chevalier, que je suis aise de vous revoir!

LE CHEVALIER.

Que je suis ravi de revoir mademoiselle Louison! il faut que je la baise de tout mon cœur.

LOUISON.

Non pas, s'il vous plaît : je ne baise plus les Messieurs, depuis que ma belle-maman me l'a défendu.

LE CHEVALIER.

Elle a tort, et je gage que vous en êtes fâchée.

LOUISON.

Vraiment oui, j'en suis bien fâchée; mais il faut obéir, sinon.... (Elle fait les gestes d'une personne qui fouette.) Vous m'entendez?

LE CHEVALIER.

Comment! on vous traite encore comme cela?

LOUISON.

Quelquefois.

LE CHEVALIER.

Ah! la cruelle mère que vous avez là! je crois que vous la haïssez bien!

LOUISON.

Je ne l'aime pas trop.

LE CHEVALIER.

C'est bien fait. Il ne faut aimer que ceux qui vous caressent.

LOUISON.

Vraiment! je n'aime que ceux-là non plus.

LE CHEVALIER.

Vous voulez donc bien, du moins, que je vous baise la main.

LOUISON.

Ma main!... Attendez, s'il vous plaît, je reviens tout à l'heure.

LE CHEVALIER.

Eh! où allez-vous donc?

LOUISON.

Demander la permission de vous donner ma main à baiser.

LE CHEVALIER.

Non, non; j'aime mieux m'en passer. Jasons tous deux; cela me suffira.

LOUISON.

Oh! pour jaser, tant que vous voudrez. Maman ne me l'a pas defendu; et quand elle me le défendroit, oh! je vous assure que je ne pourrois pas m'en empêcher. Quelquefois elle me dit : taisez-vous, petite fille. Savez-vous ce que je fais? Je boude maman, et je me parle toute seule.

LE CHEVALIER, à part.

Elle tient de son père.

LOUISON.

Ou bien je parle à ma poupée.

LE CHEVALIER.

Bonne ressource! Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que votre poupée ne vous répond point.

LOUISON.

Oh! je me réponds pour elle.

LE CHEVALIER, à part.

Parbleu! voilà le vrai portrait du Baron. (haut.) Vous avez donc bien de l'esprit, Louison, puisque vous en avez pour deux?

LOUISON.

En doutez-vous, monsieur le Chevalier? Nous nous disons je ne sais combien de jolies choses.

LE CHEVALIER.

Oh! j'en suis persuadé.

LOUISON.

On s'imagine que je ne sais rien, parce que je suis petite; mais je sais bien de petites affaires qu'on croit que je ne sais pas.

LE CHEVALIER.

Eh! comme quoi, par exemple?

LOUISON.

Par exemple.... je sais que mon papa parle tout seul quand il est dans son cabinet.

LE CHEVALIER.

Il parle tout seul?

LOUISON.

Oui, vraiment; et je l'ai écouté ce matin plus d'un quart d'heure.

LE CHEVALIER.

Cela est plaisant! Eh! vous souvient-il de ce qu'il disoit?

LOUISON.

Si je m'en souviens? vous allez voir. Il s'agissoit de vous, monsieur le Chevalier : cela me faisoit mourir de rire; car il vous parloit, quoique vous n'y fussiez pas.

LE CHEVALIER.

Eh! que me disoit-il?

LOUISON.

Attendez.... il vous disoit.... Trève de discours, monsieur le Chevalier; je vous entends à demi-mot. Tenez, mon garçon, je vous aime, je vous estime : mais vous n'aurez pas ma fille.

LE CHEVALIER.

Voilà un fort mauvais compliment que me faisoit monsieur votre père. Mais ne lui ai-je pas répondu quelque chose?

LOUISON.

Oh qu'oui! Vous lui répondiez : mais vous me l'aviez promise; un honnête homme n'a que sa parole. Et il vous répondoit : je me moque de ma parole. Et vous lui répondiez : cela est fort vilain à vous. Et il vous répondoit : vilain vous-même; allez vous promener; j'aime mieux monsieur de Maison-Neuve, il est riche à millions, et vous n'avez pas le sou. Et vous répondiez : c'est monsieur de Maison-Neuve qui est un vilain, un crasseux, un pied-plat. Et il vous répondoit : corbleu! quand un homme est riche,

il est assez noble. Et vous répondiez : mais c'est un sot, monsieur le Baron. Cela n'est pas vrai ; puisqu'il est plus riche que vous, il a plus d'esprit que vous. Adieu, Chevalier ; embrassez-moi, et n'y revenez plus. Bonjour et bonsoir, c'est pour deux fois. Après cela, mon cher papa a ouvert la porte de son cabinet, en vous disant : sortez, sortez. Et il l'a refermée si rudement, qu'il m'a fait peur, et que j'ai pris la fuite.

LE CHEVALIER.

Y a-t-il long-temps que cela s'est passé ?

LOUISON.

Tout à l'heure. Je cherchois Javotte pour lui conter tout cela ; et c'est vous que j'ai trouvé le plus à propos du monde. Ne trouvez-vous pas cette histoire-là bien plaisante ?

LE CHEVALIER.

Oh ! très-plaisante assurément.

LOUISON.

Mais vous n'en riez point ! Je m'en vais le dire à ma sœur ; elle en rira plus que vous.

LE CHEVALIER.

Comment ! est-ce que votre sœur sera bien aise qu'on lui donne un autre mari que moi ?

LOUISON.

Je crois qu'oui ; car elle dit qu'elle ne vous aime plus, et qu'elle n'obéira jamais à ma belle-maman, qui veut absolument qu'elle vous épouse. Adieu ; voici mon papa qui parle tout seul. Ne lui dites pas ce que je vous ai dit, au moins ; car, si vous le dites, je dirai

que vous ne dites pas vrai : et je le soutiendrai, je vous en avertis.

LE CHEVALIER.

Allez, ma belle enfant, je vous garderai le secret, mais à condition que vous me direz tout ce que vous saurez.

LOUISON.

Oui, oui; revenez tantôt, nous jaserons encore. Sans adieu, monsieur le Chevalier.

FIN DU TRACASSIER.

SUITE

DE LA LETTRE III.

Vous voyez, Monsieur, par les trois scènes que vous venez de lire, que j'y emploie toute l'adresse qu'il m'est possible, pour développer insensiblement, par gradations, et même en action, mon principal caractère, afin d'éviter l'exposition et les récits, qui commencent par jeter du froid dans le début, et qui souvent impatientent et indisposent les spectateurs. Ainsi, Monsieur, quand vous travaillerez de votre chef, recherchez soigneusement toutes les ressources de l'art, pour exposer votre sujet sans paroître en avoir le dessein, et par le secours de l'action, ou des réflexions répandues et ménagées discrètement dans quelque monologue; et ne faites pas comme les anciens, qui, pour faire entrer les spectateurs dans le sujet de la comédie qu'on alloit représenter, introduisoient assez souvent un acteur qui leur racontoit bonnement ce qui avoit précédé l'action, comme s'il eût parlé à son confident; ou qui se bornoient, comme *Térence*, à un personnage *protatique*, qui ne paroissoit qu'une fois au premier acte, pour écouter froidement et sans intérêt ce qu'il étoit nécessaire de savoir avant que la pièce com-

mençât. N'en déplaise aux partisans outrés des anciens, nous leur sommes infiniment supérieurs dans l'art des expositions, et même dans celui d'amener les dénoûments : leur coloris, pour le dire en passant, est peut-être plus beau que le nôtre; mais je crois que notre *dessein* est plus correct et plus ingénieux que le leur; précieux avantage que nous devons à trois puissants génies, *Corneille*, *Racine* et *Molière* ; aux deux premiers surtout : car, à l'égard de *Molière*, on peut dire, sans lui faire injustice, que, s'il est très-digne d'être imité, ce n'est pas par ses dénoûments, qui tiennent plus des anciens et des farceurs d'Italie que des grands hommes que je nomme avec lui. Vous verrez ceci plus amplement expliqué dans mes commentaires dramatiques sur les auteurs tragiques et comiques, anciens et modernes, sans en excepter les Espagnols, les Italiens et les Anglois, qui méritent nos observations. C'est un ouvrage immense, auquel je travaille depuis près de dix ans. Vous avez vu mes Essais sur *Sophocle*, sur *Euripide*, sur *Aristophane*, et sur *Plaute* et *Térence* : cette première partie de ma tâche est entièrement finie; mais la seconde partie me fait trembler, à cause de la vaste étendue de la matière qu'il faut que j'aie le courage d'embrasser : cependant, si c'est la plus longue, sans comparaison, ce sera, je crois, la moins difficile. Je suis fort avancé dans mes observations sur les

deux *Corneille*, dont le cadet, plus je le sonde et l'examine, me paroît infiniment plus estimable qu'on ne se l'imagine ordinairement, surtout par rapport à l'invention et à la disposition des sujets. Jamais homme, à mon avis, n'a mieux possédé l'art de bien conduire une pièce de théâtre. Le tout soit dit en passant; car ce n'est nullement ici l'occasion de traiter cette matière.

Bonjour, mon cher disciple : aimez toujours celui que vous appelez votre maître; et soyez sûr que, par son tendre attachement pour vous, il mérite toute l'affection et toute la confiance que vous lui marquez en toute occasion.

QUATRIÈME LETTRE

A MONSIEUR

LE CHEVALIER DE B***.

Après la sévère critique que j'ai faite de vos deux premiers ouvrages, et les peines incroyables que vous vous êtes données pour les corriger, je vous croyois guéri pour jamais, mon cher Chevalier, de cette fureur dramatique dont vous étiez possédé; mais je vois bien que vous êtes aussi François que moi, et qu'un jour de bon temps vous fait oublier une année de fatigue. A peine êtes-vous délivré de votre première tâche, que vous voilà prêt à recommencer. Eh bien! recommençons donc, puisque vous le désirez. Quoi! vous avez le plan de notre nouvel ouvrage depuis plus de quinze jours, et vous n'avez pas encore fait une scène! Vous voulez que ce soit moi qui débute; et comme si vous ne saviez pas bien écrire, il faut encore que je vous tienne la main! Allons, tout coup vaille: j'ai fait les deux premières scènes; elles sont en vers, comme nous en sommes convenus: mais je vous avertis que je n'irai pas plus loin. Il faut que j'achève *le Faux Misanthrope*, dont le cinquième acte me désole: voilà deux fois que je

le recommence, et je ne sais si je serai plus heureux à la troisième. O le pénible ouvrage qu'un cinquième acte !

> Nature, quelles couleurs
> Il faut trouver pour l'atteindre !
> Apprenez, jeunes auteurs,
> A recommencer sans vous plaindre.

Mais revenons à votre pièce nouvelle : je ne veux point du tout que vous la nommiez *l'Italien marié à Paris :* car j'ai ouï dire que les Italiens avoient traité ce sujet; et il seroit très-honteux pour nous, que nous leur dérobassions un titre. Laissons-les en possession de leurs richesses fragiles, de leur oripeau, de leurs pierreries du Temple, et n'étalons rien qui ne soit puisé dans une source pure.

Je conviens que votre héros est un *Vénitien* marié à Paris pour la seconde fois; mais, comme parmi bien des qualités odieuses dont nous prenons soin de le parer; savoir, la défiance, la jalousie, la fausseté, nous faisons prédominer en lui l'esprit de vengeance, qui influe manifestement sur toutes ses actions, il faut, s'il vous plaît, que nous le nommions *le Vindicatif:* c'est un caractère neuf, qui ne laissera pas d'avoir son ridicule, parce que les autres défauts dont il est assorti, en sont extrêmement susceptibles, et qu'au surplus il sera toujours la dupe de tous ceux dont il prétendra se venger; ce

qui rendra son personnage tout au moins aussi plaisant qu'il est haïssable. Plût à *Thalie* que j'eusse fait cette réflexion, lorsque j'ai entrepris le caractère de *l'Ingrat!* Je ne me serois pas avisé de traiter un caractère si odieux, que les comédiens même ont de la répugnance à se charger de ce rôle, quoiqu'il soit très-vif, et que le célèbre *Beaubourg* se fît un plaisir de le représenter. Sans ce défaut, qu'il faut toujours éviter dans le caractère dominant d'une comédie, celle de *l'Ingrat* seroit peut-être la meilleure de mes pièces, et la plus aimée du public; car elle est fortement versifiée, assez bien conduite, et très-intéressante, surtout au quatrième acte, qui est ce que j'ai jamais imaginé de plus adroit et de plus théâtral. Prenons cette occasion pour établir une règle de théâtre, établie déjà depuis long-temps par la pratique; c'est que toute comédie de caractère doit présenter un caractère ridicule, et que, s'il est odieux et haïssable, ou trop raisonnable et trop sérieux, il ne peut jamais atteindre au vrai but de la comédie, qui est de plaire et d'amuser en instruisant. Mon *Ambitieux*, par exemple, n'étoit pas un caractère propre à la comédie; aussi ne prétendis-je pas en faire une, lorsque j'entrepris un sujet si grave : je l'ai offert au public comme une *tragi-comédie*, d'un goût, à la vérité, bien nouveau, puisqu'il allioit les traits les plus sublimes du tragique aux traits les plus naïfs et

les plus plaisants du comique. Ce sont les deux genres assez heureusement assortis, qui forment une espèce de poëme dramatique, dont je n'avois point vu de modèle; car, bien que dans l'*Amphitryon* les deux principaux personnages soient sérieux, l'erreur continuelle qui résulte de leur ressemblance, forme des incidents proprement comiques: au lieu que toutes les démarches de l'Ambitieux n'ont rien que de sublime et de tragique, et ne lui préparent qu'une triste catastrophe, tandis qu'un personnage des plus ridicules, c'est-à-dire, *Dona Béatrix*, forme des incidents très-risibles, et que sa nièce y jette une autre sorte de comique par sa candeur et ses naïvetés. Mais laissons cette espèce nouvelle à des génies plus capables que moi de la porter à sa perfection. Quoique je ne me repente point de l'avoir traitée, je ne voudrois pas y retourner.

Le caractère du *Vindicatif* n'a pas besoin de tant de secours pour être de lui-même un personnage très-comique; je viens de vous en marquer les raisons: soyez donc tranquille à cet égard. Il ne s'agit plus que de mettre la main à l'œuvre; et je commence. Or, écoutez.

LE VINDICATIF,

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

Madame TRISTAN.

JAVOTTE.

La scène est à Paris.

LE VINDICATIF,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Mme TRISTAN, JAVOTTE.

JAVOTTE.

Madame, vous suivrai-je ?

Mme TRISTAN.

Il n'est pas nécessaire.

JAVOTTE.

Que dirai-je à Monsieur ?

Mme TRISTAN.

Rien.

JAVOTTE.

Mais, sans vous déplaire,
Puis-je vous dire ici que monsieur votre époux,
Tout ouvert qu'il paroît, n'est pas connu de vous ?
Sitôt que vous sortez, il s'alarme, il s'agite,
Il gronde, il peste, il jure. Il faut que je l'évite,
Ou que j'essuie alors cent mots injurieux :
Hier il me menaça de m'arracher les yeux,

Si je ne l'informois où vous étiez allée ;
Il me traita de fourbe et de dissimulée,
Et d'autres vilains noms que vous devinez bien,
Parce que j'assurai que je n'en savois rien.
En effet, j'ignorois que vous fussiez sortie ;
Mais il vous taxoit, lui, d'être à quelque partie,
Que vous vouliez cacher pour de bonnes raisons :
Et je vous avertis qu'il n'est point de soupçons
Qu'il ne prenne de vous, dès qu'il vous perd de vue
Vous écoutez ceci sans en paroître émue,
Et vous y répondez d'un souris dédaigneux.
Mais il faut vous attendre à quelque éclat fâcheux,
Si vous ne réglez pas votre humeur sur la sienne.
Oubliez-vous qu'il est de race italienne,
Jaloux par conséquent, jour et nuit attentif,
Fin, rusé, défiant, surtout vindicatif?
Ne pardonnant jamais la plus légère offense,
Il feint de l'oublier pour en tirer vengeance ;
C'est son plus doux penchant, son péché favori,
Et vous devez tout craindre avec un tel mari.

Mme TRISTAN.

Une femme d'honneur n'a jamais rien à craindre.
Loin qu'un injuste époux me force à me contraindre,
J'ai le cœur ulcéré de ses soupçons jaloux,
Et me fais un plaisir de braver son courroux.
Je connois mes devoirs, je les suis à la lettre ;
Mais, ce qui m'est permis, j'ose me le permettre.
Et me le permettrai, malgré tout le fracas
D'un mari défiant qui ne me connoît pas.
Enfin, je suis Françoise, et je hais l'esclavage.

Ce n'est point malgré moi que je veux être sage,
Je le suis par principe. Un cœur ultramontain
Outrage tout mon sexe, et ne se croit certain
D'être exempt du malheur qu'il redoute sans cesse,
Qu'autant qu'il trouve l'art d'enchaîner la sagesse:
Mais qu'il est abusé! La sagesse, enchaînée,
Par l'occasion seule est souvent entraînée;
Elle ne se soutient que par la liberté,
Et dégénère enfin dans la captivité.

JAVOTTE.

Vous dites vrai, Madame; et vivent nos maximes!
Nos bons Parisiens les trouvent légitimes;
Ce sont d'honnêtes gens qui se font une loi
De nous abandonner à notre bonne foi;
Aussi de les tromper ferois-je conscience.
On ne gagne un bon cœur que par la confiance:
Sitôt qu'on s'en défie, on l'offense, on l'aigrit;
Et la plus sotte alors se trouve assez d'esprit
Pour duper tôt ou tard l'homme le plus habile.
Qui nous met dans les fers pour se rendre tranquille,
Cherche à forcer le cœur, et s'en fait détester;
Et ce cœur révolté cherche à se contenter.
A monsieur votre époux j'ai fait ces remontrances,
Mais en vain : rien ne peut vaincre ses défiances;
Le titre de tyran ne lui fait point de peur;
Et, bien loin d'en rougir, il veut s'en faire honneur.
Quelque accès furieux pourroit enfin le prendre.
Il est, vous le savez, homme à tout entreprendre
Pour se venger de vous, s'il se croit offensé;
Et c'est peut-être à quoi vous n'avez pas pensé.

Mme TRISTAN.

Tu te trompes, Javotte; à toute heure j'y pense.
Mais il m'aime et me craint; et l'esprit de vengeance,
Qui souvent contre moi tâche de l'exciter,
A ces deux passions ne sauroit resister.
J'ai su sur son esprit prendre un si fort empire,
Qu'en face il n'a jamais osé me contredire.
Je connois son génie; il veut être bravé,
Ou bientôt par lui-même on se voit captivé.
De sa défunte femme on m'a conté l'histoire:
A lui complaire en tout elle mettoit sa gloire.
Cette soumission, loin de gagner son cœur,
Ne produisit en lui qu'un excès de rigueur.
Elle n'y put tenir; et, justement outrée,
Par arrêt de la cour elle fut séparée.
Pour ne pas m'exposer à cette extrémité,
Je l'ai soumis d'abord à mon autorité.
De son foible pour moi j'ai su prendre avantage,
Et me suis soutenue avec tant de courage,
Qu'au puissant ascendant que j'ai gagné sur lui,
Il n'ose ouvertement se soustraire aujourd'hui.
Au surplus, mes parents, dont il craint la puissance,
Le tiennent en respect. Une illustre naissance,
Mes amis, ma conduite, enfin, mille raisons
Me mettent à couvert de ses lâches soupçons,
Et me donnent le droit de prétendre à l'empire,
Et de vivre à mon gré, quoi qu'il en puisse dire.

JAVOTTE.

C'est très-bien raisonner; mais je crains à la fin
Quelque trait imprevu de son esprit malin.

Ce qu'il ne peut de force, il le peut par adresse.
Il est plus dangereux au moment qu'il caresse,
Que lorsqu'il se gendarme et paroît en fureur.
Je hais les songe-creux, ils me font toujours peur.
J'aime bien mieux un fou qui dit tout ce qu'il pense,
Que ces gens rembrunis obstinés au silence,
Ou qui ne disent rien qui ne soit compassé,
Et, brûlant au dedans, ont le dehors glacé.
Enfin, defiez-vous de tout visage étique,
Sous un front renfrogné, sombre et mélancolique;
Ce sont signes certains d'un méchant animal.
Gens qui pensent toujours, pensent toujours à mal.

Mme TRISTAN.

Cela peut être vrai; mais, quoi qu'il en arrive,
Je prétends être libre, et ne suis point craintive.
Il faut que mon mari se prête à mes façons :
Et le plus sûr moyen de guérir ses soupçons,
C'est de n'en témoigner aucune inquiétude.
Je veux, bon gré, mal gré, qu'il prenne l'habitude
De se fier à moi. Je me suis fait aimer;
Je parviendrai peut-être à me faire estimer.

JAVOTTE.

Ma foi, j'en doute fort. Soyez sûre, Madame,
Qu'il ne pourra jamais estimer une femme,
Quelque bien qu'en tous lieux on lui dise de vous....

Mme TRISTAN, d'un air fier.

Eh! pourquoi, s'il vous plaît?

JAVOTTE.

C'est qu'il est né jaloux,
Ergò très-défiant. Estime et jalousie

Ne peuvent, à mon sens, marcher de compagnie.
Aussi n'espérez pas....

Mme TRISTAN.

Eh bien donc! nous verrons.
Il faut qu'il se refonde, ou nous nous quitterons;
M'y voilà résolue, et je le dis sans crainte.
Je sors, et vais dîner chez ma tante Araminte;
Ensuite nous devons aller à l'Opéra :
C'est ce que tu diras quand on me cherchera.

SCÈNE II.

JAVOTTE, seule.

Voila, sur ma parole, une maîtresse femme;
Et Dieu nous la devoit. Dans le fond de mon âme,
J'approuve de bon cœur la route qu'elle prend
Pour venger la defunte et mater le tyran.
Moi, pour contribuer à le mettre au supplice,
D'un si pieux dessein je veux être complice.
En feignant de le plaindre et d'entrer dans son sens,
Je m'en vais lui lancer les traits les plus perçants.
Tout ce qui le chagrine, il est prompt à le croire;
Et vexer un tel homme est œuvre meritoire.

FIN DU VINDICATIF.

SUITE
DE LA LETTRE IV.

Voila, ce me semble, mon cher ami, vos deux principaux caractères assez bien établis : vous n'aurez pas de peine à les pousser jusqu'au cinquième acte; car ils vous donnent beau jeu l'un et l'autre. Vous sentez bien que *Javotte* doit être adroite et maligne, et, d'un air de souplesse et de dévouement, gagner une partie de la confiance de notre *Vindicatif*, afin de le tourmenter, de le mettre au désespoir à tout moment, et de pénétrer en même temps ses desseins les plus secrets et les plus noirs, pour en avertir promptement sa maîtresse, et lui fournir le moyen de les parer.

Vous aurez soin de bien dessiner le personnage qui doit être le contraste de notre héros, c'est-à-dire, homme franc, débonnaire, sans fiel, incapable de haïr et de se défier; et prenant si peu garde aux actions de sa femme, qui est la sœur de madame *Tristan*, qu'à peine se souvient-il qu'il est marié. Ce contraste doit former, dans le cours de la pièce, des conversations fort plaisantes entre *Tristan* et ce bon mari, qui se moquera de lui perpétuellement, et

le mettra même en fureur, sans en avoir le dessein : car il faut le peindre d'un caractère si bénin, que jamais l'idée d'offenser quelqu'un, ou de se venger d'une offense, n'ait pu lui monter la tête. En un mot, ce doit être un de ces hommes qui sont bons par tempérament, et nullement par réflexion, par système, ou par vertu. Nous connoissons de ces bonnes gens-là, qui ne sont capables ni d'aimer, ni de haïr, et qui par conséquent ne sont bons à rien, ne faisant aucune figure réelle dans le monde, puisqu'on n'a rien à craindre ni à espérer de leur part.

Les autres personnages de votre pièce sont assez bien dessinés dans mon plan; c'est pourquoi je ne vous en dis rien : suivez-le, je vous prie, le plus exactement que vous pourrez; mais, comme il peut fort bien arriver qu'en traitant votre sujet, il vous vienne des idées bien supérieures aux miennes, ne balancez pas un instant à les mettre en œuvre; car tout génie qui sent qu'on lui donne des bornes, et à qui l'on ne permet jamais de les franchir, tombe infailliblement dans la sécheresse, et ne produit rien qui paroisse couler de source; c'est ce qui fait que les serviles imitateurs sont si froids, et qu'Horace les traite de franches pécores. Donnez-vous donc l'essor, mon cher Chevalier, et mettez-vous bien dans l'esprit pour toujours, que si, dans les commencements, le disciple doit être docile, et marcher avec circonspection, il doit,

dès qu'il se sent un peu de force, essayer de marcher tout seul, tenter même de devancer son maître : c'est à quoi je vous prédis que vous parviendrez; et, bien loin d'en être jaloux, vos succès seront mes triomphes. Comptez sur la sincérité de ce discours, et sur la solidité de mon attachement pour vous.

CINQUIÈME LETTRE.

A MADAME

LA MARQUISE DE P***.

Vous êtes obéie, Madame, et bien plus tôt que vous ne l'espériez. J'ai l'honneur de vous envoyer, en vers françois, les *Scènes angloises* que je vous lus et que je vous traduisis en même temps, pendant mon dernier séjour à Paris. Vous les trouvâtes si intéressantes, si naïves, et d'un goût si singulier et si touchant, que vous me priâtes instamment de vous les traduire en forme, ce que je ne pus m'empêcher de vous promettre. Eh! le moyen de vous refuser quelque chose? Quiconque en auroit la force, seroit aveugle ou insensible; et, grâce à Dieu, je ne suis ni l'un ni l'autre. Que ne pourrois-je point dire pour le prouver! Mais peut-être que mes preuves concluroient trop, et que mes arguments vous déplairoient; car vous n'êtes pas aussi bonne que belle, soit dit sans vous déplaire: et vos traits, tout charmants qu'ils sont, ont je ne sais quoi de sévère et d'imposant, qui vous rend aussi respectable que séduisante. Oui,

séduisante; il faut, s'il vous plaît, que vous me passiez ce terme : car enfin, quelque indifférent, quelque vertueux même qu'on puisse être, un seul de vos regards ne suffit-il pas pour déconcerter?... Mais où vais-je m'égarer? Pardonnez-moi, je vous prie, ma distraction, et revenons à nos moutons, c'est-à-dire, à nos *Scènes angloises*, que je vous ai rendues presque mot à mot, malgré la difficulté de la rime, et le différent génie des deux langues.

Au reste, vous vous souviendrez, Madame, que ces scènes sont extraites d'une comédie intitulée *la Tempête*, pièce toujours très-suivie en Angleterre, quoiqu'il s'en faille infiniment qu'elle soit régulière; mais en ce pays-là, l'irrégularité n'est qu'une perfection.

Afin que vous puissiez encore mieux entendre ces scènes détachées, je vais vous exposer, le plus brièvement qu'il me sera possible, l'argument de toute la comédie; argument qui tient fort du merveilleux, et encore plus du bizarre: c'est une magie perpétuelle. Et quels incidents ne peut-on point amener par la force de la magie? Que nous serions heureux en ce pays-ci, nous autres auteurs comiques, si on vouloit nous permettre de nous servir d'un art si commode! Que de belles choses ne ferions-nous point! Mais on a la dureté d'exiger de nous que nous ne nous écartions jamais de la nature, et

que nous puisions chez elle tous nos incidents et tous nos portraits. Dès que nous voulons prendre notre imagination pour modèle, on nous siffle impitoyablement; et franchement, cela est fort incommode et fort malhonnête; mais c'est le goût de la nation : elle veut du vrai; tout ce qui ne lui paroît pas tel, lui déplaît, et elle le sabre sans miséricorde. Jugez comment elle auroit reçu la pièce dont voici le sujet.

Un prince fort savant, grand astrologue et grand magicien, avoit renoncé au duché de Milan, dont il étoit héritier, et l'avoit cédé à son frère cadet; bornant son ambition à vivre avec ses livres, et avec une femme très-aimable, qu'il avoit épousée par inclination, et qui lui avoit donné deux filles, dont l'aînée n'avoit encore que trois ans lorsque le duc de Milan devint amoureux de sa belle-sœur, et trouva moyen de la séduire.

Prosper, notre prince philosophe, ne le fut pas assez pour supporter patiemment un affront si sensible et une si noire ingratitude, et résolut de s'en venger à quelque prix que ce fût.

Il forma secrètement une conjuration contre son frère, et y fit entrer son intime ami, père d'*Hippolyte*, qui n'étoit pas plus âgé que la fille aînée de Prosper.

La conspiration fut découverte : l'ami de Prosper fut arrêté; et Prosper, prévoyant qu'il auroit

le même sort, se sauva furtivement de Milan, emmenant avec lui ses deux filles et le fils de son malheureux ami.

Il se rendit à Naples, y acheta un vaisseau, et l'ayant équipé promptement, il se mit en mer, bien résolu d'aller passer le reste de ses jours dans quelque île déserte, et prévenu d'une haine invincible contre les hommes, et encore plus contre les femmes.

Il trouve une île telle qu'il la cherchoit, et s'y établit, ne gardant auprès de lui que *Mirande* et *Dorinde* ses filles, et le petit Hippolyte.

Son dessein est de faire en sorte que les filles et le garçon ne se voient jamais, ou du moins qu'ils se munissent d'une si forte aversion pour leurs sexes différents, qu'ils puissent se voir sans aucun danger, si par malheur ils viennent à se rencontrer.

Il n'oublie rien pour y réussir, et laisse Hippolyte dans une grotte un peu éloignée de son habitation.

Mais au bout de quinze ans, il prévoit, par ses calculs, qu'il doit arriver, ce jour-là même, un malheur terrible à Hippolyte, et qu'il doit tomber dans ce malheur pour l'amour d'une femme.

Son inquiétude pour ce cher élève l'oblige à le faire sortir de son ancienne grotte, et à le faire entrer dans une autre plus voisine de son

habitation. C'est ce mouvement qui donne lieu aux scènes que vous allez lire; car je supprime tout le reste de l'argument : et ce que je viens de vous narrer est suffisant pour vous mettre en état de les entendre.

SCÈNES ANGLOISES,

Tirées de la comédie intitulée :

LA TEMPÊTE.

PERSONNAGES.

PROSPER.
HIPPOLYTE.
MIRANDE, } filles de Prosper.
DORINDE, }

La scène est à Londres.

SCÈNE

DE

PROSPER ET D'HIPPOLYTE.

PROSPER.

HIPPOLYTE !

HIPPOLYTE, paroissant à l'entrée de sa grotte.

Seigneur !

PROSPER.

Approchez.

HIPPOLYTE, sortant.

J'obéis.

Avez-vous quelque chose à me dire?

PROSPER.

Mon fils,

Car je veux de ce nom vous appeler sans cesse;
Et le ciel m'est témoin avec quelle tendresse,
Quel zèle, quelle ardeur, et quels soins complaisants,
Je vous élève ici depuis plus de quinze ans,
N'en ressentez-vous pas quelque reconnoissance?

HIPPOLYTE, froidement.

Autant que je le puis.

PROSPER.

Quel air d'indifférence!

Ah! que vous sentez peu ce que j'ai fait pour vous!

HIPPOLYTE.

Pardonnez-moi.

PROSPER, l'embrassant.

Mon fils, mon sort seroit bien doux,
Si vous étiez content.

HIPPOLYTE.

Eh! le moyen de l'être?
Je m'ennuie.

PROSPER.

Oui?

HIPPOLYTE.

Autant que je puis m'y connoître,
Je suis très-malheureux.

PROSPER.

Très-malheureux! en quoi?

HIPPOLYTE.

Je n'ose m'expliquer.

PROSPER.

Je le veux. Parlez-moi
Sincèrement.

HIPPOLYTE.

Depuis que je connois la vie,
Seigneur, je n'ai jamais pu suivre mon envie.
Et cependant, je sens que j'aurois du plaisir
A me conduire en tout au gré de mon désir.

PROSPER.

(à part.)
J'entends. O liberté, fille de la nature!

HIPPOLYTE.

Vous m'avez renfermé dans une grotte obscure
Depuis mes jeunes ans; ce n'est que de ce jour
Que vous m'avez conduit dans ce nouveau séjour,
Non pour me délivrer, mais à dessein peut-être
De changer ma prison. Ah! vous êtes le maître,
Je ne murmure point, mais vous pourriez, je croi,
Adoucir....

PROSPER.

Ma rigueur provient d'un juste effroi.
D'un astre infortuné la maligne influence
Menace votre vie; et ma vaste science
Me fait prévoir le coup prêt à tomber sur vous.
C'est aujourd'hui....

HIPPOLYTE.

Seigneur, j'embrasse vos genoux,
Pour obtenir la fin d'un si dur esclavage.
Laissez-moi respirer sous cet aimable ombrage.

PROSPER.

Je me rendrois coupable, et complice du sort.
Non, il faut vous cacher pour éviter la mort.

HIPPOLYTE.

La mort! Pour s'en sauver à quoi bon se contraindre?
Vos leçons m'ont appris qu'il ne faut point la craindre,
Que l'on doit la braver à toute heure, en tous lieux,
Sous quelque affreux aspect qu'elle s'offre à nos yeux.
Laissez-moi la chercher, je crains moins sa figure,
Que la triste langueur d'une prison si dure.

PROSPER.

Je me reprocherois la fin de vos beaux jours.

Je pourrois l'avancer.

HIPPOLYTE.

Eh! pourquoi ce discours?
Vous m'avez dit cent fois que tout ce qui respire
Dans cette île où je suis, est soumis à l'empire
De ce qu'on appelle homme. Or, l'étant comme vous,
De quelle créature ai-je à craindre les coups?

PROSPER.

Mon fils, il est ici certaines créatures
Qui peuvent vous porter de terribles blessures:
Dangereux animaux, dont, par bonne raison,
J'ai tâché jusqu'ici de vous cacher le nom.

HIPPOLYTE.

Ces créatures-là sont donc bien effroyables?

PROSPER.

Elles doivent vous être à jamais redoutables.
Par la loi de nature, il est dit, arrêté,
Qu'elles partageront la souveraineté
Avec l'homme.

HIPPOLYTE.

Eh bien! soit; je souscris au partage.
Seroit-ce donc pour l'homme un grand désavantage?

PROSPER.

Non. Mais à l'enchaîner leur esprit trop enclin,
L'a souvent dépouillé du pouvoir souverain.

HIPPOLYTE.

Eh! que sont-elles donc?

PROSPER.

Ce sont nos ennemies,
Quoiqu'entre elles et l'homme il soit des sympathies

Qui l'entraînent toujours vers leurs charmes trompeurs.

HIPPOLYTE.

Comment appellez-vous ces animaux vainqueurs?

PROSPER.

Les femmes.

HIPPOLYTE.

Ce nom-là me chatouille l'oreille.
Les femmes! Tout ceci me semble une merveille,
Que jusqu'à ce moment je ne connoissois pas.
Faites-moi le portrait des femmes.

PROSPER.

Leurs appas,
Mon fils, sont au-dessus de toutes les louanges.
Figurez-vous un être entre l'homme et les anges.
Ces fatales beautés ont des yeux meurtriers,
Qui de nos foibles cœurs percent tous les sentiers.
Le chant des rossignols est bien moins agréable
Que le son de leur voix. Leur discours est aimable,
Insinuant, badin; leur commerce est charmant:
Les femmes, en un mot, sont tout enchantement.
Jamais, sans succomber, nul homme ne les brave,
Et dès qu'il les regarde, il devient leur esclave.

HIPPOLYTE.

Leur esclave! Je sens que j'aurois trop de cœur
Pour souffrir cet affront, dont j'ai si peu de peur
Que je veux mesurer mes forces avec elles.

PROSPER.

Non, vous seriez vaincu. Ces perfides mortelles
Vous attaqueroient, même au milieu du sommeil.

HIPPOLYTE.

Oh! je m'en vengerois vivement au réveil.

PROSPER.

Vous vous exposeriez à d'invincibles armes.
Rien ne peut résister au pouvoir de leurs charmes.

HIPPOLYTE.

A quoi pourrois-je donc comparer leur beauté?

PROSPER.

Les ombrages épais dans l'ardeur de l'été,
Les rayons du soleil pendant l'âpre froidure;
La mer quand elle est calme, un ruisseau qui murmure
Entre deux verts gazons, et qui semble exciter,
Au retour du printemps, les oiseaux à chanter,
Ne touchent point nos sens, n'enchantent point nos âmes
Par des attraits si doux, que la beauté des femmes.

HIPPOLYTE.

Ont-elles plus d'attraits que les plumes du paon,
Que la blancheur du cygne, ou que le beau carcan
Dont l'émail brille au cou des colombes plaintives?
L'arc-en-ciel n'a-t-il pas des couleurs bien plus vives,
Un mélange plus doux dans sa variété,
Que les femmes n'en ont dans toute leur beauté?
Et cependant j'ai vu des colombes, des cygnes,
Des paons, et l'arc-en-ciel. J'ai marqué par des signes,
Des discours, que j'étois charmé de leurs attraits,
Sans que jamais mon cœur fût blessé d'aucuns traits.

PROSPER.

Ah! mon fils, tout cela n'a rien de comparable
Au sexe féminin.

HIPPOLYTE.

Il est donc bien aimable!

PROSPER.

Et cent fois plus fatal; ainsi, dès qu'en ces lieux
Vous verrez quelque femme, il faut fermer vos yeux,
Retourner sur vos pas, fuir à bride abattue,
De peur que d'un regard le poison ne vous tue.
Obéirez-vous bien à cet ordre?

HIPPOLYTE.

Oui, Seigneur,
Je les fuirai partout, comme un objet d'horreur.

PROSPER.

Il y va de vos jours.

HIPPOLYTE.

Mais aussi, prenez garde
Qu'à venir m'attaquer nulle ne se hasarde;
Car je me vengerois d'un pareil attentat,
Quand je devrois mourir au milieu du combat.

PROSPER.

Je vous préserverai d'une telle aventure.
Rentrez. Appliquez-vous sans cesse à la lecture.
J'ai mis dans ce caveau quelques livres charmants,
Qui feront votre étude et vos amusements.
Surtout pendant ce jour cachez-vous à ces belles;
Demain je vous dirai de meilleures nouvelles.

(Hippolyte sort.)

Il sort bien à propos. Mes filles, que voici,
Auroient pu malgré moi le retenir ici.

SCÈNE
DE PROSPER ET DE SES FILLES.

PROSPER, MIRANDE, DORINDE.

PROSPER.

Quel instinct, sur mes pas, peut les avoir conduites?
Je tremble. Mais pourquoi? Je les ai bien instruites.
Mes filles, quel sujet vous amène en ces lieux?

MIRANDE.

Seigneur, on y respire un frais délicieux.

PROSPER.

Non, il y fait un chaud qui vous seroit funeste.
D'ailleurs, vous y courez un péril manifeste.
Avez-vous oublié ce que je vous ai dit?

DORINDE.

L'homme est-il près d'ici?

PROSPER.

Mettez-vous dans l'esprit
Que tout ce que l'on peut rencontrer d'effroyable,
De hideux, de méchant, de noir, d'épouvantable,
Se trouve en cet endroit, et menace vos jours.
Les tigres, les lions, les léopards, les ours,
Sont pour vous, mes enfants, moins à craindre que l'homme.

MIRANDE.

Je crains qu'il ne nous mange, ou qu'il ne nous assomme;

Fuyons.

DORINDE.

Quoi ! c'est donc là sa caverne?

PROSPER.

Oui, vraiment.

N'en approchez jamais.

DORINDE.

Oh ! je vous fais serment

Que je fuirai si bien, qu'il ne pourra m'atteindre.

MIRANDE.

Mais après tout, pourquoi devons-nous tant le craindre?

Nous vous envisageons sans aucune frayeur,

Nous vivons avec vous; et cependant, Seigneur,

En m'enseignant comment chaque chose se nomme,

Vous m'avez dit, à moi, que vous étiez un homme.

PROSPER.

Les hommes tels que moi n'ont plus aucun venin

Qui puisse être fatal au sexe féminin;

Je suis apprivoisé par la raison, par l'âge :

Mais l'homme en sa jeunesse est féroce et sauvage;

C'est pour lors, mes enfants, qu'il est bien dangereux.

DORINDE.

Quoi ! court-il les forêts?

PROSPER.

Non; mais hardi, fougueux,

De maison en maison son ardeur le transporte.

Il escalade un mur, il enfonce une porte;

Enfin, quand sa fureur cherche à se contenter,

Gardes, grilles, verroux, rien ne peut l'arrêter.

DORINDE.

Quoiqu'un jeune homme soit si méchant, si sauvage,
J'en voudrois avoir un, j'apaiserois sa rage.

PROSPER.

Eh! comment feriez-vous?

DORINDE.

Mais.... je le flatterois,
Du matin jusqu'au soir je le caresserois;
Enfin, je le rendrois si joli, ce me semble,
Que nous pourrions fort bien nous accorder ensemble.

PROSPER.

Ne vous y fiez pas. Car il s'adouciroit,
Se rendroit doux, aimable, et puis il vous mordroit,
Et puis, pendant neuf mois, vous en seriez marquée.

MIRANDE.

Le méchant animal!

PROSPER.

De peur d'être attaquée,
Retirez-vous, Mirande, et vous, Dorinde, aussi;
Et surtout gardez-vous de revenir ici.
Dorinde, obéissez à votre sœur Mirande.
Et vous, observez-la, je vous le recommande.

SCÈNE DES DEUX SŒURS,

qui reviennent auprès de la caverne de l'homme.

MIRANDE, DORINDE.

DORINDE.

Eh quoi! vous reprenez la route défendue!
L'homme va vous saisir, et vous serez mordue.

MIRANDE.

S'il vient, je m'enfuirai.

DORINDE.

Mais quoique vous fuyiez,
Il vous attrapera : vous n'avez que deux pieds,
Peut-être en a-t-il quatre.

MIRANDE.

Oh! je suis fort légère.

DORINDE.

N'importe.

MIRANDE.

Savez-vous, ma sœur, ce qu'il faut faire?

DORINDE.

Nous en aller.

MIRANDE.

Eh non! Parcourons bien ces lieux,
Nous le verrons de loin, s'il paroît à nos yeux.

DORINDE.

Revenez ; sa caverne est ici, j'en suis sûre.

MIRANDE.

Taisez-vous. Je prétends hasarder l'aventure.
Si méchant qu'il puisse être en son plus grand courroux,
Il ne peut à la fois mordre qu'une de nous.

DORINDE.

Non ; mais l'une après l'autre il nous mordra, je gage ;
Ne nous exposons point aux effets de sa rage ;
Je crois déjà le voir, je crois déjà l'ouïr,
Je tremble : s'il paroît je vais m'évanouir.
Fuyons.

MIRANDE.

Eh ! demeurez.

DORINDE.

Non.

MIRANDE.

Que vous êtes mièvre !
Nous allons le trouver au gîte, comme un lièvre,
Et nous l'apercevrons sans qu'il puisse nous voir,
Ou bien il nous verra sans oser se mouvoir.

DORINDE.

Quoi ! vous croyez cela ?

MIRANDE.

Je le crois.

DORINDE.

Mais, ma chère,
Nous désobéirons à l'ordre de mon père.

MIRANDE.

Eh ! qui le lui dira ?

DORINDE.

Quoiqu'il n'en sache rien,
Lui désobéissant, nous ne ferons pas bien.
Tous ses conseils, pour nous, sont des ordres suprêmes.

MIRANDE.

Ne prenons en ceci conseil que de nous-mêmes.

DORINDE.

Je n'oserois.

MIRANDE.

Ma sœur, voulez-vous m'écouter?

DORINDE.

Non, nous devons fuir l'homme.

MIRANDE.

Eh! comment l'éviter,
Si nous ne savons pas comme il est fait?

DORINDE.

Peut-être....

MIRANDE.

Pour nous garder du monstre, il faut bien le connoître.

DORINDE.

Vous brûlez de le voir?

MIRANDE.

Oui.

DORINDE.

J'avoue, entre nous,
Que j'ai sur ce sujet même désir que vous.
Nous devons à mon père entière obéissance,
Mais je me sens portée à faire résistance:
Un penchant naturel m'entraîne avec ardeur
Vers ce qu'on nous défend avec tant de rigueur.

MIRANDE.

Voilà comme je suis. Je serois fort tranquille
S'il ne nous eût rien dit : mais mon cœur indocile
Se fait un doux plaisir d'un point si défendu.
A ses brûlants désirs mon esprit s'est rendu.

DORINDE.

Avancez doucement, et si par aventure
Vous apercevez l'homme, au moins je vous conjure
De n'aller pas plus loin, et de faire un signal
Pour m'avertir.

MIRANDE.

Oui, oui. S'il veut me faire mal,
Ou courir après moi, pour calmer sa colère,
De même que je fais pour apaiser mon père,
Lorsque pour quelque faute il veut me châtier,
A genoux devant lui je vais m'humilier.

DORINDE.

Oh! pour moi, s'il m'approche, à moins qu'il ne me tue,
Je l'examinerai, dussé-je être mordue.

SCENE

DES DEUX SŒURS ET D'HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE, MIRANDE, DORINDE.

HIPPOLYTE, *paroissant à la porte de sa grotte, un livre à la main.*

Les livres aujourd'hui ne me font nul plaisir.
Je suis tout agité!... Je sens certain désir,
Certain trouble inconnu qui me presse et m'excite....

MIRANDE.

Je crois que voici l'homme.

DORINDE.

Il faut prendre la fuite.

MIRANDE.

Je n'en ai pas la force.

DORINDE.

Hélas! ni moi non plus.

HIPPOLYTE, *sans les apercevoir.*

S'il n'est point ici-bas d'ouvrages superflus,
Si rien ne sort en vain des mains de la nature,
Comme on l'assure ici, j'ai donc lieu de conclure
Que les femmes n'ont pas été faites pour rien.

MIRANDE, *à Dorinde.*

Il me semble qu'il parle?

DORINDE.

Oui ; vous pensez très-bien.

HIPPOLYTE, toujours sans les voir.

Ainsi que les serpents à qui je fais la guerre,
Sont-elles pour sucer le poison de la terre?...
C'est leur emploi, sans doute, et voilà la raison
Pourquoi Prosper m'enseigne à craindre leur poison.

DORINDE.

Ma sœur, il marche!

MIRANDE.

O ciel!

HIPPOLYTE, sans les voir.

Pourtant je trouve étrange
Ce qu'il dit, que la femme est entre l'homme et l'ange.

DORINDE, à Mirande.

Il se promène! il a deux jambes comme nous!
Je n'ai plus tant de peur.

MIRANDE.

Ni moi.

DORINDE.

Qu'il a l'air doux!
Le charmant animal! il faut que je l'approche.

MIRANDE.

Non, restez; voulez-vous m'attirer le reproche
De vous avoir laissée ainsi vous hasarder?
Regardez-le de loin : je m'en vais l'aborder,
Moi.

DORINDE.

Non, n'en faites rien, ma sœur; je vous conjure
De me laisser plutôt risquer cette aventure,

Car je vois dans ses yeux qu'il ne me mordra pas.
Il est apprivoisé.

MIRANDE.

Revenez sur vos pas;
Il va vous attaquer.

DORINDE.

Que vous êtes étrange!
J'en veux courir le risque.

MIRANDE.

Oh! je veux qu'il me mange
La première.

DORINDE.

Ma sœur, je ne puis le souffrir,
Et je vous aime trop pour vous laisser périr.

(Elle s'avance, et le regarde attentivement.)

MIRANDE, la tirant.

Eh fi! ma sœur, eh fi! n'êtes vous point honteuse?
Ne rougissez-vous point d'être si curieuse?

DORINDE.

Vous l'êtes plus que moi, quoique vous me grondiez.

MIRANDE, la tirant encore plus fort.

En un mot, je prétends que vous m'obéissiez,
Ou bien j'irai tout dire à mon père.

PROSPER, derrière le théâtre.

Mirande!

DORINDE.

Ma sœur, allez-vous-en; mon père vous demande.

MIRANDE.

Non; c'est vous qu'il appelle.

DORINDE.

Eh non! c'est vous, ma sœur.

MIRANDE.

L'homme vous aperçoit, venez.

DORINDE.

Je n'ai plus peur.
Courez voir au plus tôt ce que vous veut mon père,
Je vous suis dans l'instant.

MIRANDE.

Non; marchez la première.

DORINDE.

Ma sœur, je marcherai quand on m'appellera.

MIRANDE.

Ma cadette me brave, et s'en repentira.

(Elle sort.)

SCÈNE

DE DORINDE ET D'HIPPOLYTE.

DORINDE.

QUAND j'en devrois mourir, je veux le voir encore.
Je sens naître en moi-même un feu qui me dévore.

HIPPOLYTE, l'apercevant.

L'aimable objet! jamais je n'en vis un pareil.
C'est, si je ne me trompe, un enfant du Soleil,

Qui vient, environné des rayons de son père,
Répandre en ces bas lieux une vive lumière.
Mes yeux sont enchantés d'un spectacle si beau,
Et mon cœur en ressent un plaisir tout nouveau.
Avançons. Mais je tremble. Ah! c'est plutôt, sans doute,
Un de ces animaux qu'il faut que je redoute;
Une de ces beautés dont le fatal poison,
Pour nous assassiner, trouble notre raison.
Parle-moi. Quel es-tu, toi qui me perces l'âme?

DORINDE, effrayée.

Je n'en sais rien.... on dit.... que je suis une femme.

HIPPOLYTE.

Je l'avois bien senti.... Ciel! quel est mon effroi!

DORINDE, d'une voix entrecoupée.

Beau monstre.... je vous prie.... ayez pitié de moi;
Ne me mordez pas.

HIPPOLYTE.

Moi! suis-je un loup plein de rage,
Dont l'avide fureur se repaît de carnage?

DORINDE.

Que sais-je?

HIPPOLYTE.

Moi, te mordre! Hélas! j'aimerois mieux
Briser toutes mes dents, ou m'arracher les yeux.
Ta présence me plaît, ma haine est endormie,
Quoique la femme soit ma cruelle ennemie.

DORINDE.

Qu'est-ce qu'être ennemi? Je ne l'ai jamais su,
Et je puis vous jurer que mes yeux n'ont rien vu
Qui les ait enchantés au point que vous le faites.

Je sens je ne sais quoi qui m'attache où vous êtes.
Quoique j'aie obéi toujours aveuglément
A celui qui m'a dit de vous fuir promptement,
Si jamais vous veniez vous offrir à ma vue;
Quoiqu'en vous regardant mon âme trop émue
Goûte un plaisir funeste, et qui m'est defendu,
J'aimerois mieux mourir que vous avoir perdu.

HIPPOLYTE.

Le doux son de sa voix me pénètre et me touche.
Faites encor parler une si belle bouche.

DORINDE.

Le bonheur de vous voir me paroît sans égal.
Auriez-vous bien le cœur de me faire du mal?

HIPPOLYTE, vivement.

Non, non.

DORINDE.

Je crois pourtant que vous êtes un homme.
Dites-moi, l'êtes-vous? Est-ce ainsi qu'on vous nomme?

HIPPOLYTE.

Oui, je l'avoue. Au moins on me le dit, à moi.

DORINDE, d'un air effrayé.

Je suis perdue. Où fuir?

HIPPOLYTE.

Vous, perdue! Eh! pourquoi?
Ah! si je vous fais peur, je voudrois, je vous jure,
Devenir pour vous plaire une autre créature.

DORINDE, vivement.

Non, non, ne changez point.

HIPPOLYTE.

A parler franchement,

Si vous vous effrayez, je tremble également.
Vous craigniez ma rencontre, et je craignois la vôtre.

DORINDE.

Ciel! nous sommes peut-être un poison l'un à l'autre.

HIPPOLYTE.

Fasse le ciel que non.

DORINDE.

Faut-il que nous mourions,
Parce que le hasard fait que nous nous voyons?

HIPPOLYTE.

Non, nous n'en mourrons point; ayons moins de foiblesse.
Lorsque deux animaux sont de la même espèce,
Quoique très-venimeux, ils ne se font point mal:
Le serpent au serpent ne peut être fatal,
Ils ne se craignent point; et j'ai vu, ce me semble,
L'autre jour deux serpents entortillés ensemble,
Qui, loin de se tuer, et loin de se blesser,
En se nouant tous deux sembloient se caresser.
Ne nous livrons donc point à des frayeurs extrêmes.
Si nous portons tous deux un poison en nous-mêmes,
Sans que nous en devions craindre aucuns accidents,
Nous pouvons nous unir tout comme les serpents.

(après l'avoir considérée.)

Vous avez une main faite comme la mienne.
Puis-je la toucher?

DORINDE, effrayée.

Non.

HIPPOLYTE.

Souffrez que je la tienne
Un moment.

DORINDE.

Vous brûlez!

HIPPOLYTE.

Je ne sais ce que c'est;
Je sens en vous touchant.... certain mal qui me plaît.

DORINDE.

En vous touchant aussi je sens certaine chose
Qui me fait soupirer, dont j'ignore la cause.
J'ai touché très-souvent et la main de ma sœur
Et celle de mon père, et cependant mon cœur
Ne sentoit point ce charme et ces peines cruelles.
Serions-nous, vous et moi, comme deux tourterelles,
Que j'ai vu quelquefois gemir en s'approchant?
Vous souffrez, je me plains d'un charme trop touchant.
Je crois qu'elles étoient en pareille aventure,
Car elles gémissoient; puis, par un doux murmure,
Elles se témoignoient je ne sais quel désir,
Et puis se béquetoient avec un vrai plaisir.

HIPPOLYTE.

Voilà tout justement comme nous devons faire.

PROSPER, en dedans.

Dorinde!

DORINDE.

Juste ciel! c'est la voix de mon père.
Oui, c'est lui qui m'appelle, et je dois obéir.
Hélas! il m'avoit tant ordonné de vous fuir,
Et je vous ai cherché! c'est ma première offense:
Mais qu'il va bien punir ma désobéissance!

HIPPOLYTE.

Je suis coupable aussi. Pour la première fois

Je me suis dispensé d'obéir à ses lois ;
Je ne m'en repens point, vous en êtes la cause;
Mais quelque châtiment que sa rigueur m'impose,
Je pense qu'il l'auroit plus que moi mérité,
Pour nous avoir parlé contre la vérité.
Nous devions nous tuer en nous trouvant ensemble:
Nous n'avons que plaisir, quand le sort nous assemble.
Si nous mourons après nous être rencontrés,
Ce sera du tourment de nous voir séparés.

FIN DES SCÈNES ANGLOISES.

J'ai l'honneur d'être, madame, avec le plus respectueux dévouement, votre très-humble, etc.

SIXIÈME LETTRE.

A M. L'ABBÉ D***.

Non, le *Complaisant* n'est pas mon ouvrage; et je m'étonne, Monsieur, que vous puissiez me l'attribuer. Ce n'est pas que je méprise cette pièce; au contraire, je la trouve bien écrite: mais elle n'imite point mon style, et il me semble que vous auriez dû le sentir d'abord. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'avois dessein de traiter le même sujet, non pas sous le titre du *Complaisant*. Ma comédie auroit été intitulée le Prothée, ou *l'Homme de tout caractère* : ce devoit être un fourbe, ou, si vous voulez, une espèce de caméléon, qui, pour gagner tous les cœurs d'une nombreuse famille, affectoit de ressembler à toutes les personnes dont elle étoit composée. J'avois déjà fait plusieurs scènes de cette pièce; je vais vous les transcrire : mais je ne sais par quel fâcheux hasard l'auteur du *Complaisant* a tellement effleuré mon sujet, que je suis obligé de l'abandonner. Voici mes scènes.

SCÈNES
DU PROTHÉE,
COMÉDIE.

PERSONNAGES.

ARISTE.
BÉLISE.
LÉANDRE ou LE PROTHÉE.
LA FLEUR, laquais.

La scène est à Paris.

SCÈNES
DU PROTHÉE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ARISTE, BÉLISE.

BÉLISE.

Oui, je me marîrai, j'en donne ma parole.

ARISTE.

Vous rêvez, à coup sûr.

BÉLISE.

Non.

ARISTE.

Vous êtes donc folle?

BÉLISE.

Moi, mon frère?

ARISTE.

Eh! oui, vous. Je dis folle à lier.

BÉLISE.

En quoi donc, s'il vous plaît?

ARISTE.

Pouvez-vous oublier
Que vous avez fait vœu?...

BÉLISE.

J'ai perdu la mémoire.
Je suis fille, après tout.

ARISTE.

On a lieu de le croire;
Car vous l'êtes depuis cinquante ans tout au moins.

BÉLISE.

Ah! quelle calomnie!

ARISTE.

Au besoin, les témoins
Ne me manqueront pas. Vous êtes mon aînée;
Et j'aurai, l'an prochain, ma cinquantième année
Bien complète. De plus, mon frère Polidor,
Pour vous prouver le fait, est bien vivant encor.
Mais pour vous mieux convaincre et pour vous faire honte,
De votre âge, ma sœur, voici le juste compte,
Sur beau papier timbré, bien signé, paraphé,
Par votre directeur le bon monsieur Coëffé:
Voici de tous vos ans le vrai dépositaire,
Qu'on nomme en bon françois un extrait baptistaire:
Il vous dira le fait sans ambiguité,
Et d'un style touchant par l'ingénuité.
Tenez, lisez ma sœur, et mettez vos lunettes.

BÉLISE.

Faites trève, de grâce, à toutes vos sornettes;

Je sais, et je sens mieux que vous l'âge que j'ai.

ARISTE, lui présentant l'extrait.

Mais lisez un instant ce sincère abrégé;
La date seulement : elle n'est pas moderne.

BÉLISE.

Qu'importe? Ce n'est pas l'âge qui me gouverne.

ARISTE.

Eh! quoi donc?

BÉLISE.

Je le sais.

ARISTE.

Dites-le-moi, du moins.

BÉLISE.

Mon humeur, ma raison, mon goût et mes besoins.

ARISTE.

Votre goût! vos besoins! Ah! ma sœur, à votre âge,
Osez-vous me tenir un semblable langage?

BÉLISE.

J'ai besoin d'un époux qui, par de courts chemins,
Sache tirer mon bien de vos pieuses mains,
Et qui m'en fasse rendre un compte très-fidèle.
Vous prétendez toujours me tenir en tutelle:
Mais je me lasse enfin de me laisser duper;
Et veux par un mari me faire émanciper.

ARISTE, à part.

Il faut la radoucir; ce n'est pas-là mon compte.
(haut.)
La colère, ma sœur, bien souvent nous surmonte;
Heureusement pour nous elle ne dure pas.

BÉLISE.

Cinquante ans!

ARISTE.

Après tout, vous avez des appas,
Un teint, des agréments, certain air de jeunesse,
Qui peuvent hardiment démentir cette pièce.

BÉLISE.

Et la démentiront encor plus de vingt ans.

ARISTE.

On voit dans tous vos traits un reste de printemps.

BÉLISE.

Donnez-moi ce papier.

ARISTE.

Eh! qu'en voulez-vous faire?

BÉLISE, après avoir lu l'extrait.

Tu sors, indigne écrit, de la main d'un faussaire;
Je m'en vais te traiter comme un franc imposteur;
(en le déchirant.)
Et j'en voudrois pouvoir faire autant à l'auteur.

ARISTE.

Bon Dieu! que faites-vous, ma sœur?

BÉLISE.

Je fais justice
De votre médisance et de votre malice.
Vous ne m'offrirez plus cet extrait odieux:
Et je suis jeune encor malgré les envieux.

ARISTE.

Mais, ma sœur, un instant discourons sans colère.
Lorsque vous étiez jeune, on ne pouvoit vous plaire:

Et comme vous vouliez un amant sans défaut,
Tous les meilleurs partis disparurent bientôt;
Tant et si bien enfin, que, par délicatesse,
Vous avez follement perdu votre jeunesse.
On couroit après vous, vous fuyiez à grands pas;
Vous courez à présent qu'on ne vous cherche pas:
C'est se donner, ma sœur, un si grand ridicule,
Que l'amitié défend qu'on vous le dissimule.

BÉLISE.

Ne vous alarmez point de ce que l'on dira.
J'ai de bonnes raisons que le public saura;
Il ne manquera point d'approuver ma conduite,
Quand il saura l'état où vous m'avez réduite.
Riche comme je suis, maîtresse de mon bien,
Je vis comme un enfant, sans disposer de rien.
Sous la dévotion cachant votre avarice,
Vous refusez surtout de me rendre justice.
A mes moindres désirs vous opposez toujours
Les écueils de ce siècle, et cent pieux discours,
Pour prouver qu'à mon âge il faut fuir la dépense,
Et même se piquer d'une honnête indigence;
Tandis que sans scrupule, et par mille moyens,
Vous faites profiter et vos biens et les miens,
Et que, sans séparer votre part de la mienne,
Vous retenez le tout par charité chrétienne.

ARISTE.

Par charité, sans doute, afin de prévenir
Les inconvénients qui pourroient survenir.
Vous aimez trop le luxe et la magnificence;
C'est ce que je ne puis souffrir en conscience.

BÉLISE.

En conscience! Oh bien! je vais prendre un époux
Qui me dirigera tout aussi bien que vous;
Un jeune homme bien fait, de l'esprit comme un ange.
De tous vos procédés je prétends qu'il me venge.

ARISTE.

S'il est jeune, à coup sûr il vous méprisera;
Et, qui pis est encore, il vous ruinera.
Cette réflexion me paroît effrayante.
Soyez moins sensuelle, et soyez plus prudente.

BÉLISE.

Et vous, en consentant que chacun ait son lot,
Soyez plus honnête homme, et soyez moins dévot;
Car tout résolument je veux changer de vie.

ARISTE.

Eh bien! ma sœur, il faut en passer votre envie.
Quel est donc cet époux que vous vous mitonnez?

BÉLISE.

C'est Léandre. Je vois que vous vous étonnez.
Oui, Léandre, mon frère; il m'adore, je l'aime,
Et je vais le traiter comme un autre moi-même,
En faisant de mon bien le partage avec lui.
Et quand cela? Demain, si ce n'est aujourd'hui.
En termes assez clairs je crois que je m'explique.
Dispensez-vous du soin d'y faire une réplique:
Et moi, pour m'épargner l'ennui de l'écouter,
Je prends congé de vous, et je vais contracter.

SCÈNE II.

ARISTE, seul.

Je suis au désespoir. Ce maudit mariage
Fait perdre à mes enfants un fort gros héritage.
J'ai fait ce que j'ai pu pour le leur conserver;
Faut-il qu'un étourdi vienne me l'enlever!
Ma sœur, je le vois bien, va faire une folie:
Comment l'en préserver? Il faut que je m'allie
Avec son prétendu; c'est le plus sûr moyen
De la déconcerter, et de garder son bien.
En travaillant pour moi j'empêche sa ruine,
Et c'est double bonne œuvre à ce que j'imagine.
Oui, oui, ma conscience en prononce l'arrêt,
Et je la sens d'accord avec mon intérêt.
Ma sœur restera fille, et je crois que Léandre
La quittera d'abord pour devenir mon gendre.
Mais, d'un autre côté, mes filles toutes deux
Sont promises. Comment rompre de pareils nœuds?
Le puis-je sans pécher? Hum! l'affaire est douteuse.
Mais pourquoi? Je rendrai ma sœur très-malheureuse
En souffrant qu'à son âge elle engage sa foi;
Et sa faute, après tout, retombera sur moi.
C'est donc un moindre mal de manquer de parole,
Que de lui laisser faire une action si folle;
Et l'on peut, ce me semble (et j'en serois garant),
Commettre un petit mal pour en fuir un plus grand.
Voilà ma conscience en repos. Le mystère
Est de voir si Léandre est d'un bon caractère,

S'il n'est point libertin, s'il peut se conformer
A ma façon de vivre, et si je puis l'aimer;
Surtout s'il a l'esprit complaisant et docile.
Démêler tout cela n'est pas chose facile :
Il y faut employer et l'adresse et le temps.
Mais l'affaire est pressante; et les moindres instants....
Allons chercher Léandre. Ah! le voici, je pense.
Il ne m'aperçoit pas. Il est de ma prudence
De me ranger ici pour l'entendre parler.

SCÈNE III.

ARISTE, LÉANDRE.

LÉANDRE, à part.

ARISTE m'examine; il faut dissimuler,
Et tenir des discours propres à le séduire,
Afin qu'en son esprit je puisse m'introduire.

ARISTE.

Il se parle à lui-même, et je ne l'entends pas.
Approchons doucement.

LÉANDRE, haut, feignant de réfléchir.

Le bien a des appas;
Mais doivent-ils tenter le cœur d'un honnête homme?

ARISTE, à part, d'un air joyeux.

Bon.

LÉANDRE, à part.

Elle a de gros biens.

ARISTE, à part, d'un ton pleureur.

Hélas! oui.

LÉANDRE, à part.

Une somme
De cent bons mille écus en deniers bien comptants,
Me convient; mais Bélise a du moins cinquante ans.

ARISTE, à part.

Tout au moins.

LÉANDRE, à part.

A cet âge une femme est jalouse;
Et l'argent est bien cher quand il faut qu'on l'épouse.

ARISTE, à part.

Trop cher.

LÉANDRE, à part.

Prendre son bien, et puis la mépriser!

ARISTE, à part.

Fi donc! Si, sans me voir, il peut encor jaser,
Je vais lire sans peine au fond de sa pensée.

LÉANDRE, à part.

Non, non; ma conscience en seroit trop blessée.

ARISTE, à part.

Sa conscience! Oh, oh! ce terme-là me plaît.

LÉANDRE, à part.

Oser se marier par un vil intérêt,
C'est s'exposer à faire un bien mauvais ménage.

ARISTE, à part, d'un air d'admiration.

Bien dit.

LÉANDRE, à part.

C'est profaner les nœuds du mariage;
Nœuds si saints, si sacrés, qu'on doit les respecter.
S'imposer des devoirs, ne s'en pas acquitter,
C'est commettre, à mon sens, un crime impardonnable.

ARISTE, à part.

Cet homme me paroît d'un caractère aimable,
Et chaque mot qu'il dit peut servir de leçon.
C'est justement mon fait.

LÉANDRE, après s'être éloigné d'Ariste.

Il mord à l'hameçon,
Et je puis maintenant l'aborder sans rien craindre.
Ah! Monsieur, vous voilà!

ARISTE.

Parlez sans vous contraindre;
Vous ne m'ennuîrez point.

LÉANDRE, d'un air surpris.

Eh quoi! vous m'écoutiez?

ARISTE.

Oui; charmé, pénétré de ce que vous disiez.

LÉANDRE.

Parler haut en rêvant, c'est ma folle coutume.

ARISTE.

Recueillir vos discours, en faire un gros volume,
Ce seroit un travail agréable pour moi,
Et plus utile encor.

LÉANDRE.

Vous raillez?

ARISTE.

Non, ma foi.

LÉANDRE.

Ces louanges, Monsieur....

ARISTE.

Elles sont légitimes.
Vous venez de rêver d'excellentes maximes :

Et rêver à votre âge aussi solidement,
C'est l'effet d'un bon cœur et d'un sain jugement.
La sagesse en tout temps doit être révérée;
Mais surtout quand on voit qu'elle est prématurée.

LÉANDRE.

Vous me faites rougir.

ARISTE.

Tant mieux; j'en suis charmé.
Dans mon penchant pour vous me voilà confirmé;
Et jamais la vertu n'est si bien assortie,
Que lorsqu'elle s'allie avec la modestie.

LÉANDRE.

C'est en vous qu'on les voit se montrer à l'envi.

ARISTE.

Ah! si vous disiez vrai, que je serois ravi!
De vertueux désirs me pressent et m'exhortent,
Mais malheureusement mes passions m'emportent.

LÉANDRE.

Vos passions, Monsieur! eh! vous n'en avez point.

ARISTE.

Par exemple, je suis colère au dernier point.
J'ai fait mille serments de surmonter ce vice;
La moindre occasion m'entraîne au précipice.

LÉANDRE.

La plus âpre vertu combat incessamment,
Sans pouvoir étouffer notre tempérament.
Non, jamais de soi-même on n'est tout-à-fait maître!
C'est être vertueux que souhaiter de l'être.
On trouve en ce désir mille charmes touchants:
Mais qu'il est malaisé de vaincre ses penchants!

Le naturel enclin aux actions perverses,
Trouve pour s'échapper mille routes diverses.
Il surprend la sagesse, il ose la braver;
Bien souvent elle plie, et sait se relever.
Le pilote prudent parfois cède à l'orage,
Et par un long détour se sauve du naufrage.
Tâchons toujours de vaincre, en combattant toujours,
Et le ciel tôt ou tard vient à notre secours.

ARISTE.

Ainsi donc contre vous vous combattez sans cesse?

LÉANDRE.

Oui, je fais guerre ouverte à la moindre foiblesse :
Quelquefois je triomphe, et succombe souvent.

ARISTE, avec transport.

Embrassez-moi, mon cher. Je veux dorénavant,
Qu'en athlètes ligués, nous combattions les vices,
Et que nous nous rendions de mutuels services.
Toujours de la vertu nous suivrons l'étendard,
Nous ne nous passerons jamais le moindre écart;
A toute heure occupés à veiller l'un sur l'autre,
Vous deviendrez mon guide, et je serai le vôtre.

LÉANDRE.

Vous me verrez docile à suivre vos avis,
Sans prétendre jamais que les miens soient suivis.
Le désir de bien faire est toute ma science,
Et je révère en vous l'âge et l'expérience.

ARISTE.

Moi, je révère en vous un mérite parfait
Au-dessus de votre âge, et dont le prompt effet

Est de me pénétrer d'une estime si pure,
Qu'elle ne finira qu'avec moi, je vous jure.

LÉANDRE.

Vous me comblez de joie, et dès ce même instant
Me voilà tout à vous.

ARISTE.

Je vous en livre autant.

LÉANDRE.

Je serai votre fils, et vous serez mon père.

ARISTE.

Pour que tout soit égal, je serai votre frère,
Et vous serez le mien.

LÉANDRE.

C'est me combler d'honneur.

ARISTE.

Il s'agit maintenant de m'ouvrir votre cœur.

LÉANDRE.

Vous allez voir en moi la simplicité même.

ARISTE.

Oh! je n'en doute point. Oh çà! ma sœur vous aime;
Mais l'aimez-vous aussi? Parlez-moi franchement.

LÉANDRE.

Mon frère, à vous parler tout naturellement....

SCÈNE IV.

ARISTE, LÉANDRE, LA FLEUR.

LA FLEUR, *entrant brusquement.*

MONSIEUR, le grand laquais de votre nièce Hortense....

ARISTE.

Eh bien! peut-on plus loin pousser l'impertinence?
Dis-moi, traître, bourreau! qui te rend si hardi
De venir nous troubler comme un franc étourdi?

LA FLEUR.

Moi! mais j'ai cru bien faire.

ARISTE, *se jetant sur lui.*

Et moi, je vais t'apprendre
Que tu fais mal.

LÉANDRE, *défendant la Fleur.*

Mon frère!

ARISTE.

A quoi bon le défendre?
Vous ne connoissez pas, mon frère, ce fripon.
Je veux le faire un jour mourir sous le bâton.
C'est un franc espion, qui, toujours aux écoutes,
Pour tout voir, tout entendre, invente mille routes.
Sous des prétextes faux il se fourre partout;
Je veux l'en corriger, et n'en viens point à bout.
Laissez-moi le rosser autant qu'il le mérite.

LÉANDRE.

Mon frère, avec raison son défaut vous irrite;
Mais, pour l'en corriger plus efficacement,
Employez la raison, et non l'emportement.

Toute correction que l'on veut rendre utile,
Doit être charitable, onctueuse et tranquille.

ARISTE, à part.

Cet homme est un oracle, et me rendra parfait.
(à Léandre.)
De vos sages avis vous allez voir l'effet.
(à la Fleur.)
Dis-moi, mon cher enfant, ce que me veut ma nièce.

LA FLEUR.

Elle vous redemande une certaine pièce
Dont elle a grand besoin pour pousser son procès,
Et dont son avocat espère un grand succès.

ARISTE, d'un ton doucereux.

Dites à son laquais que je vais la lui rendre
Dans un petit instant, et qu'il n'a qu'à m'attendre.

LA FLEUR.

Vous voyez bien, Monsieur....

ARISTE.

Oui, je vois que j'ai tort.
(Il lui donne de l'argent.)
Tenez, consolez-vous.

FIN DES SCÈNES DU PROTHÉE.

L'AMOUR USÉ,

COMÉDIE.

LETTRE

DE M. NÉRICAULT DESTOUCHES,

A M. LE COMTE DE L***,

Sur la comédie intitulée :

L'AMOUR USÉ.

On vous a dit vrai, Monsieur : ma comédie, cette même comédie dont vous aviez entendu la lecture avec tant de plaisir, et dont vous aviez si bien auguré, vient d'être reçue du public comme le plus mauvais ouvrage qu'on ait jamais mis au théâtre.

Je vois d'ici que cela vous afflige, car vous me faites l'honneur de m'aimer; et d'ailleurs votre amour-propre ne trouve guère son compte à cette catastrophe, et doit être à peu près aussi blessé que le mien.

Non-seulement vous aviez applaudi *l'Amour usé;* vous m'aviez dit vingt fois, qu'à moins que le public n'eût fait vœu de ne plus rire à la comédie, vous ne doutiez point que celle-ci ne le divertît infiniment. Vous m'aviez souvent

pressé de la donner aux comédiens, qui, de leur côté, l'ont souhaitée, reçue et répétée comme un ouvrage dont le succès n'étoit point douteux, et qui comptoient si bien que celui-ci me feroit honneur, qu'ils ont pris le parti de l'annoncer et de l'afficher sous mon nom, profitant de mon absence pour me donner, à mon insu, cet air de confiance et de supériorité que le public ne permet qu'à ses favoris, et qu'il a trouvé trop présomptueux de ma part; ce qui n'a pas peu contribué, si j'en crois certaines gens, à la disgrâce que je viens d'essuyer.

L'événement n'a donc que trop prouvé, Monsieur, que nous nous sommes tous trompés, vous, vos amis, les miens, un grand nombre d'autres personnes, les comédiens, et moi surtout, en jugeant si favorablement de ma comédie; et il faut que désormais nous demeurions humblement d'accord que nous n'avons point de goût, ou que nous disions hardiment que c'est le public qui n'en a plus.

Remettez-vous, Monsieur; ce n'est ni l'un ni l'autre. Je crois encore, en dépit de l'envie, que nous avions de bonnes raisons pour bien augurer de l'ouvrage; et je vous assure que ce n'est point le public qui l'a condamné.

J'ai trop souvent éprouvé son indulgence et son équité, pour me persuader qu'il m'ait fait cette injustice; et le parterre m'a tant de fois

prodigué ses applaudissements, que je ne dois pas non plus lui attribuer ma disgrâce.

A qui vous en prenez-vous donc? me demanderez-vous. A mes ennemis, aux nombreux partisans du mauvais goût, contre lesquels je me suis élevé courageusement et publiquement.

Jugez si tant d'ennemis rangés en bataille dans le parterre pour combattre ma comédie, et la faire tomber, ont pu permettre que le bon goût, dont les troupes ne sont pas nombreuses, pût la soutenir contre un choc si violent. Ajoutez à cette armée formidable de frondeurs, une troupe d'étourdis et d'enfants perdus, toujours prêts à se joindre au plus grand nombre, sans avoir d'autre motif que celui de se jeter du côté des plus forts, et vous conviendrez qu'il étoit moralement impossible que l'ouvrage pût se défendre, et se préserver d'une entière défaite. Aussi devez-vous, Monsieur, vous tenir pour dit, que jamais auteur n'a été mieux battu que je viens de l'être en cette funeste journée.

Travaillez présentement pour le public, et flattez-vous que trente-cinq ans de travaux heureux vous mettront à couvert de l'ignominie!

Pour vous convaincre, Monsieur, du guet-apens formé contre moi, voici quelques détails de l'action.

A peine voulut-on se donner la patience d'écouter le premier acte.

Dès le commencement du second, ce fut un si furieux déchaînement, que les clameurs étouffèrent la voix des acteurs : ils eurent beau prier humblement ce parterre effréné de leur faire au moins la grâce de les écouter jusqu'à la fin de la pièce ; toutes leurs prières, tous leurs efforts furent inutiles.

Dès qu'on prêtoit un moment de silence, et que quelque endroit de ma comédie sembloit devoir prendre, les ennemis se soulevoient tout à coup, et faisoient retentir la salle d'un bruit affreux, déconcertoient les acteurs déjà trop intimidés, et empêchoient absolument les spectateurs bien intentionnés, ou indifférents, de pouvoir juger si l'ouvrage étoit bon ou mauvais.

Eh! le moyen de juger au milieu d'un pareil tumulte? J'ai vu vingt personnes, au moins, qui ont assisté à cette première représentation, et qui m'ont juré que, bien loin d'avoir pu décider du mérite de l'ouvrage, il ne leur en étoit pas resté la moindre idée.

Ces mêmes personnes m'ont prié de leur en faire la lecture ; et après l'avoir entendue, sont tombées dans un étonnement que je ne puis vous représenter, et qui produisoit en même temps la plus vive indignation.

Ce qui va vous surprendre encore plus que tout ce que je vous ai déjà dit, Monsieur, c'est

que ces quatre notaires qui vous paroissoient si heureusement et si plaisamment amenés, et former un spectacle et un incident si nouveau, ont mis nos frondeurs en fureur.

La répétition fréquente de ce mot: *C'est Monsieur*, que vous croyiez avec moi devoir exciter les plus grands éclats de rire, n'a excité que des clameurs et des huées effroyables; et si vous voulez en croire messieurs de la cabale, jamais on n'a rien mis de si pitoyable sur la scène.

Enfin, pour achever cette tragique narration, jamais ouvrage n'a été si furieusement attaqué, ni si misérablement mis en pièces.

Mais, malgré cette honteuse défaite, je ne rabats rien jusqu'ici, Monsieur, de la bonne opinion que nous avions de ma comédie, sur la foi de tant de personnes de goût qui l'avoient trouvée très-plaisante, et remplie de traits, d'incidents et de caractères tout nouveaux. Je ne suis pas même affligé de sa disgrâce, parce que je suis convaincu, par mille raisons que je n'ai fait qu'effleurer, et dont je vous ferai quelque jour un ample détail, que cette disgrâce est le pur effet d'une cabale envenimée, conjurée contre moi depuis très-long-temps, et qui avoit déjà fait son effet sur ma *Belle Orgueilleuse*, qu'elle n'a pu faire tomber tout-à-fait à la vérité, mais qu'elle a tâché de décrier par toutes sortes de moyens, dont le moins dangereux a

été de la tourner en ridicule sur un théâtre où le mauvais goût règne et triomphe, et pervertit insensiblement le goût de notre nation.

J'ai donc fait imprimer *l'Amour usé*, et j'appelle du peuple au sénat, c'est-à-dire, d'un parterre injuste et tumultueux, à ce petit nombre de juges équitables et paisibles qui composent l'élite du public, et que je respecte comme juges sans appel.

Ce n'est pas que je regarde cette comédie comme un ouvrage de grand poids : au contraire, je conviens avec mes ennemis mêmes qu'elle est dépourvue de ces ornements séducteurs qui forcent quelquefois l'envie à se soutenir et à se ronger secrètement.

Le sujet, comme vous l'avez remarqué, Monsieur, et comme je vous l'ai souvent avoué moi-même, en est simple, peu élevé, et purement comique : il n'a point d'autre objet que celui de faire rire les spectateurs, et n'est soutenu ni par la versification, qui souvent fait admirer des fadaises ou des pensées fausses, ni par ce fond touchant, intéressant, pathétique, qu'on dérobe quelquefois à Melpomène, pour transporter à Thalie le don des larmes; heureux don que le bon goût ne lui refuse pas toujours, mais qu'il ne lui prodigue jamais, et que les partisans de ce bon goût ne peuvent lui voir usurper trop long-temps, et avec trop d'empire,

sans protester hautement contre cette usurpation.

J'offrois et j'offre au public *l'Amour usé*, comme une de ces bagatelles amusantes qui délassent du tragique, ou de ce comique noble et sublime qui se pique d'en approcher, et de tendre plutôt à se faire admirer qu'à faire rire.

Molière n'a pas toujours donné des *Misanthropes*, des *Tartuffes* et des *Femmes savantes* : on l'a vu descendre avec succès jusqu'aux *Pourceaugnacs*, aux *Scapins* et aux *Sganarelles*.

Après avoir essayé de l'imiter dans ses nobles élans, j'avois cru pouvoir marcher sur les traces de ce grand homme, en volant quelquefois, comme lui, terre à terre; ou, pour m'expliquer plus naturellement, Monsieur, j'avois imaginé qu'après avoir tâché de plaire aux spectateurs les plus délicats, on me permettroit d'amuser ceux dont le goût n'est pas si relevé, d'autant plus que je tentois cette entreprise dans une saison presque morte pour les spectacles, pendant laquelle on a toujours permis aux auteurs et aux acteurs de n'avoir d'autre objet que d'égayer le public.

C'est cet usage, reçu depuis très-long-temps, qui m'a fait succomber indiscrètement, et malgré toutes mes belles résolutions de ne plus rien donner au théâtre, aux longues et pressantes instances de la plupart de mes meilleurs

amis, qui m'ont, pour ainsi dire, arraché des mains une pièce que je n'avois faite que pour me réjouir dans ma solitude, et que pour amuser ceux qui me font quelquefois l'honneur de venir s'y promener et philosopher avec moi.

On m'assura que le public me sauroit gré de cette bagatelle, et la recevroit favorablement sur ce pied-là, en attendant des ouvrages plus sérieux que je lui préparois, et dont un ou deux devoient paroître cet hiver. C'étoit, me disoit-on, *pelotter* en attendant partie.

Oh! disent les frondeurs, le public n'aime point qu'on pelotte devant lui. Je réponds à cela que je suis donc le seul à qui ce spectateur terrible ne le permet pas. Eh! combien pourrois-je nommer d'auteurs qui n'ont jamais fait que *pelotter*, et qui néanmoins ont paru l'amuser beaucoup? J'avoue qu'il ne les estime pas; mais du moins il les supporte. Que dis-je? il les suit quelquefois, et presque toujours même, avec bien plus d'empressement que ceux qui jouent partie, et qui se font admirer par les plus beaux coups.

J'avois donc raison de présumer, ce me semble, qu'il auroit pour moi la même indulgence, et je suis encore persuadé qu'il l'auroit eue : mais mes envieux secrets, mes ennemis déclarés, les partisans du mauvais goût, et les pitoyables rivaux du Théâtre-François, théâtre si digne

des plus hauts appuis, et si négligé présentement, quoiqu'il ait fait tant d'honneur à notre nation; tous ces gens-là, dis-je, qui, depuis très-long-temps, épioient l'occasion de se venger de moi, se sont habilement servis de celle que je leur offrois, pour mettre à fin leur odieuse entreprise, et pour me décourager par un affront si sensible, qu'un juste dépit me fit prendre une ferme résolution de ne plus m'exposer à de pareilles avanies.

Mais j'espère que leur triomphe ne sera pas de longue durée, et que le public me vengera de la cabale. Comme il est toujours équitable, quand il juge lui-même et de sang-froid, il trouvera bon que j'appelle à lui d'un jugement inique, et d'un arrêt qu'on lui a surpris, et que je le mette à portée, par l'impression de ma pièce, de discuter tranquillement les faits, et de prononcer sans distraction.

Je sais que mes ennemis vont remuer ciel et terre pour me faire perdre mon procès une seconde fois. Mais les lecteurs ne se gouvernent pas comme un parterre, où mille gens s'émeutent de propos délibéré pour déconcerter les acteurs et pour empêcher qu'on ne les écoute. Le cabinet est un tribunal sévère, à la vérité, mais toujours aussi juste que redoutable; c'est ce qui me fait espérer le gain de ma cause, quoique je l'aie perdue au premier tribunal où

je l'ai portée ; tribunal qui n'est rien moins qu'infaillible, comme je pourrois le prouver par une infinité d'exemples.

Je vous envoie ma pièce imprimée : lisez-la, faites-la lire à vos amis, et voyez ensemble si je vous ai séduits, quand je vous en ai fait moi-même la lecture. Recueillez les voix : mais pesez-les scrupuleusement ; car il y a telle voix dont je fais plus de cas que de cent autres ; et si celles de cette espèce condamnent mon ouvrage, je le tiens pour bien condamné : mais si elles prononcent qu'il méritoit un meilleur sort, toutes les criailleries de vingt petits auteurs, et les plates ironies des mauvais plaisants, ne m'empêcheront pas de croire qu'il est bon.

Au surplus, il vous plaira de remarquer que je ne donne à ma pièce que le titre de *l'Amour usé*, et que je n'y joins plus celui du *Vindicatif généreux*, qui me paroît surabondant, et porter à faux, parce que le Vindicatif, dans cette comédie, n'est qu'un personnage épisodique, qu'on ne doit nullement envisager comme le vrai sujet de l'ouvrage. Je sais que ce second titre a causé l'erreur de plusieurs de mes juges, qui, s'étant imaginé que mon sujet étoit le Vindicatif, et qui, ne le voyant point tenir le premier rang, ni agir assez finement dans la pièce, ont conclu fort injustement que j'avois manqué mon principal rôle. Mais, je le répète, il ne s'agit pas ici

proprement du *Vindicatif*, mais de *l'Amour usé :* c'est là mon sujet, et je l'ai rempli selon toutes les règles du dramatique. Je m'en rapporte aux lecteurs judicieux qui les connoissent, et je récuse le jugement des lecteurs prévenus qui s'obstineront à croire que cet ouvrage est mauvais, parce qu'il n'a pas eu le bonheur de réussir au théâtre. Le plus sûr et l'unique moyen de bien décider, quand il s'agit de pareilles matières, c'est de suivre toujours son propre sentiment, et de ne le soumettre jamais à celui des autres. On peut quelquefois avoir un goût faux : mais il est encore plus honteux de n'en point avoir, et de ne se régler que sur le goût d'autrui.

Je suis, Monsieur, etc.

PERSONNAGES.

LISIDOR, vieux militaire.
ISABELLE, vieille fille.
DAMON, ancien ami de Lisidor et parent d'Isabelle.
ANGÉLIQUE, jeune orpheline.
LE CHEVALIER, amant d'Angélique.
FRONTIN, valet de chambre de Lisidor.
LISETTE, femme de chambre d'Isabelle.
LA JONQUILLE.
M. SUBTIL, M. GRIFFART, M. PATACLIN, M. JOUFFLU, Notaires.

La scène est à Paris, dans la maison de Lisidor.

L'AMOUR USÉ,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Vous voilà bien rêveuse, Mademoiselle!

ISABELLE.

Ah!

LISETTE.

Vous soupirez!

ISABELLE.

J'en ai bien sujet.

LISETTE.

Ne seroit-ce pas une indiscrétion, que de vous demander ce qui vous afflige?

ISABELLE.

Un mal sans remède.

LISETTE.

Sans remède! Il faut que ce soit un mal bien

étrange. Vous me le cachez, à moi, que vous honorez depuis si long-temps de votre confiance?

ISABELLE.

Mon mal n'est point caché, Lisette; il n'est que trop visible.

LISETTE.

Il ne l'est point pour moi. Confiez-le-moi donc, je vous en conjure; peut-être y pourrai-je remedier.

ISABELLE.

Cela n'est pas possible, ni à toi, ma chère Lisette, ni à qui que ce puisse être.

LISETTE.

Vous m'effrayez! mais enfin dites-moi ce que c'est.

ISABELLE.

C'est que je m'aperçois.... que je ne suis plus jeune; et ce qui m'afflige le plus, Lisette, c'est que je n'ai jamais tant souhaité de l'être.

LISETTE.

J'avoue que je ne connois aucun remède au mal dont vous vous plaignez. Vous savez qu'il y a des secrets pour le pallier; mais il n'y en a point pour le guérir.

ISABELLE.

Voilà mon désespoir. Helas! que ne donnerois-je point pour n'avoir que vingt ans!

LISETTE.

Si cet âge-là se pouvoit racheter, ce seroit une marchandise bien chère. Mais, après tout, Mademoiselle, n'êtes-vous pas encore assez jeune pour le bon homme Lisidor, que vous aimez depuis tant d'années?

Que ne l'épousiez-vous il y a vingt-cinq ans? Vous seriez peut-être veuve de lui présentement.

ISABELLE.

Plût au ciel! Un enchaînement d'obstacles et de traverses nous a empêchés de nous marier quand nous nous aimions. Il avoit un tuteur avare et chicaneur, qui n'a jamais voulu lui rendre compte de son bien, et qui, pour s'en dispenser plus aisément, vouloit lui faire épouser sa fille. De mon côté, j'avois une tante éternelle dont j'attendois toute ma fortune; mais elle exigeoit que je demeurasse auprès d'elle, et que je ne me mariasse point de son vivant : il n'y a que cinq ans qu'elle est morte, et que je me trouve en liberté de prendre un époux. Quand je me suis vue libre et maîtresse d'un gros bien, mon vieux amant étoit à la guerre; d'ailleurs, ses procès ne viennent que de finir. Je les ai tous gagnés pendant son absence; et, grâces à mes soins, il est aussi riche que moi. Cette maison-ci lui appartient; il m'a priée d'en prendre possession et d'y demeurer : j'y vivois tranquille et contente; mais il arrive enfin, il arrive, et se propose d'y loger avec moi.

LISETTE.

Après vous avoir épousée?

ISABELLE.

C'est ce qui me désole.

LISETTE.

Vous ne l'aimez donc plus?

ISABELLE.

Je te l'avoue. Mais ne me décèle pas, Lisette; car

j'ai de fortes raisons pour lui cacher mon changement.

LISETTE.

Comptez sur ma discrétion. Mais, si votre passion est usée, pourquoi souhaiter si vivement d'être plus jeune que vous n'êtes?

ISABELLE.

Pourquoi? Je n'oserois jamais te le déclarer; je me le cacherois à moi-même, si cela m'étoit possible.

LISETTE.

Ah! si j'osois gager contre ma maîtresse, je gagerois que je devine.

ISABELLE.

Que devines-tu, mon enfant?

LISETTE.

Qu'une nouvelle inclination....

ISABELLE.

Taisez-vous, Lisette.

LISETTE.

Je me tairai, si vous voulez. Mais en sera-t-il moins vrai que quelque jeune homme aimable a surpris votre cœur?

ISABELLE.

Otez-vous de mes yeux.

LISETTE.

Mademoiselle!...

ISABELLE.

Sortez, vous dis-je. Je n'aime point qu'on se pique de me deviner. Ne vous montrez plus que quand je vous rappellerai.

LISETTE, feignant de sortir.

J'obéis.

ISABELLE, d'un ton languissant.

Lisette !

LISETTE, du même ton.

Mademoiselle !

ISABELLE.

Revenez.

LISETTE.

Je crains de vous fâcher encore, j'en serois au désespoir ; et il vaut mieux que je me retire.

ISABELLE.

Revenez, encore une fois ; je vous pardonne votre indiscrétion.

LISETTE.

Avez-vous quelque ordre à me donner ?

ISABELLE, l'embrassant.

Ah ! ma pauvre Lisette !

LISETTE.

Tenez, Mademoiselle, laissez-moi sortir ; car je devinerois encore quelque chose.

ISABELLE.

Eh bien ! devine tout ce que tu voudras.

LISETTE.

Ah ! me voilà bien soulagée. Permettez que je vous fasse deux ou trois petites questions.

ISABELLE.

Hélas ! très-volontiers.

LISETTE.

Vous allez, au moins deux ou trois fois chaque

jour, chez votre cousine Célimène, qui vous étoit fort indifférente il n'y a pas trois mois. Pourquoi ces fréquentes visites? Qu'avez-vous vu chez elle qui vous y attire si souvent?

ISABELLE.

Ah! j'y ai vu.... Te le dirai-je?

LISETTE.

Je crois que vous ferez bien.

ISABELLE.

J'y ai vu....

LISETTE.

Achevez donc, s'il vous plaît.

ISABELLE.

Je ne saurois.

LISETTE.

Oh! je m'en vais achever, moi. Vous y avez vu ce jeune Chevalier dont elle vous avoit tant vanté la figure, l'esprit et les grâces. Vous l'aurez regardé; il vous aura dit quelques douceurs; vous les aurez écoutées.... par complaisance.

ISABELLE.

Oh! oui, par pure complaisance.

LISETTE.

La complaisance aura fait naître le goût; le goût sera devenu par degrés une passion si douce et si vive, qu'il vous est impossible de vous en défendre. N'est-ce pas là l'histoire?

ISABELLE.

Je suis bien honteuse de te l'avouer: car elle te prouve que je suis inconstante.

LISETTE.

Voyez le grand malheur! Y a-t-il rien de plus naturel à notre sexe, que de changer d'inclination? Est-ce notre faute si nos cœurs sont volages, et si nos passions sont si tôt usées? La vôtre n'a que trop duré; et je vous regardois comme un prodige. D'ailleurs, quel est l'amant de soixante ans qui pourroit tenir dans un cœur de femme, contre un amant qui n'en a que vingt-deux? Cela seroit contre toutes les règles.

ISABELLE.

Paix. Quelqu'un entre ici.

SCÈNE II.

LA JONQUILLE, ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE, à la Jonquille.

Que veux-tu?

LA JONQUILLE.

C'est monsieur Damon, Mademoiselle, qui demande à vous parler.

ISABELLE.

Dis-lui que je n'y suis pas.

LA JONQUILLE.

Dame! je lui ai dit que vous y étiez.

ISABELLE.

Eh bien! va-t'en lui dire que je n'y suis plus.... Attends. Dis-lui que je suis malade, et que je ne vois personne.... Comment! tu ne sortiras pas?

LA JONQUILLE.

Mademoiselle, c'est que ce Monsieur....

ISABELLE.

Eh bien! ce Monsieur?

LA JONQUILLE.

M'a demandé d'abord comment vous vous portiez; et je lui ai répondu, tout bonnement, que vous étiez en parfaite santé.

ISABELLE.

Vous êtes un sot, mon ami.

LISETTE.

Oui, un sot; entendez-vous, monsieur de la Jonquille. Apprenez de moi qu'on ne peut jamais savoir comment une maîtresse se porte, avant que de lui avoir demandé comment elle veut se porter.

LA JONQUILLE.

Eh bien! je m'en vais dire à monsieur Damon que Mademoiselle veut être malade aujourd'hui.

ISABELLE.

Autre sottise! Dis-lui que je suis occupée d'une affaire pressante, et que je le prie de remettre sa visite à un autre jour. (La Jonquille va et revient.) Encore!

LA JONQUILLE.

Il faut bien que je vous informe que monsieur Damon m'a demandé si votre prétendu est arrivé.

ISABELLE.

Que veux-tu dire avec ton prétendu?

LA JONQUILLE.

Eh! mais, ce Monsieur qui vient pour vous épouser, qui s'appelle, je crois, Li, Li, Li, Lisidor. Que vous plaît-il que je réponde à monsieur Damon?

ISABELLE.

De quoi se mêle-t-il ?

LA JONQUILLE.

C'est ce que je m'en vais lui demander.

ISABELLE.

Eh bien ! a-t-on jamais vu un pareil imbécille ?

LA JONQUILLE.

Oh dame ! je ne sais plus que dire ni que faire.

LISETTE.

Te voilà bien embarrassé ! Ne conçois-tu pas que Mademoiselle ne veut pas voir monsieur Damon, et qu'il faut que tu trouves le moyen de le renvoyer poliment.

LA JONQUILLE.

Oh ! s'il ne tient qu'à cela, je m'en vais lui signifier qu'il n'a qu'à s'en retourner ; et, s'il veut savoir pourquoi, je lui répondrai que ce n'est pas son affaire.

ISABELLE.

Ce petit coquin-là me feroit perdre patience. Allez, Lisette, allez lui parler vous-même ; et faites en sorte qu'il me laisse en repos. Vous avez de l'esprit ; ajustez cela, et revenez au plus vite.

SCÈNE III.

ISABELLE, *seule.*

Damon veut me parler ! Quoi ! cet homme-là m'obsédera toujours ? Je ne pourrai jamais m'en défaire ? Que me veut-il ? ne soupçonneroit-il point ma nouvelle passion ? m'auroit-il épié jusque chez ma cou-

sine? j'en meurs de peur. Il est d'une sagacité que je redoute, et un amant maltraité a des yeux d'Argus. Mais je me fais des frayeurs paniques. Ma cousine est sûre et discrète; et je me suis conduite avec tant de précaution, qu'il est impossible qu'on me soupçonne.

SCÈNE IV.

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

Eh bien! Lisette?

LISETTE.

Je viens de congédier monsieur Damon le plus honnêtement du monde; mais, malgré tous mes mensonges polis, il m'a paru très-piqué du compliment; et il m'a dit, en remontant en carrosse, qu'il repasseroit ici bientôt, pour savoir si monsieur Lisidor seroit arrivé.

ISABELLE.

Que lui importe qu'il arrive ou non? Damon fait son plaisir de me tourmenter, et d'être le fléau de ma vie.

LISETTE.

Mais aussi vous le haïssez bien.

ISABELLE.

Je le hais.... tout ce qu'on peut haïr.

LISETTE.

Le pauvre homme! Moi, je ne puis m'empêcher de le plaindre; car, au fond, je crois qu'il vous aime toujours.

ISABELLE.

Point du tout. Il y a dix ans qu'il est persuadé que je ne l'aimerai de ma vie, et qu'il a pris son parti sur cela; mais c'est l'homme le plus vindicatif qui soit jamais né. Pour me punir de ce que je n'ai jamais pu le souffrir, il s'applique à me vexer, à m'assommer de ses visites, à épier mes démarches, à contrôler mes actions, et à me rendre malheureuse.

LISETTE.

Que ne le chassez-vous une bonne fois?

ISABELLE.

Je le chasse tous les jours, et il revient le moment d'après; quelquefois je n'en suis pas fâchée. Quand je suis de mauvaise humeur, je me fais un plaisir de la passer sur lui. Une femme est toujours bien aise d'avoir à sa suite un amant qu'elle maltraite, et à qui elle fait essuyer tous ses caprices. D'ailleurs, il faut te l'avouer, comme il est homme de robe, et homme fort accrédité, il m'a rendu mille services pendant le cours de mes procès, et de ceux que j'ai soutenus pour Lisidor, dont il est ami très-intime, malgré leur rivalité. En un mot, Damon est pour moi, de temps en temps, ce qu'on appelle un mal necessaire.

LISETTE.

En vérité, je ne comprends pas comment vous l'avez pris en aversion; car tout le monde convient qu'il a bien de l'esprit, et que c'est l'homme de France le plus génereux.

ISABELLE.

Tout cela est vrai. La raison m'a souvent parlé

pour lui : mais est-ce la raison qui nous fait aimer?

LISETTE.

C'est bien plus souvent la folie.

ISABELLE.

Hélas! cela n'est que trop vrai. Par exemple, ne suis-je pas folle de vouloir rompre des engagements raisonnables, pour épouser un jeune étourdi?

LISETTE.

Quoi! Mademoiselle, vous voulez épouser le Chevalier?

ISABELLE.

Oui, mon enfant; il faut que je l'épouse, ou que je meure.

LISETTE.

Après tout, il vaut mieux faire une folie que de mourir. Mais, que dira Lisidor?

ISABELLE.

Je vais te parler à cœur ouvert; car, toutes réflexions faites, je ne puis me passer de ton secours. Mon dessein est d'amuser Lisidor, et d'épouser secrètement le Chevalier.

LISETTE.

Croyez-vous que le Chevalier se prête à ce dessein?

ISABELLE.

J'ai lieu de m'en flatter. C'est un jeune homme de condition, tout des plus aimables, à la vérité; mais cadet d'une nombreuse famille, qui, par un revers de fortune, est obligé, depuis quelque temps, de vivre en province. Tu vois aisément par là, Lisette,

que le Chevalier doit se tenir très-heureux que je lui sacrifie ma personne et mes biens.

LISETTE.

Assurément, ce seroit un petit impertinent s'il ne vous aimoit pas de tout son cœur.

ISABELLE.

Aussi puis-je me vanter qu'il m'adore. Oh çà ! sais-tu ce qu'il faut faire?

LISETTE.

Tout ce que vous voudrez; vous n'avez qu'à dire.

ISABELLE.

Compte sur ma reconnoissance.

LISETTE, lui faisant la révérence.

Oh ! j'y compte aussi , Mademoiselle.

ISABELLE.

Lisidor doit arriver aujourd'hui, peut-être dans le moment : c'est ce qui redouble mon embarras. Il faut que tu m'aides à lui persuader que je l'aime toujours, et à lui cacher que j'en aime un autre.

LISETTE.

Ne vous mettez pas en peine. J'aime ces petites manœuvres à la folie, et j'y réussis merveilleusement.

ISABELLE.

Mais ce n'est pas tout : il va me presser de l'épouser; il s'agit d'éluder la proposition, et de le dépayser le mieux que nous pourrons, jusqu'à ce que j'aie épousé le Chevalier.

LISETTE.

Mais dépêchez-vous donc.

ISABELLE.

Mes mesures sont fort avancées. Je m'en vais de ce pas chez mon notaire, qui m'a promis un secret inviolable. Dès demain, dès ce soir même, je me marie, si, comme je n'en doute point, le Chevalier a le même empressement que moi.

LISETTE.

Mais comment demeurerez-vous ensemble? Car vous m'avez dit que monsieur Lisidor venoit occuper ici un appartement.

ISABELLE.

Laisse-moi faire; je le ferai consentir à recevoir céans le Chevalier, sans qu'il en conçoive le moindre soupçon.

LISETTE.

L'idée me paroît singulière, et même très-plaisante. Mais allez vite chez votre notaire. Je vais attendre ici Lisidor; et je le dépayserai si bien, que vous aurez loisir de vous arranger.

ISABELLE.

Surtout garde-moi bien le secret.

LISETTE.

Allez, Mademoiselle, vos affaires sont en bonnes mains.

SCÈNE V.

LISETTE, seule.

La vieille folle! s'entêter d'un jeune godelureau, et vouloir tromper un ancien amant, un honnête homme, monsieur Lisidor, le meilleur de tous les humains! Par ma foi, ce n'est pas bien. Mais moi, qui moralise, ne lui ai-je pas promis de la seconder? Cela est vrai, et je sens que ma conscience en murmure. Oh! ma conscience, ma conscience!... Elle prendra patience, s'il lui plaît : quand mon intérêt parle, c'est à elle à se taire.

SCÈNE VI.

DAMON, LISETTE.

DAMON, entrant mystérieusement.

Lisette!

LISETTE, d'un air surpris.

Qui est-ce? Ah! c'est vous, monsieur Damon! Quoi! déjà de retour! Je vous croyois bien loin d'ici.

DAMON.

J'ai fait semblant de me retirer, et je me suis tenu en embuscade au détour de la rue. Dès que j'ai vu ta maîtresse sortie, je suis rentré pour te dire un mot.

LISETTE.

Dépêchez-vous, je vous prie; car si ma maîtresse me surprenoit avec vous, je lui deviendrois très-suspecte; elle vous craint comme la peste.

DAMON.

Et elle me hait à proportion, n'est-il pas vrai?

LISETTE.

C'est la plus belle haine qu'on ait jamais sentie.

DAMON.

Je m'en aperçois depuis long-temps; et c'est l'unique récompense que j'aie reçue de mes assiduités et de mes services.

LISETTE.

Pourquoi vous obstinez-vous donc à la voir?

DAMON.

Pour la désespérer. Je me venge par là de ses mépris et de ses injustices.

LISETTE.

Vous y réussissez à merveille; car je puis vous assurer, sans vous flatter, que le plus grand de ses chagrins, c'est de ne pouvoir se défaire de vous.

DAMON.

Tant mieux. Je prendrai soin, je t'assure, de mettre sa haine en action.

LISETTE.

Vous aimez donc bien la vengeance?

DAMON.

C'est tout mon amusement. Mais je le borne à de pures malices; et je serois bien fâché de me satisfaire par quelque trait qui pût être vraiment préjudiciable à ta maîtresse: au contraire, je me sacrifierois encore pour tout ce qui pourroit lui être avantageux.

LISETTE.

C'est-à-dire, que vous vous bornez à la faire bien pester ?

DAMON.

Je t'avoue que j'en fais mes délices. Toutes les fois que je la gêne, que je la dérange, que je l'embarrasse, je suis au comble de mes vœux. Souvent elle perd patience; elle me brusque, elle me gronde, elle me chasse, et tout cela me réjouit infiniment.

LISETTE.

Voilà un plaisir tout nouveau, et votre caractère est original. Pardon, si je vous parle avec tant de liberté.

DAMON.

Oh! je suis ravi que tu me connoisses. Il y avoit long-temps que j'avois envie de m'ouvrir à toi, et de gagner ta confiance. Tu pourras aisément contribuer à mes petites vengeances, et m'en fournir quelquefois les occasions. Si tu t'y prêtes de bonne grâce, tu verras bientôt que, si je suis vindicatif, je suis tout au moins aussi généreux.

LISETTE.

On me l'a dit. Et, comme vous m'assurez d'ailleurs que vous ne voulez que vous amuser par de petites tracasseries, je ne croirai pas faire un grand mal en vous procurant les moyens de vous donner carrière: je crois même qu'au lieu de trahir ma maîtresse, je la servirai très-utilement.

DAMON.

Cela se pourroit. Je l'empêche quelquefois de se donner de grands travers.

LISETTE.

Et c'est un service que vous pourrez encore lui rendre bien plus tôt que vous ne pensez.

DAMON.

A quelle occasion?

LISETTE.

Vous le saurez quand il en sera temps.

DAMON.

Tiens, Lisette, voilà dix louis; ne me déguise rien.

LISETTE.

Gardez votre argent, et donnez-vous patience; car je vous déclare que je ne veux encore rien vous dire. Il faut que je prenne conseil d'un homme que j'attends aujourd'hui.

DAMON.

Quel homme?

LISETTE.

C'est le valet de chambre de votre ancien ami monsieur Lisidor.

DAMON.

Eh! ce galant homme est donc votre conseil?

LISETTE.

Oui, Monsieur.

DAMON, en riant.

Par conséquent votre amant?

LISETTE.

Oh! vous voulez tout savoir. Mais je vous avertis que je ne dis jamais que ce que je veux.

DAMON.

Pour une fille, c'est une grande vertu. Vous ne voulez donc point de mes dix louis?

LISETTE.

Je ne dis pas cela ; et je les prendrai.... par complaisance, pourvu que vous me laissiez maîtresse de mon secret.

DAMON, lui présentant la bourse.

Tant que tu voudras ; mais à condition que tu ne le garderas pas toujours.

LISETTE.

Nous verrons ce que Frontin décidera.

DAMON.

Il arrive avec Lisidor, apparemment ?

LISETTE.

Oui, Monsieur.

DAMON.

Eh ! dis-moi, mon enfant, Isabelle est-elle bien ravie de l'arrivée de son vieux amant ?

LISETTE.

Hom ! hom !

DAMON.

Quoi !

LISETTE.

Hé, hé !

DAMON.

Pas trop, n'est-ce pas ?

LISETTE.

Oh ! vous êtes trop dangereux, et je me sauve. (en souriant.) Jusqu'au revoir, Monsieur.

DAMON.

Sans adieu, Lisette ; je me recommande à monsieur Frontin.

LISETTE.

Je vous procurerai ses bonnes grâces, et j'ose me vanter que je puis les promettre, quand je suis sûre qu'on les paiera tout ce qu'elles valent.

DAMON.

Je t'entends. Et moi, je ne plains point la dépense quand il s'agit de me satisfaire.

LISETTE.

Sur ce pied-là, Monsieur, nos talents sont à votre service.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LISETTE, *seule.*

L'AGRÉABLE nouvelle que je viens d'apprendre! Voilà donc le bon homme Lisidor arrivé! Il faut que je l'attende ici de pied ferme pour le sonder, pour le dépayser, et pour le faire donner dans le panneau. Ce sont là, si je m'en souviens, les trois points de mon instruction. Reste à les exécuter : je me sens de merveilleuses dispositions à y réussir; et j'oserois me répondre du succès, si j'avois concerté mes manœuvres avec mon aimable Frontin. Mon aimable Frontin! mais je l'aime donc toujours? Oui, ma foi; quand je songe que je suis sur le point de le revoir, je sens que le cœur me bat. Mais, que ne paroît-il donc, cet animal-là? Il y a une heure qu'il devroit être ici. Est-ce que sa passion pour moi seroit usée comme celle de ma maîtresse pour son maître? Oh! je n'en crois rien. Notre amour n'a que cinq ans; et cinq ans ne m'auront pas effacée.... Hum! ne jurons de rien, cependant. Bien souvent un temps plus court éteint les plus vives amours. Pour moi, je n'ai rien à me reprocher. Mais si Frontin m'est infidèle, je

proteste, je jure.... que je m'en consolerai. Ah! le voici lui-même, si je ne me trompe : je devrois lui cacher ma joie, mais je n'en ai pas la force.

SCÈNE II.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Ah ciel! est-ce toi, mon pauvre Frontin?

FRONTIN.

Moi-même, en propre original.

LISETTE.

Que j'ai de joie de te revoir!

FRONTIN.

Que je vais avoir de plaisir à t'embrasser!

LISETTE.

Tout doux, monsieur Frontin. Songez que nous devons nous marier, et qu'il n'est pas séant que votre future épouse vous laisse prendre des libertés d'avance.

FRONTIN.

Tu les rabattras.

LISETTE.

Non, non, je ne veux rien rabattre.

FRONTIN.

Mais songe donc, mon adorable, qu'il y a cinq ans que je ne t'ai vue.

LISETTE.

Je n'y ai que trop songé.

FRONTIN.

Mais, là, sérieusement, tu m'aimes donc toujours?

LISETTE.

Comme le premier jour que je t'aimai.

FRONTIN.

Et moi, je t'aime comme le premier jour que je te vis. Ton minois, ta vivacité, ton esprit, me tournèrent la cervelle.

LISETTE.

Et présentement, comment me trouves-tu?

FRONTIN.

Je te trouve embellie; c'est tout le changement que je remarque en toi.

LISETTE.

Oh, oh! tu es devenu bien galant! tel maître, tel valet. On voit bien que tu es au service du plus amoureux et du plus constant de tous les hommes.

FRONTIN.

Pour amoureux, oui. Pour constant, néant.

LISETTE.

Comment! monsieur Lisidor n'est plus amoureux de ma maîtresse?

FRONTIN.

Non, ma chère; mais je lui ai fait serment de n'en rien dire; et tu vois bien que ma conscience ne me permet pas de te révéler son secret.

LISETTE.

Ta conscience me paroît aussi délicate que la mienne. Laissons-les parler, et allons notre train. Si ton maître est inconstant, ma maîtresse est infidèle.

FRONTIN.

Tout de bon?

LISETTE.

Oui. Elle aime un jeune Chevalier.

FRONTIN.

Il est amoureux d'une orpheline de dix-neuf ans.

LISETTE.

Son chevalier n'a pas un sou.

FRONTIN.

Sa poulette n'a pas une obole.

LISETTE.

Elle veut se marier secrètement avec lui.

FRONTIN.

Il veut se marier secrètement avec elle.

LISETTE.

Et elle m'a fait confidence de son dessein, afin que je l'aide à tromper Lisidor.

FRONTIN.

Et il m'a confié son projet, afin que je l'aide à tromper Isabelle.

LISETTE.

Bon; inconstance réciproque. Tout est égal des deux côtés; et je m'en réjouis de tout mon cœur.

FRONTIN.

Tu as raison. Jamais nous n'aurons une plus belle occasion de faire fortune. Quand nos maîtres nous confient leurs secrets, ils sont à notre discrétion; leur bourse nous est ouverte, tant qu'ils ont besoin de nous. Faisons bien valoir ce besoin, et pressurons vivement.

LISETTE.

Va, va, je m'en tire comme une autre.

FRONTIN.

Eh! c'est mon fort, à moi. Je puis dire, sans me vanter, que j'ai toujours eu une vive inclination pour l'argent; mais, tiens, depuis que j'ai dessein de t'épouser, ce n'est plus une inclination, c'est une fureur. J'ai déjà fait ma main fort honnêtement. Il faut augmenter nos fonds; c'est à quoi nous allons travailler tous deux. Mais séparons-nous, mon enfant, de peur qu'on ne soupçonne notre intelligence. Mon maître va venir dans le moment, s'il peut se résoudre à quitter sa nouvelle maîtresse; car il ne la perd guère de vue.

LISETTE.

Apprends-moi qui elle est, je te prie.

FRONTIN.

C'est une personne de très-bonne famille. A quatre ans elle perdit sa mère. Son père, vieux officier, brave homme, mais homme de plaisir, ayant mangé son bien au service, une majorité de place, et une pension modique, faisoient toute sa richesse. Il est mort depuis six mois; et toute sa richesse est morte avec lui.

LISETTE.

Belle succession!

FRONTIN.

La pauvre Angélique sa fille, qui vivoit sous la direction d'une vieille tante, s'est trouvée sans autre ressource que celle de sa jeunesse.

LISETTE.

Ah! le mauvais fonds, si la fortune ne le fait pas valoir!

FRONTIN.

C'est en Flandre que mon maître l'a vue dans ce triste état; il a commencé par avoir pitié de cette belle affligée; la pitié s'est tournée en amour, et l'amour en proposition de mariage.

LISETTE.

Et la belle a pu l'écouter de la part d'un amant si suranné?

FRONTIN.

Ce n'est pas la belle qui a écouté, c'est sa tante. Flattées d'un mariage secret, qu'on leur propose avec des avantages considérables, elles se sont laissé conduire à Paris, où le bon homme les tient cachées depuis trois jours, très-impatient de conclure ce mariage, dont le contrat est déjà dressé, et dont il fixera le jour dès qu'il aura pu rompre ses engagements avec Isabelle. Mais j'aperçois le bon homme. Tenons-nous sur nos gardes; car il est fin et soupçonneux.

SCÈNE III.

LISIDOR, LISETTE, FRONTIN.

LISIDOR.

AH! te voilà, Lisette! Bonjour, friponne. Comment te portes-tu? comment se porte ta maîtresse? Est-elle ici? Que te disoit Frontin? Que lui répondois-tu? Y a-t-il long-temps que vous êtes ensemble?

LISETTE, *fort vite.*

Bonjour, Monsieur. Je me porte bien. Ma maîtresse est en bonne santé; elle vient de sortir. Fron-

tin ne m'a rien dit; je ne lui ai rien répondu : il n'y a pas une minute qu'il est avec moi.

LISIDOR.

La réponse est vive et précise. Cette fille a de l'esprit.

FRONTIN.

Et du plus fin; je m'y connois.

LISETTE.

Quand je n'en aurois point du tout, je sers une maîtresse qui en a tant, qu'il faudroit que je fusse imbécille, si je n'en prenois pas quelque teinture.

LISIDOR.

Isabelle, effectivement, est la personne du monde la plus spirituelle.

LISETTE.

Et la plus charmante.

LISIDOR.

Oui, oui, je me souviens qu'elle l'étoit autrefois.

LISETTE.

Autrefois! elle l'est bien encore.

LISIDOR.

Je le veux croire. Mais si tu l'avois vue il y a trente ans!

LISETTE.

Mon Dieu! ne datez pas de si loin : un amant bien tendre doit ignorer l'âge de sa maîtresse.

LISIDOR.

Oui, quand rien ne l'en fait souvenir.

LISETTE.

C'est le cas où vous êtes. Il y a des beautés éternelles.

LISIDOR.

Elles sont bien rares.

LISETTE.

Vous en retrouverez une ici. Elle n'a presque rien perdu de ses charmes; ni vous non plus, en vérité.

LISIDOR.

Crois-tu cela, friponne?

LISETTE.

Oui, je le crois; et ma maîtresse va vous le confirmer.

LISIDOR.

J'ai bien peur du contraire. Les années, les fatigues de la guerre ont bien altéré mes traits.

LISETTE.

Vos traits ne vous donnent que trente ans tout au plus.

LISIDOR.

Ils cachent donc la moitié de mon âge?

LISETTE.

Vous avez beau vous dénigrer, vous n'y gagnerez rien; car Isabelle vous aime avec une passion, une tendresse, une fidélité....

FRONTIN.

Oh! en ce pays-ci les femmes sont si fidèles!

LISIDOR.

Paris est donc bien changé?

LISETTE.

Je vais annoncer votre retour à Mademoiselle, pour lui procurer au plus tôt le plaisir inexprimable de vous revoir.

LISIDOR.

Je te suis obligé; mais si elle a quelque affaire pressante, ne l'en détourne pas. Entends-tu, Lisette?

LISETTE.

Ah! Monsieur, que dites-vous? Sa plus pressante affaire est celle de jouir de votre agréable présence. Sans adieu, Monsieur; ne vous impatientez pas, je vous prie; je vais vous l'envoyer le plus tôt qu'il me sera possible.

SCÈNE IV.

LISIDOR, FRONTIN.

LISIDOR.

J'ENRAGE!

FRONTIN.

Voilà une personne qui vous aime furieusement!

LISIDOR.

Qui? Lisette?

FRONTIN.

Non pas, non pas. Votre maîtresse.

LISIDOR.

Quelle maîtresse?

FRONTIN.

Eh, parbleu! l'ancienne.

LISIDOR.

L'ancienne, l'ancienne! Je ne le vois que trop. Je suis bien malheureux! Tout le monde se plaint que les femmes sont inconstantes; et moi, j'enrage de les trouver trop fidèles.

FRONTIN.

Il faut que votre étoile soit bien maligne! mais dans l'humeur où je vous vois, vous allez rompre brusquement avec Isabelle?

LISIDOR.

La peste, que je n'ai garde! Le dépit, la jalousie se mettroient d'abord en campagne. On pourroit découvrir mes nouveaux engagements, et les rompre en vertu des anciens, qui sont les plus forts, comme tu sais.

FRONTIN.

Vraiment oui, je le sais. Si votre secret transpire, vous êtes perdu.

LISIDOR.

Prends bien garde de le laisser échapper.

FRONTIN.

J'y fais mon possible; mais j'ai bien de la peine à le retenir.

LISIDOR.

Comment, coquin! tu serois homme à me trahir?

FRONTIN.

Non, je suis à toute épreuve. Mais si l'on alloit m'offrir de l'argent?

LISIDOR.

Il n'y a pas long-temps que je t'ai donné trente pistoles.

FRONTIN.

Cela est vrai; mais trente autres encore me rendroient bien plus sûr de moi.

LISIDOR.

Tiens, les voilà.

FRONTIN.

Cela me rend les forces.

LISIDOR, à part.

Le fripon ! (haut.) Va, mon cher enfant, tu seras content. Ah, morbleu ! voici ma vieille maîtresse. Cours vite où tu sais, et dis à mon adorable que je la rejoindrai bientôt.

SCÈNE V.

LISIDOR, ISABELLE.

ISABELLE, accourant.

Est-ce bien lui-même ? ne m'a-t-on point flattée ? Non, c'est une vérité. Vérité charmante ! Je vous revois donc, mon cher, mon bien-aimé Lisidor !

LISIDOR.

Ma belle, mon aimable, ma charmante Isabelle !

ISABELLE.

Je suis dans une joie....

LISIDOR.

Et moi, dans un transport....

ISABELLE.

Qui me bouleverse les sens.

LISIDOR.

Qui me fait extravaguer.

ISABELLE.

Je n'en puis plus.

LISIDOR.

Je me meurs.

ISABELLE.

Tâchons de nous remettre; car, en vérité, cet état-là est trop violent.

LISIDOR.

Oui, si violent, que j'ai bien de la peine à le soutenir.

ISABELLE.

L'excès de la joie est si dangereux!

LISIDOR.

La joie excessive glace le sang.

ISABELLE.

Cela est vrai, au moins. Le froid me prend depuis la tête jusqu'aux pieds.

LISIDOR.

Je vous en offre autant. Je me sens tout à coup aussi froid qu'un marbre.

ISABELLE.

Voyez l'effet du saisissement!

LISIDOR.

Oh! je suis si saisi, si saisi.... que je n'ai pas la force de vous regarder.

ISABELLE.

Moi, je vous regarde; mais c'est avec une certaine nonchalance.... un certain sang-froid.... qu'on prendroit pour de l'indifférence.

LISIDOR.

Voilà comme je suis. Les grandes passions ont des symptômes bien étranges.

ISABELLE.

Il faut les sentir pour les connoître. Mais essayons de nous calmer, mon cher Lisidor. Voyons-nous.... regardons-nous.... parlons-nous comme.... si.... nous ne nous aimions plus.

LISIDOR.

C'est justement ce que j'allois vous proposer.

ISABELLE.

Rien n'est si beau que de se posséder.

LISIDOR.

Oh! la tranquillité est une grande vertu! c'est la source de la santé. Les passions, au contraire, mettent l'esprit hors de son assiette, et précipitent la circulation.

ISABELLE.

Oui, cela cause.... des agitations.

LISIDOR.

Qui sont très-inquiétantes. Quand on n'est plus jeune, il ne faut plus s'occuper que de sa santé.

ISABELLE.

A propos de santé, comment va la vôtre?

LISIDOR.

Mal, depuis quelque temps.

ISABELLE.

Hélas! je suis tout de même. Ne me trouvez-vous pas bien changée?

LISIDOR.

Vous me paroissez toujours très-aimable. Mais, à vous dire le vrai, vous n'êtes plus la même. Et moi, comment me trouvez-vous?

ISABELLE.

Toujours charmant. Mais vous n'êtes plus si jeune, si frais, si dispos que vous étiez.

LISIDOR.

Vraiment non, je ne suis plus si jeune. Je me sens d'une foiblesse, d'un anéantissement, qui vous feroient pitié.

ISABELLE.

Et moi, mon pauvre ami, je n'ai plus de goût pour rien. Le rhume ne me quitte point; je tousse jour et nuit. (Elle tousse.)

LISIDOR.

Je suis dans le même état. (Il tousse.) Je crains même d'être pulmonique. (Ils toussent tous deux.)

ISABELLE.

Je vois que nous sommes confisqués. Quelle pitié! Mais, tenez, malgré nos infirmités, il faut nous aimer toujours.

LISIDOR.

C'est bien dit, aimons-nous; nous nous en tiendrons là tant que nous le jugerons à propos.

ISABELLE.

Oui, oui, rien ne nous presse. Vivons dans une bonne petite amitié. C'est quelque chose de si doux que l'amitié!

LISIDOR.

Elle n'est point incommode, point inquiète, point turbulente comme l'amour.

ISABELLE.

Oh! fi, l'amour! il est ridicule à notre âge.

LISIDOR, *d'un ton gai.*

Vous ne m'aimez donc plus, ma charmante?

ISABELLE.

Ce n'est pas cela que je veux dire; mais seulement qu'il faut nous aimer désormais sans nous en parler.

LISIDOR.

Vous avez raison; et je veux être un coquin si je vous en parle de ma vie.

SCÈNE VI.

DAMON, LISIDOR, ISABELLE.

DAMON.

Avec votre permission, Mademoiselle, il faut que j'embrasse mon cher Lisidor. J'apprends votre retour avec joie, et je viens, comme votre plus ancien ami, vous féliciter l'un et l'autre de ce qu'enfin vous voilà réunis. Personne ne prend plus de part que moi, je vous jure, au plaisir que vous ressentez tous deux.

LISIDOR, *froidement.*

Je vous en rends mille grâces, mon cher Damon.

ISABELLE, *sur le même ton.*

Monsieur, vous nous faites bien de l'honneur.

DAMON.

Oh, oh! qu'est-ce que cela veut dire? Je croyois vous trouver dans les transports, dans les ravissements, dans les extases, et vous voilà presque immobiles.

ISABELLE.

C'est que la surprise....

LISIDOR.

A des effets.... bien surprenants.

DAMON.

D'accord. Mais vous devriez en être remis, et vous témoigner réciproquement....

ISABELLE.

Vous ne songez pas que nous ne sommes plus jeunes, et que ce qui nous convenoit autrefois seroit très-ridicule aujourd'hui.

LISIDOR.

Nous nous aimons présentement comme des personnes raisonnables doivent s'aimer. L'Amour guide la Jeunesse; la Vieillesse guide l'Amour.

DAMON.

Hom! il est bien foible quand il se laisse mener.

ISABELLE.

Pour moi, je ne suis plus amoureuse que de la raison.

DAMON.

Si bien donc que c'est la raison qui va vous marier? Tant mieux. Un mariage de raison est toujours plus heureux qu'un mariage d'inclination. Rien ne s'oppose plus au vôtre; et je ne doute point que vous n'en ayez fixé le jour. A quand la noce? J'y veux danser, je vous en avertis.

ISABELLE.

Nous n'avons encore rien déterminé sur cela.

LISIDOR.

Que diable! est-ce qu'on débute d'abord par un

mariage? Vous ne nous donnez pas le temps de respirer. C'est une affaire qu'il faut préparer à loisir.

DAMON.

Eh! mon Dieu, il y a si long-temps que vous la préparez! Il me semble que tout ce qui vous reste à faire, c'est de signer la minute du contrat que monsieur Subtil a dressé pour vous il y a vingt-cinq ans.

ISABELLE.

Oh! il y a bien des clauses à réformer dans cette minute-là.

LISIDOR.

Sans doute. Il faut la relire, et en peser mûrement les articles.

ISABELLE.

On ne pense pas, à un certain âge, comme on pensoit dans sa jeunesse.

LISIDOR.

Les dispositions sont bien différentes. Quand nous dictâmes la minute du contrat, nous pouvions nous flatter de nous donner des héritiers. Et moi, qui vous parle, moi, j'aurois répondu d'une postérité nombreuse.... Mais aujourd'hui je ne compterois pas sur un fils unique.

ISABELLE, à Damon.

Voyez quelle révolution! Vous jugez bien qu'étant aussi riches que nous le sommes, il faut que nous prenions de sages précautions par rapport aux biens que nous pourrons laisser.

DAMON.

Vous voilà bien embarrassés! Il faut stipuler dans

le contrat, que vous laissez vos biens au dernier vivant; c'est ainsi qu'en usent des personnes qui s'aiment aussi tendrement que vous faites, et qui craignent de mourir sans heritier.

ISABELLE.

Vous avez raison. Mais....

DAMON.

Quoi, mais?

ISABELLE.

Il faut que vous sachiez que j'ai un neveu....

LISIDOR.

Vous avez un neveu?

ISABELLE.

Oui, un neveu que j'aime passionnément, et à qui je veux assurer la plus grande partie de ma succession.

LISIDOR.

Cela est très-raisonnable.

DAMON.

Comment! vous approuvez cela?

LISIDOR.

Pourquoi non, puisque je suis dans le même cas? J'ai une nièce charmante.... que j'aime à l'adoration, et que je veux faire mon héritière.

DAMON.

Voilà de bons parens!

ISABELLE.

Y a-t il rien de plus naturel?

LISIDOR.

Tenez, ma chère Isabelle, il me vient une idée

qui, je crois, ne vous déplaira pas : j'ai envie, si vous le trouvez bon, d'envoyer chercher ma nièce au plus tôt, et de lui donner céans un appartement. Elle est jeune et sans expérience : vous avez de l'esprit, vous êtes sage et prudente. Faites-moi la grâce, Mademoiselle, de la prendre ici sous votre direction.

ISABELLE.

Volontiers, pourvu que vous preniez mon neveu sous la vôtre, et que vous consentiez qu'il demeure avec nous. C'est un bon enfant, un joli garçon; mais il est si jeune, si étourdi, si folâtre, qu'on ne peut veiller de trop près à sa conduite.

LISIDOR.

C'est un emploi fatigant, à la vérité; mais je m'en charge de tout mon cœur, par reconnoissance de ce que vous voulez bien faire pour ma nièce.

ISABELLE.

Je vous réponds d'elle.

LISIDOR.

Et moi, de votre neveu.

ISABELLE.

Pour vous prouver d'avance combien votre nièce m'est chère, je vous promets que je lui ferai un présent qui ne sera pas indigne d'elle.

LISIDOR.

Je vous en remercie de tout mon cœur; et je vous jure que j'en userai de même à l'egard de votre cher neveu.

DAMON.

Parbleu! vous m'étonnez bien tous deux. Je ne

vous avois jamais entendu parler de ce neveu ni de cette nièce.

ISABELLE.

Vous ne savez pas que j'avois une sœur mariée en Bretagne?

LISIDOR.

Et moi, un frère établi en Provence?

DAMON.

En Provence! c'est ce que j'ignorois.

LISIDOR.

Cela est vrai pourtant.

DAMON, à Isabelle.

Et pour ce qui est de votre sœur, Mademoiselle, on a toujours dit qu'elle étoit morte sans enfants.

ISABELLE.

Sans enfants! en vérité, je vous trouve admirable! ma sœur aura été mariée vingt ans sans avoir eu du moins un fils? Quand vous le verrez ici, qu'aurez-vous à dire?

DAMON.

Pas le mot.

LISIDOR.

Et quand ma nièce paroîtra, que pourrez-vous m'objecter?

DAMON.

Oh! rien du tout.

ISABELLE.

Eh bien! je m'en vais chercher mon neveu. Bonjour.

LISIDOR.

Et moi, ma nièce. Bonsoir.

SCÈNE VII.

DAMON, seul.

Ouais! je ne comprends rien à tout ceci. Point de joie de se revoir; plus d'empressement de se marier. L'un ne paroît occupé que de sa nièce; l'autre ne pense qu'à son neveu. Voilà un neveu et une nièce qui me sont bien suspects! cela pique ma curiosité. D'ailleurs, on veut se cacher de moi, je le sens bien, et j'en suis vivement offensé. J'entrevois un mystère que je ne puis pénétrer encore; mais il faut que j'en vienne à bout à quelque prix que ce soit : ce sera pour moi un régal délicieux, et un vrai plaisir ne coûte jamais trop.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE I.

ISABELLE, *seule*.

Mon notaire a fait ce que je désirois. Je suis très-contente de la minute; mais je n'ose encore la signer. Les engagements que j'ai contractés avec Lisidor sont de nature à ne pouvoir se rompre que d'un consentement mutuel : c'est à quoi il faut parvenir enfin, et j'espère que ce sera bientôt.

SCÈNE II.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Ah! vous voilà, Mademoiselle? Je ne savois pas que vous fussiez rentrée; et je meurs d'impatience de savoir comment vous vous êtes tirée de votre première entrevue avec Lisidor.

ISABELLE.

Le mieux du monde, ma chère Lisette. Lisidor est le mortel le plus docile et le plus crédule qui soit jamais né. Plus de soupçons, plus de defiances, plus de jalousies. C'est un mouton, ou, pour mieux dire, c'est un idiot.

LISETTE.

Il a donc bien changé?

ISABELLE.

Je ne le reconnois pas; mais je n'ai garde de m'en plaindre. Je voudrois qu'il fût encore plus stupide et plus imbecille. Après tout, que puis-je désirer davantage? Il consent que mon neveu demeure ici.

LISETTE.

Comment! votre neveu?

ISABELLE.

Oui, mon neveu, mon enfant.

LISETTE.

Eh! où est-il donc ce neveu? Je ne l'ai jamais vu.

ISABELLE.

Tu le verras bientôt. C'est mon Chevalier, celui que j'aime, celui que j'épouse.

LISETTE.

Quoi, Mademoiselle! ce Chevalier que vous aimez est votre neveu?

ISABELLE.

Eh non! il ne l'est pas. C'est un titre que je lui donne, afin d'avoir un prétexte honnête pour lui faire occuper ici un appartement.

LISETTE.

Ah! j'entends votre affaire. Et monsieur Lisidor a cru cela sur votre parole?

ISABELLE.

Il n'a pas fait la moindre objection, et ne s'est pas même avisé d'en douter.

LISETTE.

Il faut qu'il radote ; car, s'il avoit une once de jugement, il sentiroit que vous le trompez.

ISABELLE.

Hélas! le pauvre homme n'a plus aucune sensibilité.

LISETTE.

Je ne m'étonne pas si vous vous défaites de lui. A quoi vous seroit-il bon?

ISABELLE.

A rien du tout. Nous sommes convenus de nos faits aussi tranquillement que je le désirois.

LISETTE.

Quel en est le résultat?

ISABELLE.

De vivre désormais ensemble comme deux bons amis. Tu vois bien ce que cela veut dire.

LISETTE.

Mais cela veut dire que vous ne vous aimez plus.

ISABELLE.

Tu vas trop loin, Lisette. Nous ne sommes plus amoureux l'un de l'autre, à la vérité ; mais nous ferons succéder à l'amour une tendre amitié.

LISETTE.

Abus que tout cela. Cette amitié prétendue, qu'on fait parade de substituer à l'amour, n'est qu'un masque honnête pour cacher le dégoût, pour déguiser l'inconstance, et pour la rendre un peu moins odieuse. Tous les amants qui dégénèrent en amis, sont de francs hypocrites qu'on ne devroit pas souf-

frir dans un pays bien policé. L'amitié ne peut résider dans un cœur qu'une passion plus violente occupe tout entier. Des amis peuvent devenir de vrais amants; mais des amants ne peuvent point devenir de vrais amis.

ISABELLE.

Tout le monde est donc dans l'erreur?

LISETTE.

Dites que tout le monde y veut être. Ceux qui la prêchent le plus vivement, sont ceux qui sentent mieux le contraire.

ISABELLE.

En vérité, Lisette, je crois que tu as raison ; car non-seulement je n'aime plus Lisidor, mais je voudrois ne l'avoir jamais aimé, que nous ne nous fussions jamais vus, ou que nous prissions une ferme résolution de ne nous revoir jamais.

LISETTE.

Vous voyez que je ne raisonne pas en l'air, et que mes maximes sont fondees sur l'expérience.

ISABELLE.

Tu as trop d'esprit pour une femme de chambre.

LISETTE.

Aussi n'étois-je pas née pour l'être. Enfin, je ne suis pas la dupe des apparences ; et je conclus, avec juste raison, que l'amour et l'amitié meurent toujours en même temps.

ISABELLE.

Cependant, Lisette, je me sens encore un fonds de complaisance pour Lisidor ; et comme je l'ai

trouvé aussi liant et aussi facile que je le désirois, au sujet de mon neveu prétendu, j'ai cru devoir l'en récompenser de ma part, en consentant qu'il amenât ici sa nièce.

LISETTE.

Monsieur Lisidor a une nièce?

ISABELLE.

Oui, mais une nièce véritable, qu'il veut faire son héritière.

LISETTE, à part.

Friponnerie de part et d'autre.

ISABELLE.

Cette circonstance est heureuse pour moi; n'est-il pas vrai, Lisette?

LISETTE.

Oh! très-heureuse, assurément.

ISABELLE.

Car, en feignant d'imiter Lisidor, j'arrive à mes fins sans lui donner le moindre soupçon. Oh çà! il faut présentement que je te donne tes instructions.

LISETTE.

Voyons.

ISABELLE.

Voici l'adresse du Chevalier. Elle t'indique la rue et la maison où il demeure. Tu les trouveras facilement, car ce n'est pas loin d'ici.

LISETTE.

Fort bien. Eh! que voulez-vous que je lui dise, à ce Chevalier?

ISABELLE.

Ce que je viens de te confier. Mais recommande-

lui le secret, ma chère Lisette, et fais-lui bien comprendre que son bonheur dépend de sa prudence et de sa discrétion; qu'il faut tromper.... le public, et si finement Lisidor, qu'il ne puisse pas pénétrer le mystère.

LISETTE.

Tout cela est très-bien imaginé. Mais il me vient un scrupule.

ISABELLE.

A toi?

LISETTE.

Un scrupule qui me tourmente, et que j'aurai peine à détruire.

ISABELLE.

Eh! quel est-il?

LISETTE.

Vous convenez que monsieur Lisidor est la bonté même. Cependant vous voulez le tromper; et vous avez besoin de mes soins et de mon adresse pour y réussir.

ISABELLE.

J'en demeure d'accord.

LISETTE.

Vous y gagnerez, selon les apparences. Mais moi, qu'y gagnerai-je, s'il vous plaît? Des reproches que me fera ma conscience, qui a toujours eu une aversion presque invincible pour tout ce qui blesse la candeur et la bonne foi. Voyez quelle violence il faudra que je me fasse pour vous aider à rompre vos premiers engagements, en abusant de la simplicité d'un honnête homme! Cela me paroît un crime

effroyable; et je me fais même un scrupule de garder votre secret.

ISABELLE.

Quoi! ma chère Lisette, tu m'abandonnerois au besoin? Tu voudrois me perdre?

LISETTE.

Prenez-vous en à ma conscience.

ISABELLE.

N'y auroit-il pas moyen de la gagner?

LISETTE.

Je crains bien que non. Du moins, suis-je très-assurée qu'elle ne se rendra pas pour une bagatelle.

ISABELLE, *tirant sa bourse.*

Je le crois. Mais ce n'est pas une bagatelle que ceci. Regarde, Lisette.

LISETTE.

Ah! Mademoiselle, cachez-moi cela.

ISABELLE.

Pourquoi?

LISETTE.

C'est que je crains ma foiblesse.

ISABELLE.

Tiens, garde cette bourse; elle est bien conditionnée, et je t'en fais présent.

LISETTE, *ouvrant la bourse, et tirant quelques pièces.*

Ah! maudites espèces! il n'y a point de conscience qui tienne contre vous.

ISABELLE.

Eh bien! tu te rends donc, Lisette?

LISETTE, serrant la bourse.

En voilà la preuve. (à part.) Ma foi, l'hypocrisie est un bon métier, et je ne m'étonne plus si tant d'honnêtes gens s'en mêlent.

ISABELLE.

Va vite où je t'ai dit. Une affaire pressée m'oblige de sortir; et je reviens à l'instant pour recevoir mon cher neveu. Mais que vois-je? Le voici lui-même.

SCÈNE III.

ISABELLE, LE CHEVALIER, LISETTE.

LISETTE, à Isabelle.

Quoi! c'est là ce Chevalier?

ISABELLE.

Eh! vraiment oui, Lisette.

LISETTE.

La peste! vous choisissez bien vos neveux.

ISABELLE.

Que venez-vous faire ici, Chevalier? Il n'est pas encore temps que vous y paroissiez. Je tremble que Lisidor ne vous voie avant que je vous aie instruit de mes intentions, et de la manière dont vous devez vous conduire en sa présence.

LE CHEVALIER.

Quel est ce Lisidor, Mademoiselle?

LISETTE, au Chevalier.

Dites ma tante.

LE CHEVALIER.

Ma tante! que veut dire cette fille?

ISABELLE.

Je l'avois chargée de vous mettre au fait de ce qui vient de se passer ici, et de la résolution que j'ai prise sur votre sujet. Elle devoit pour cela vous aller trouver de ma part. Vous nous prévenez, et je devrois m'expliquer avec vous sur-le-champ; mais le bon homme pourroit arriver trop tôt; c'est pourquoi je conclus, mon cher Chevalier....

LISETTE, à Isabelle.

Dites mon cher neveu.

LE CHEVALIER.

Ma tante, mon neveu! je ne comprends rien à tout cela.

ISABELLE.

Je vous débrouillerai ce mystère chez ma cousine Dorimène, où je vais me rendre dans le moment. Venez m'y trouver au plus vite, je vous en conjure, et ne vous montrez point ici que vous ne soyez au fait.

LE CHEVALIER.

Cela suffit, Mademoiselle. Partez, et je vous suis.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

A ce que je puis voir, vous êtes femme de chambre et confidente d'Isabelle?

LISETTE.

Vous devinez juste.

LE CHEVALIER.

Ne pourriez-vous point d'avance me donner quelque idée des intentions de votre maîtresse?

LISETTE.

Je n'y vois nul inconvénient. Elle veut faire votre fortune.

LE CHEVALIER.

Eh! par quel moyen?

LISETTE.

En vous épousant; mais très-secrètement, je vous en avertis. Que dites-vous à cela?

LE CHEVALIER, froidement.

Que je lui suis très-redevable, et que je tâcherai de mériter ses bontés.

LISETTE.

Oh, oh! votre reconnoissance me paroît bien froide! Ah! ma pauvre maîtresse, que vous êtes folle!

LE CHEVALIER.

Quelle folie fait-elle donc?

LISETTE.

Celle de vous épouser. En est-il une plus grande?

LE CHEVALIER.

Je vous entends. Vous voulez dire que je suis trop jeune pour elle?

LISETTE.

Eh non, non! vous n'êtes pas trop jeune pour elle; mais elle est trop vieille pour vous. Parlez franchement. Est-ce que vous l'aimez?

LE CHEVALIER.

Je ne dis pas que j'en sois amoureux.... positivement.

LISETTE.

Positivement! comment l'êtes-vous donc?

LE CHEVALIER.

Comme un honnête homme; comme un homme capable de reconnoissance.

LISETTE.

Quand l'amour n'est nourri que de reconnoissance, ah! qu'il est maigre et languissant!

LE CHEVALIER.

Vous ne valez rien, mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Vous vous trompez, monsieur le Chevalier. Je ne suis pas méchante; mais je connois le cœur humain, et je m'en vais gager tout ce que vous voudrez que vous avez quelque inclination.

LE CHEVALIER.

A quoi connoissez-vous cela?

LISETTE.

A vos yeux, où je vois une certaine langueur qui vous décèle; à certains soupirs qui vous échappent, quoique vous vous efforciez de les retenir. Oui, ma foi, vous êtes amoureux.

LE CHEVALIER.

Oh, oh! ceci n'est pas mauvais! Vous vous piquez donc de deviner les gens?

LISETTE.

Si je m'en pique! je ne m'y trompe jamais. Par exemple, j'ai deviné tantôt que ma maîtresse étoit amoureuse de vous; me suis-je trompée?

LE CHEVALIER.

Je me flatte que non.

LISETTE.

Et je devine que vous aimez quelque jeune personne que vous ne pouvez épouser, parce que vous n'avez pas assez de bien pour elle, ou qu'elle n'en a pas assez pour vous.

LE CHEVALIER.

Il faut que tu aies un démon familier qui te révèle ce qu'il y a de plus caché.

LISETTE.

Mon démon familier, c'est le bon sens. On devine tout quand on raisonne juste. Est-il naturel qu'un jeune homme comme vous ne soit pas amoureux, et qu'il sacrifie une passion violente à une personne qui n'en peut plus inspirer? C'est un prodige qui ne peut arriver que par un coup de désespoir.

LE CHEVALIER.

Apparemment que ta maîtresse t'a donné ordre de sonder mon cœur?

LISETTE.

Non, en vérité. Et, pour vous prouver ce que je vous dis, ma maîtresse est assez folle pour se persuader que vous l'aimez à la fureur.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc veux-tu lire dans mes pensées?

LISETTE.

Pour vous aider, si je puis, à devenir heureux, et pour empêcher ma maîtresse de se rendre malheureuse.

LE CHEVALIER.

Elle ne peut l'être avec moi.

LISETTE.

Elle le sera malgré vous. Quand on n'a point de goût pour une femme, on ne peut jamais la rendre heureuse.

LE CHEVALIER.

J'avoue que c'est une tâche bien difficile.

LISETTE.

Difficile! vous la trouverez.... impossible. Tout ce que vous pourrez faire, ma maîtresse et vous, quand vous serez mariés, c'est de vous faire enrager l'un et l'autre.

LE CHEVALIER.

Tu me parles si raisonnablement, que tu commences à gagner ma confiance.

LISETTE.

Si vous me connoissiez un peu mieux, vous me la donneriez sans réserve. Et, pour commencer à la mériter, je vous conseille d'y penser à deux fois avant que d'épouser Isabelle. Non qu'elle n'ait beaucoup de mérite, et que j'aie dessein de la trahir; mais quand je considère vos âges, vous me faites tous deux grande pitié.

LE CHEVALIER.

Je conviens que nous sommes fort à plaindre: elle, de m'aimer, et moi, d'être obligé de l'épouser. Mais, que veux-tu, ma pauvre enfant? Ma naissance est mon seul apanage; et la naissance, sans aucun bien, n'est qu'un fardeau insupportable. La personne que

j'aime, et que j'épouserois si j'étois riche, est aussi malheureuse que moi. C'est une fille de qualité, jeune, aimable, spirituelle, charmante, en un mot: mais nous nous sommes séparés malgré nous, parce que la fortune nous a maltraités également. J'ai le cœur percé quand je me rappelle sa situation. Sa mère est morte il y a long-temps; elle vient de perdre son père; et je ne lui connois de parents qu'une vieille tante aussi peu riche que sa nièce.

LISETTE.

Ce que vous me confiez me rappelle une histoire qu'on m'a contée ce matin. Dites-moi, je vous prie, monsieur le Chevalier, la personne dont vous me parlez est-elle de Paris?

LE CHEVALIER.

Non: elle est née et vit en province.

LISETTE.

Eh! pourrois-je vous demander qui étoit son père?

LE CHEVALIER.

Un vieux officier, major d'une place de guerre, où j'ai demeuré six mois en garnison.

LISETTE.

Qu'entends-je? Est-il possible que le hasard produise une aventure si merveilleuse?

LE CHEVALIER.

Que veux-tu dire? qu'y a-t-il de merveilleux dans tout ceci?

LISETTE.

J'en suis si frappée, que je n'ose pousser plus loin mes questions; mais je suis la fille du monde la plus

trompée, si vous ne revoyez pas aujourd'hui votre aimable maîtresse.

LE CHEVALIER.

Où?

LISETTE.

Dans cette maison-ci.

LE CHEVALIER.

Qu'y viendroit-elle faire?

LISETTE, apercevant Frontin et Angélique.

Eh! tenez, vous allez le savoir.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, FRONTIN, LE CHEVALIER, LISETTE.

ANGÉLIQUE, à Frontin, sans voir le Chevalier.

C'est donc ici la maison de Lisidor?

FRONTIN.

Oui, Mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Je n'y entre qu'en tremblant.

LE CHEVALIER.

Que vois-je? en croirai-je mes yeux?

FRONTIN, à Angélique.

Un peu de courage, Mademoiselle; vous vous y accoutumerez.

ANGÉLIQUE.

Jamais, mon pauvre Frontin, jamais.

LISETTE, au Chevalier.

Qu'avez-vous, Monsieur? vous pâlissez.

LE CHEVALIER.

Je ne sais si je rêve ou si je veille.

ANGÉLIQUE, à Frontin.

Je regarde cette maison comme un tombeau, où je vais m'enterrer toute vive. Où est donc ma tante? Je crois qu'elle m'a quittée.

FRONTIN.

On vient de la conduire à l'appartement que vous devez occuper.

ANGÉLIQUE.

Allons la trouver.

LE CHEVALIER, d'une voix foible.

C'est elle. Angélique!

ANGÉLIQUE.

Qu'entends-je?

LE CHEVALIER.

Belle Angélique!

ANGÉLIQUE.

Ah ciel! quel son de voix vient de me frapper? Je frémis.... Fuyons.

LE CHEVALIER.

Arrêtez un moment.

ANGÉLIQUE.

Je n'en puis plus.

LE CHEVALIER.

Quoi! c'est vous, ma chère Angélique?

ANGÉLIQUE.

Quoi! c'est vous, mon cher Chevalier? Par quelle aventure nous revoyons-nous? pourquoi me cher-

chez-vous? ne nous étions-nous pas promis de nous fuir à jamais?

LE CHEVALIER.

Il est vrai. Mais que venez-vous faire ici?

ANGÉLIQUE.

J'y viens pour y mourir de regret et de douleur.

FRONTIN.

Que diable veut dire ceci? Allons, Mademoiselle, allons rejoindre votre tante.

ANGÉLIQUE.

Je vous suis. Je ne puis faire un pas. Je ne respire plus.

LISETTE.

Je crois qu'elle s'évanouit.

FRONTIN.

Au secours donc, Lisette; ceci devient tragique.

LISETTE.

Eh! vraiment oui; c'est une reconnoissance.

LE CHEVALIER, se jetant aux genoux d'Angélique.

Regardez-moi, belle Angélique; reprenez vos sens, ou je vais expirer à vos pieds.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi me rappelez-vous à la vie? Laissez-moi mourir; c'est l'unique bonheur qui me reste à souhaiter.

LE CHEVALIER.

Vivez pour l'amour de moi.

ANGÉLIQUE.

Je ne veux plus vivre, puisque je ne puis être à vous.

FRONTIN.

Oh, oh! voici une plaisante scène! Est-ce qu'ils jouent la comédie?

LISETTE.

Non, mon garçon; ce qu'ils disent n'est point étudié : c'est la nature qui parle.

LE CHEVALIER, à Angélique.

Du moins expliquez-vous. Dites-moi le sujet qui vous amène dans cette maison.

ANGÉLIQUE.

Si je vous le disois, Chevalier, j'en mourrois de honte; et je veux croire encore que vous en seriez désespéré.

FRONTIN, à Lisette.

Mais si je ne me trompe, Lisette, ces jeunes gens-là s'adorent.

LISETTE.

Eh! vraiment oui. Les pauvres enfants sont bien dignes de compassion; et je ne puis m'empêcher de pleurer.

FRONTIN.

Ah! ne pleure pas, je te prie : car je pleurerois aussi; et cela seroit ridicule. Monsieur et Mademoiselle, abrégez, s'il vous plaît, vos doléances : car mon maître est sur le point de rentrer, et la scène que vous jouez ne le divertiroit pas.

LE CHEVALIER.

Ton maître! Eh! qui est-il? de quoi se mêleroit-il? de quel droit trouveroit-il mauvais ce que je dis à Mademoiselle, et ce qu'elle me répond? est-elle sous sa puissance?

FRONTIN.

Pas encore tout-à-fait; mais....

LE CHEVALIER.

Comment mais! achève, ou je t'assomme.

LISETTE.

Doucement, monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER, à Frontin.

Explique-toi tout à l'heure.

FRONTIN.

Diable! voilà un homme bien pétulant!

LE CHEVALIER.

Explique-toi, te dis-je; et ne crois pas m'échapper.

ANGÉLIQUE.

Frontin, ne lui dites rien, je vous en prie.

LE CHEVALIER.

S'il ne parle pas, il est mort.

FRONTIN.

Me voilà dans une belle situation! Monsieur, considérez, s'il vous plaît, qu'en qualité de valet fidèle, je suis obligé de garder le secret de mon maître.

LE CHEVALIER.

Ce secret me regarde comme lui, et je prétends le savoir à l'instant. Allons, parle, et commence par me dire le nom de ton maître.

FRONTIN.

Oh, volontiers! car son nom n'est pas un secret. Il s'appelle monsieur Lisidor.

LE CHEVALIER.

Monsieur Lisidor, soit. Est-ce qu'il connoît Mademoiselle?

FRONTIN.

Oh! oui, Monsieur, très-parfaitement.

LE CHEVALIER.

Depuis quel temps?

FRONTIN.

Depuis environ deux mois.

LE CHEVALIER.

A-t-il la hardiesse de l'aimer?

FRONTIN.

Monsieur.... c'est un homme très-hardi.

LE CHEVALIER.

Nous verrons. Eh! quel est son dessein?

FRONTIN.

C'est ce que je ne sais pas.

LE CHEVALIER, tirant son épée.

Ah! tu ne le sais pas.

ANGÉLIQUE.

Que faites-vous, Chevalier?

LISETTE.

Vous voulez tuer mon prétendu?

LE CHEVALIER.

Il ne tient qu'à lui de se sauver de ma fureur. Qu'il réponde exactement à toutes mes questions. Ton maître a résolu d'épouser Mademoiselle?

FRONTIN.

Oui, et non.

LE CHEVALIER.

Comment, oui et non! Parle plus clairement, ou je jure que dans ce moment même....

FRONTIN.

Voici la vérité toute pure. Mon maître veut épouser Mademoiselle, à la vérité; mais il veut l'épouser secrètement, par des raisons indispensables.

LE CHEVALIER.

Quelles sont ces raisons?

LISETTE.

Ma maîtresse vous attend pour vous en dire de pareilles, qui l'obligent aussi à vous épouser en secret.

ANGÉLIQUE.

Ah, ciel! Quoi! monsieur le Chevalier se marie avec votre maîtresse?

LISETTE.

La vérité m'est échappée, et il n'y a plus moyen de la retenir. D'ailleurs, je ne vois point de meilleur expédient pour vous calmer l'un et l'autre, que de vous apprendre que vos fortunes sont pareilles. Monsieur épouse ma maîtresse par nécessité: la même nécessité vous contraint d'épouser le maître de Frontin. Vous n'avez rien à vous reprocher l'un et l'autre.

ANGÉLIQUE.

Cela n'est que trop vrai.

LE CHEVALIER.

Nous ne devons nous en prendre qu'à notre mauvaise fortune. Quoi! charmante Angélique, vous voir entre les bras d'un autre! je n'y survivrai point.

ANGÉLIQUE.

Ma plus douce consolation, Chevalier, c'est que la mort me délivrera bientôt de l'horrible tourment auquel ma tante m'a condamnée.

LE CHEVALIER.

Non, infidèle : vous vous consolerez dans les bras d'un époux aimable.

FRONTIN.

Oui, d'un époux de soixante ans; cela sera consolant!

LE CHEVALIER.

De soixante ans!

FRONTIN.

Tout au moins.

ANGÉLIQUE, au Chevalier.

Vous voyez combien je suis à plaindre! C'est vous qui vous consolerez de ma perte, avec une épouse dont les charmes tout-puissants sur vous....

LISETTE.

Oui, ces charmes-là n'auront cinquante ans que dans six semaines.

ANGÉLIQUE.

Cinquante ans!

LE CHEVALIER.

Voyez, ma chère Angélique, voyez si je suis moins à plaindre.

ANGÉLIQUE.

Reprenons donc le dessein de ne nous revoir jamais.

LISETTE.

Vous vous verrez tous les jours, à toute heure, à tout moment.

ANGÉLIQUE.

Juste ciel! Eh! par quelle fatalité?

LISETTE.

C'est que vous demeurerez ici tous deux ; l'un comme neveu de ma maîtresse ; et l'autre, comme nièce de son maître.

ANGÉLIQUE.

Quelle bizarrerie !

LE CHEVALIER.

J'y trouve de grands motifs de consolation.

ANGÉLIQUE.

Pour moi, je n'y vois que de nouveaux sujets de m'affliger.

LISETTE.

Ne désespérons de rien, et gardez bien le secret sur ce que nous venons de vous révéler. Vous, monsieur le Chevalier, allez trouver Isabelle ; et vous, Mademoiselle, allez prendre possession de votre appartement. Conduis-la, Frontin.

ANGÉLIQUE.

Au moins, Chevalier....

LISETTE.

Plus de discours. Séparez-vous ; sauf à renouer l'entretien quand l'occasion s'en présentera.

ANGÉLIQUE, en s'en allant.

Hélas !

LE CHEVALIER.

Juste ciel !

SCÈNE VI.

LISETTE, *seule.*

L'AVENTURE est neuve ; et je la trouve si touchante, que je m'en sens tout émue. Je suis presque tentée d'employer mon adresse à rompre les mariages ridicules qui vont séparer ces pauvres amants. Séparer ! mais ils vivront ensemble ; ils se verront, ils se parleront, ils s'aimeront, et peut-être plus vivement que s'ils étoient mariés. Les jolis événements que cela produira ! Je me les imagine d'avance, et j'en ris de tout mon cœur. Ah ! monsieur Damon, si vous saviez ce qui se passe, que vous seriez bien vengé ! Quelle abondante matière pour votre humeur caustique ! Et que ne me donneriez-vous point, si je lui fournissois un aliment si succulent ! Ma foi, j'en suis bien tentée. Allons voir s'il ne rôde point encore dans la maison. Pourvu que je trouve mon compte en tout ceci, je n'aurai pas de peine à vaincre mes scrupules.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LISETTE, seule.

Il me semble que monsieur Damon nous néglige bien ! Je croyois qu'il épioit ici ma maîtresse : j'ai beau parcourir la maison, je ne le trouve nulle part. Seroit-il tombé dans l'inaction, lui qui veut tout savoir et tout voir, et qui s'embarrasse plus des affaires des autres que des siennes? Mais le voici qui court après Frontin. Il veut le faire jaser, sans doute ; et je le reconnois à cette manœuvre.

SCÈNE II.

DAMON, FRONTIN, LISETTE.

DAMON, à Frontin.

Mais écoutez-moi.

FRONTIN.

Non, Monsieur; je suis honnête garçon, et je n'écoute point les gens qui veulent me corrompre.

LISETTE, à part.

Fort bien. Voilà Frontin sur le ton que j'ai pris avec ma maîtresse : il va faire valoir les scrupules. (à Damon.) Monsieur, je suis votre très-humble servante.

DAMON.

Bonjour, Lisette.

LISETTE.

Vous avez quelque affaire avec monsieur Frontin, apparemment?

DAMON.

Oui. Mais monsieur Frontin fait le rétif, quoique je ne lui demande que deux mots.

FRONTIN.

Vous n'aurez pas seulement une syllabe. La peste! on ne me fait pas jaser si facilement.

DAMON.

Dis-moi ce que c'est que cette nièce, et d'où elle sort tout à coup.

FRONTIN.

Je suis sourd.

LISETTE.

Je parie que vous voudriez savoir aussi ce que c'est que ce neveu, et où ma maîtresse l'a pris?

DAMON.

Oui, ma foi, je le voudrois, et je te prie de me le dire.

LISETTE.

Je suis muette.

DAMON, à part.

Elle est muette, et il est sourd! Voilà de maîtres fripons.

LISETTE, fièrement.

Frontin est un homme incorruptible.

FRONTIN, du même ton.

Lisette est une fille impénétrable.

DAMON, après avoir un peu rêvé.

Oh çà! mes enfants, je vois que vous êtes en bonne intelligence, et que vous ne parlez et n'agissez que de concert.

FRONTIN.

Cela peut être; cela peut n'être pas.

DAMON.

C'est répondre en Normand.

FRONTIN, faisant la révérence.

Monsieur, j'ai l'honneur de l'être.

DAMON.

Ah! tant mieux. Cela me donne bonne espérance. Et mademoiselle Lisette, de quel pays est-elle?

LISETTE, faisant la révérence.

Monsieur, je suis du Mans.

DAMON.

Encore mieux. Me voilà en pays de connoissance. Les braves gens! Je ne m'étonne pas si vous vous aimez.

LISETTE.

Pourquoi non? quand on s'aime en tout bien et en tout honneur; et quand on a dessein de s'épouser....

FRONTIN.

Vous jasez, Lisette : cela n'est pas de votre pays.

LISETTE.

Va, va, je sais bien à qui je parle; et je prévois que ceci va tourner à bien.

DAMON.

Il ne tiendra qu'à vous.

LISETTE.

Je m'en étois doutée. J'ai l'honneur de vous connoître, et l'on ne parle que de vos générosités.

DAMON.

Je ne plains rien pour me satisfaire.

LISETTE.

C'est le moyen d'être toujours satisfait.

DAMON.

Cela posé, allons en avant. Vous voulez, dites-vous, vous marier tous deux?

FRONTIN.

Dès que nous aurons fait fortune. Je viens de commander notre contrat, qui est déjà fort avancé : il n'y a qu'un petit article qui nous arrête, et qui demeure en blanc jusqu'à ce que nous puissions le remplir.

DAMON.

Eh! quel est cet article?

FRONTIN.

C'est celui du bien des futurs époux. A vous dire le vrai, Monsieur, nous ignorons encore la somme totale.

DAMON.

Je vous la dirai, moi; et je me charge de la stipuler.

LISETTE, faisant la révérence.

Ah! Monsieur, c'est un soin dont nous vous chargerons volontiers.

DAMON.

Parlons sérieusement. Je suis un vieux garçon très-riche, comme vous savez : je n'ai que des héritiers

collatéraux encore bien plus riches que moi, et je ne suis pas moins en volonté qu'en état de faire du bien à mes amis : soyez des miens, je vous donne de quoi vous marier.

FRONTIN.

Un moment, s'il vous plaît, Monsieur. Lisette, un petit mot. (Il tire Lisette à l'écart.) Voilà un homme bien séduisant!

LISETTE.

Je n'en connois point de plus dangereux.

FRONTIN.

Il veut pomper notre secret.

LISETTE.

Oui; mais il le paiera bien.

FRONTIN.

Succomberons-nous à la tentation?

LISETTE.

Ne sommes-nous pas convenus de faire fortune?

FRONTIN.

Cela est vrai.

LISETTE.

Où en trouverons-nous une plus belle occasion?

FRONTIN.

Nulle part.

LISETTE.

Elle se présente de si bonne grâce!...

FRONTIN.

Qu'en conscience il en faut profiter. Ce qui m'arrête, c'est qu'il y aura un peu de trahison dans notre fait.

LISETTE.

D'accord. Mais il vaut mieux trahir les autres que de se trahir soi-même.

FRONTIN.

Il n'y a pas de réplique à cela. Quel est le scrupule qui peut tenir contre une si belle sentence?

DAMON.

Eh bien! votre conseil est-il fini?

FRONTIN.

Oui, Monsieur. Parlez, et nous répondrons.

DAMON.

Voici le fait : Isabelle et Lisidor m'ont régalé d'un neveu et d'une nièce.... Ah! vous riez tous deux! j'y suis, sur ma parole. Je gage que ce sont eux-mêmes qui se sont donné ces parents-là?

FRONTIN.

Gagez hardiment.

LISETTE.

Si vous perdez, je paie pour vous.

DAMON.

Fort bien. Je conclus de tout ceci qu'ils se donnent le change l'un à l'autre, et que chacun le prend de son côté pour arriver à ses fins. Ai-je deviné? Vous riez encore! bon, riez toujours. Le neveu est quelque aimable étourdi dont Isabelle s'est entêtée; et la nièce, quelque jeune personne indigente dont mon vieux ami s'est coiffé. Vous ne me dites rien?

FRONTIN.

Eh! que dirons-nous? Vous devinez tout.

DAMON.

Si je devine tout, voilà un désordre effroyable.

LISETTE.

Oh! doucement. Leurs projets sont ridicules, mais ils sont légitimes.

DAMON.

Comment! légitimes?

LISETTE.

Oui, Monsieur. De part et d'autre on veut épouser.... secrètement, à la vérité : cela va faire ici deux petits ménages les plus jolis du monde.

DAMON.

Quelle heureuse découverte! rien n'est plus plaisant. Sans doute qu'ils se marient à l'insu l'un de l'autre?

FRONTIN.

Vraiment oui. Les contrats sont tout prêts, et chaque parti a son notaire de confiance.

DAMON.

Eh! qui sont-ils, ces notaires?

FRONTIN.

Celui de mon maître demeure au coin de cette rue.

LISETTE.

Et celui de ma maîtresse, presque vis-à-vis.

DAMON.

Bon! je les connois tous deux, et j'ai déjà un plan dans ma tête. Mais dites-moi, je vous prie, avez-vous vu la nièce et le neveu?

LISETTE.

Oui, Monsieur.

DAMON.

Sont-ils d'une figure aimable?

FRONTIN.

Charmants l'un et l'autre. La jeune personne me paroît aussi sage et aussi modeste, qu'elle est aimable et spirituelle : d'ailleurs, elle est fille de condition.

DAMON.

Ah, morbleu! s'ils pouvoient s'aimer!

LISETTE.

C'est une affaire faite.

DAMON.

Tout de bon?

LISETTE.

Nous venons d'en être témoins. Ils sont au désespoir de ce que leur mauvais sort les force de renoncer à leurs penchants.

DAMON.

Ah! je suis enchanté! Il me vient une idée très-plaisante, et qui peut avoir son exécution. Il faut que vous m'aidiez.

LISETTE.

De tout notre cœur.

DAMON.

Ne pourrois-je point voir ces jeunes gens-là?

LISETTE.

Tenez, voici notre jeune homme qui revient fort à propos. Frontin, va te mettre en sentinelle pour empêcher qu'on ne nous surprenne.

DAMON.

C'est fort bien dit.

FRONTIN.

J'y vais.

SCENE III.

LE CHEVALIER, DAMON, LISETTE.

LISETTE, au Chevalier.

Quoi! monsieur le Chevalier, déjà de retour?

LE CHEVALIER.

Oui. Votre maîtresse m'a mis au fait en peu de mots, et m'a renvoyé en me recommandant le secret. Mais, morbleu! je suis découvert.

LISETTE.

Comment donc?

LE CHEVALIER.

Voici un homme qui me connoît.

LISETTE.

Qui? monsieur Damon?

LE CHEVALIER.

Lui-même. C'est l'intime ami de mon père.

LISETTE.

Ce n'est pas ma faute. Mais, après tout, c'est tant mieux pour vous.

LE CHEVALIER.

Tant pis, au contraire.

LISETTE.

Tant mieux, vous dis-je.

DAMON.

Oh, oh! c'est vous, Chevalier! Que cherchez-vous ici?

LISETTE.

Il vient voir sa tante.

LE CHEVALIER, à Lisette.

Que diable lui dites-vous?

LISETTE.

Ce qu'il faut lui dire.

DAMON.

Sa tante? (au Chevalier.) Votre tante est céans?

LE CHEVALIER.

Monsieur.... on me l'a dit.

DAMON.

Mais, Chevalier, ou je me trompe fort, ou votre tante n'est point à Paris; elle vit en province avec monsieur votre père.

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira. Mais Monsieur a céans une tante, et une tante qui est de vos meilleures amies.

LE CHEVALIER.

Morbleu! vous gâtez mes affaires.

LISETTE.

Au contraire, je les arrange.

DAMON, à Lisette.

Seroit-ce Isabelle?

LISETTE.

Elle-même.

DAMON, *riant.*

Ah! le trait est ravissant! Quoi! c'est vous, Chevalier, qui devez l'épouser?

LE CHEVALIER.

Du moins, c'est elle qui m'épouse. Vous êtes donc dans la confidence?

DAMON, *riant.*

Oui, oui, j'y suis; et je sais tout. Eh! comment, aimable et jeune comme vous êtes, avez-vous pu vous résoudre à faire un si sot mariage?

LE CHEVALIER.

Eh! que ne fait-on pas pour avoir du bien?

DAMON.

Je ne souffrirai point cela. Je suis trop ami de monsieur votre père....

LE CHEVALIER.

Laissez Isabelle faire ma fortune, ou faites-la vous-même.

DAMON.

De tout mon cœur, pourvu que vous fassiez ce que je voudrai.

LE CHEVALIER.

Oh, parbleu! je suis à vos ordres, et très-humble et très-obéissant serviteur de quiconque aura la bonté de me tirer de l'état où je suis. Jugez de la nécessité où je me trouve, puisque j'épouse une vieille folle.

DAMON.

Vous ne l'épouserez point, Chevalier, si vous voulez suivre mes avis.

LE CHEVALIER.

Volontiers. Je m'abandonne à vous.

DAMON.

Vous n'y perdrez pas, sur ma parole. Vous êtes fils d'un homme de condition qui m'a rendu les services les plus essentiels, et qui méritent que je tâche de m'en acquitter : l'occasion s'en présente, et j'en profite avec plaisir ; mais secondez-moi par votre discrétion. Dissimulez adroitement ici ; et cachez votre passion pour la nièce jusqu'à ce qu'il soit temps de la faire éclater.

LE CHEVALIER.

Quoi ! vous savez....

DAMON.

Oui ; je sais ce qui vient de se passer, et je m'en réjouis de tout mon cœur. Mais il ne faut pas qu'on nous voye ensemble ; allez m'attendre chez moi. Je vais, dès ce moment, travailler pour votre bonheur ; et je vous informerai de ce que j'aurai fait, et de ce que vous aurez à faire vous-même pour seconder mes soins.

LISETTE.

Sans adieu, Monsieur ; je m'en vais chercher ma maîtresse, et vous me trouverez toujours prête à suivre vos ordres.

DAMON.

Cela suffit, et je compte sur toi.

SCÈNE IV.

DAMON, seul.

Il me paroît que je m'engage bien promptement, et que ma générosité va me mener loin. Qu'importe? Puis-je mieux employer mes biens, dont le quart me suffiroit pour vivre splendidement? et puis-je faire en ma vie une plus belle action que celle de secourir le mérite indigent, et de m'acquitter envers un bienfaiteur à qui je dois presque toute ma fortune? D'accord. Mais cette action est-elle bien pure, et n'y entre-t-il point un peu de dépit, de malice et de ressentiment? Ne suis-je pas piqué contre Lisidor, qui se cache de moi, et contre Isabelle, que j'ai si longtemps aimée, et qui m'a toujours méprisé? Ne suis-je pas ravi de trouver l'occasion de me donner carrière, et de venger mon amour-propre, qui n'a point vieilli, et qui ne vieillira jamais? Au fond, cela n'est que trop vrai; mais aussi je suis trop délicat. Si tout le monde examinoit le motif de ses actions, ma foi, les meilleures ne seroient pas trop bonnes : ainsi, trêve d'examen, et suivons notre plan. S'il a le succès dont je me flatte, je me donne trois plaisirs à la fois; celui de me venger, de rire, et de bien faire. Voilà trois objets trop attrayants pour y résister, et je vais m'y livrer de tout mon cœur.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, LISETTE, DAMON.

ANGÉLIQUE, à Lisette.

Oui, je vous rencontre à propos, Lisette, pour vous prier de dire au Chevalier....

LISETTE.

Est-ce pour me faire cette prière, que vous vouliez me parler à l'écart? Adieu, Mademoiselle; si vous avez quelque chose à dire au Chevalier, vous pouvez prendre la peine de lui parler vous-même.

ANGÉLIQUE.

Moi-même! Écoutez-moi, de grâce. Bien loin de vouloir lui parler, je suis très-résolue de ne le plus voir.

LISETTE, à Damon.

Tenez, Monsieur, voici la personne en question, la nièce prétendue de monsieur Lisidor. Qu'en dites-vous?

DAMON.

Je la trouve charmante. Je suis ravi de faire connoissance avec vous, Mademoiselle. Vous dites que vous ne voulez plus voir le Chevalier; et je veux que vous le voyiez sans cesse.

ANGÉLIQUE.

Qui est ce Monsieur, Lisette?

LISETTE.

Monsieur est un galant homme, à qui vous avez bien de l'obligation.

ANGÉLIQUE.

Moi?

LISETTE.

Vous; et qui n'est occupé présentement qu'à faire votre bonheur.

ANGÉLIQUE.

Eh! je n'ai pas l'honneur de le connoître.

DAMON.

Moi, je vous connois, ma belle enfant. Je suis informé de votre naissance, de votre sagesse, de vos infortunes, et du ridicule mariage que vous êtes sur le point de contracter. Vous me voyez pénétré de votre malheur, résolu de faire mes efforts pour l'empêcher, et souhaitant de vous rendre aussi heureuse désormais, que vous êtes à plaindre aujourd'hui.

ANGÉLIQUE.

Ah! Monsieur, vous m'étonnez! Eh! comment ai-je pu mériter un protecteur si généreux?

DAMON.

Par votre mérite et votre triste situation. Mon plus grand bonheur est d'employer mes biens à de pareilles actions. Je n'exige même aucune reconnoissance de ceux que j'ai le plaisir d'obliger, parce que ce plaisir est plus vif que celui qu'ils ressentent de mes bienfaits. Je me paye d'avance.

ANGÉLIQUE.

Ah! Monsieur, qu'il est rare de trouver des cœurs comme le vôtre, et que j'envie votre bonheur!

DAMON.

Si vous l'enviez, vous le méritez. Les sentiments

que vous faites éclater redoublent mon empressement à vous secourir.

ANGÉLIQUE.

Vous dispensez, dites-vous, de la reconnoissance; et moi, je ne m'en dispense jamais. Je vous regarderai toute ma vie comme mon propre père.

DAMON.

J'en adopte le titre avec ravissement, et je vais en commencer les fonctions. Je vous recommande d'abord de ne mettre plus aucun obstacle aux tendres sentiments que vous avez pour le Chevalier.

LISETTE, à Angélique.

Voilà un père bien tyrannique!

ANGÉLIQUE.

Ah! Monsieur, que je vais avoir de plaisir à vous obéir!

DAMON.

Je ne doute point de votre soumission. La seconde loi que je vous prescris, c'est de répondre aux ardeurs de Lisidor, par toute l'indifférence et toute la froideur qu'il mérite.

ANGÉLIQUE.

Frontin, qui m'a mise au fait de l'infidélité de ce bon homme, m'a déjà pressée de lui en faire un scrupule, pour l'obliger, s'il est possible, à rentrer en lui-même. Mais, s'il persiste à vouloir m'épouser, et s'il a toujours l'appui de ma tante, quel parti voulez-vous que je prenne?

DAMON.

Celui de feindre de vous rendre à ses instances,

et de consentir au mariage secret. Il n'en sera que mieux puni.

ANGÉLIQUE.

Je vous avoue que j'ai peine à me résoudre à lui causer de l'affliction, et à le tourmenter. Il est ridicule, à la vérité; mais il vouloit faire ma fortune. Je dois lui en être redevable; et tout ce qui ressemble à l'ingratitude me paroît odieux.

DAMON.

Au lieu d'être ingrate, en le détournant de vous épouser, vous l'empêcherez d'être ridicule, et de manquer à ses engagements.

ANGÉLIQUE.

Vous me persuadez, Monsieur; et je crois ne pouvoir mieux faire que de m'abandonner à vos conseils.

DAMON.

Un jour vous me remercîrez de les avoir suivis.

LISETTE.

Brisons l'entretien. Venez à votre appartement, Mademoiselle, jusqu'à ce que Lisidor vous demande. Je crois que le voici lui-même. Sortons avant qu'il vous voie.

SCÈNE VI.

LISIDOR, DAMON.

DAMON.

Ah! c'est vous, mon ami, Eh bien! comment vont vos amours?

LISIDOR.

Quelles amours ?

DAMON.

Eh mais !... vos amours avec Isabelle ?

LISIDOR.

Avec Isabelle? Ma foi, cela va bien doucement.

DAMON.

C'est ce qui me paroît. Je ne vois point ici de préparatifs de noces.

LISIDOR.

Oh ! je veux me marier sans préparatifs. Me prenez-vous pour un vieux fou ?

DAMON.

Je n'ai garde. Je sais que vous êtes la sagesse même.

LISIDOR.

Suis-je d'un âge à faire un mariage d'éclat ?

DAMON.

Non. Je vous crois d'humeur à vous marier très-discrètement.

LISIDOR.

Eh ! ne fais-je pas bien ?

DAMON.

Très-bien, je vous assure.

LISIDOR.

Me croyez-vous assez fat pour inviter des parents, des amis, des connoissances, pour faire un festin, pour donner le bal, pour ameuter tout le quartier ?

DAMON.

Non, non; vous êtes trop prudent pour cela.

LISIDOR.

Tenez, si je fais tant que de me marier, je ne veux pas avoir un seul témoin de la sottise que je ferai.

DAMON.

Si!... Vous n'êtes donc pas encore bien résolu?

LISIDOR.

Je suis très-résolu d'une certaine façon, et très-peu résolu de l'autre. Vous ne m'entendez pas, et j'en suis ravi.

DAMON.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi; je vous entends peut-être mieux que vous ne pensez.

LISIDOR.

Mieux que je ne pense? Qu'entendez-vous par là?

DAMON.

Eh, eh!... Que vous êtes bien embarrassé.

LISIDOR.

Cela est vrai. J'ai mille affaires qui me roulent dans la tête; et vous me feriez grand plaisir, mon ami, si vous vouliez, pendant deux ou trois jours, me laisser le loisir d'y rêver.

DAMON.

Non, je ne vous quitte point, et je veux vous aider de mes conseils.

LISIDOR.

Eh! je n'en ai que faire.

DAMON.

Songez que je suis tout à votre service.

LISIDOR.

Eh, que diable! voulez-vous me servir malgré moi? Brisons là-dessus, je vous prie. Laissez-moi tout entier à moi-même. Nous nous reverrons la semaine prochaine.

DAMON.

La semaine prochaine! je ne puis demeurer si long-temps sans vous voir. Plus je m'aperçois de votre inquiétude, plus j'ai d'envie de vous servir.

LISIDOR.

Eh, ventrebleu! je vous en dispense. Peste soit des gens qui veulent se rendre nécessaires malgré qu'on en ait!

DAMON.

Oh, oh! voilà une brusquerie à laquelle je ne m'attendois pas! Ah! mon pauvre ami, mon pauvre ami!...

LISIDOR.

Eh bien! mon pauvre ami! que voulez-vous dire?

DAMON.

Rien. Je vous quitte. Mais j'ai une grâce à vous demander.

LISIDOR.

Quelle grâce?

DAMON.

Comme j'aime tout ce qui vous appartient, et que j'apprends que votre nièce est ici, procurez-moi l'honneur de lui rendre mes respects.

LISIDOR.

Vous la respecterez une autre fois. Bonsoir.

DAMON.

Encore une brusquerie! Oh, parbleu! je ne vous reconnois plus.

LISIDOR.

Mais aussi, de quoi vous avisez-vous de venir me tracasser de vos offres de services, de vos avis, de vos respects, quand je suis accablé de soins et d'inquiétudes? Votre amitié m'est chère; vos respects sont obligeants; vos conseils sont très-bons: mais je n'en aurai besoin de long-temps, je vous en avertis.

DAMON.

Peut-être plus tôt que vous ne pensez.

LISIDOR.

Eh bien! attendez que je vous les demande.

DAMON.

Cela suffit. Je me souviendrai de vos incartades; et, si je prends la liberté de m'en venger, vous aurez la bonté de m'excuser. Jusqu'au revoir.

SCÈNE VII.

LISIDOR, seul.

Quel maudit homme est-ce là! Si je n'avois pas pris les plus justes mesures pour lui cacher mon dessein, je croirois qu'il l'auroit pénétré. Mais je ne dois attribuer tout ce qu'il m'a dit qu'à son empressement indiscret. Au diable soit le fâcheux! Il m'a

bouleversé tous les sens. Pendant que je suis de mauvaise humeur, il faut que j'aille trouver ma vieille maîtresse, afin d'achever de la dégoûter de moi, si je puis, et de la déterminer à rompre nos engagements. J'aurai bien de la peine à l'y résoudre, car elle m'aime à la rage. O ciel! daigne m'inspirer, et m'accorder les moyens de me faire haïr!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

DAMON, LISETTE.

DAMON.

Ta maîtresse est-elle rentrée?

LISETTE.

Pas encore. Elle nous laisse le temps de nous entretenir. Mais dépêchons, s'il vous plaît; car depuis qu'elle a l'amour en tête, elle ne fait qu'aller et venir, et son agitation augmente à chaque instant.

DAMON.

La folle! je lui prépare une scène qui va bien me réjouir, et qui ne la réjouira pas, sur ma parole.

LISETTE.

Puis-je vous demander le plan de cette comédie?

DAMON.

Je n'ai pas le loisir de t'en faire le détail. Qu'il te suffise de savoir, Lisette, que mes mesures sont si bien prises, que j'en espère un plein succès.

LISETTE.

Avez-vous vu les notaires?

DAMON.

Oui, mon enfant; ils seront ici dans un quart

d'heure, et, comme je leur ai donné de bonnes instructions, tout se prépare au dénoûment. Il m'en coûtera cher, à la vérité ; mais j'en serai pleinement dédommagé par le plaisir que j'aurai de me venger. Que la vengeance est un friand ragoût ! C'est un mets divin.

LISETTE.

Que le plaisir de le savourer ne vous fasse pas oublier, s'il vous plaît, que vous devez me marier avec Frontin. Songez à ce que vous nous avez promis. Je compte sur cela, je vous en avertis ; et je vous avoue ingénument, Monsieur, que je ne serois pas fâchée de conclure.

DAMON.

Vous êtes donc pressée, Lisette ?

LISETTE.

Oh ! point du tout : mais vous savez, Monsieur, qu'il faut faire une fin.

DAMON.

Je t'entends, friponne. Sois sûre que je ne plaindrai rien pour te rendre heureuse.

LISETTE.

Ni moi, pour vous procurer une vengeance complète.

DAMON.

Voici Lisidor. Il n'est pas encore temps que je lui parle ; et je vais donner ordre à tout. Sans adieu.

SCÈNE II.

LISIDOR, LISETTE.

LISIDOR.

N'EST-CE pas là Damon qui sort?

LISETTE.

Lui-même.

LISIDOR.

Ne verrai-je jamais que ce visage-là? Que te disoit-il?

LISETTE.

Rien, Monsieur. Il demandoit ma maîtresse. Je lui ai dit qu'elle étoit sortie, et il s'est retiré sur-le-champ.

LISIDOR.

Tant mieux. Où est donc allée Isabelle? Je voulois lui parler, et je ne l'ai point trouvée.

LISETTE.

Je crois qu'elle va bientôt rentrer. Voulez-vous que je lui dise quelque chose de votre part?

LISIDOR.

Non, non. Il faut que je lui parle moi-même; et cela presse beaucoup.

LISETTE.

Je vous l'enverrai, dès qu'elle sera revenue.

LISIDOR.

N'as-tu point vu ce maraud de Frontin?

LISETTE.

Maraud, Monsieur! C'est un très-honnête garçon.

LISIDOR.

Oui ; mais cet honnête garçon est un impertinent que je ne trouve jamais, quand j'ai besoin de lui.

LISETTE.

Le voici fort à propos. Ne le grondez pas, je vous en prie.

LISIDOR.

Laisse-nous.

SCÈNE III.

FRONTIN, LISIDOR.

LISIDOR.

Ah ! te voilà, Frontin? Il y a une heure que je t'attends. D'où viens-tu ?

FRONTIN.

Monsieur, je viens.... de chez mon notaire.

LISIDOR.

De chez ton notaire? Tu as un notaire, toi?

FRONTIN.

Pourquoi non ?

LISIDOR.

Eh! que viens-tu de faire chez lui ?

FRONTIN.

J'y viens de passer un contrat.... de constitution.

LISIDOR.

Que diable veux-tu dire ?

FRONTIN.

Monsieur, c'est qu'il m'est rentré quelques fonds, et je viens de les placer.

LISIDOR.

Sur qui?

FRONTIN.

Sur une personne qui a caution valable, et qui me donne toutes mes sûretés.

LISIDOR.

Laissons là tes affaires, et parlons des miennes. Ma vieille maîtresse est-elle rentrée?

FRONTIN.

Elle vient d'arriver avec son neveu. Peste! que c'est un joli garçon!

LISIDOR.

Eh! ne t'a-t-elle rien dit?

FRONTIN.

Pas le mot. Elle me paroît tout occupée de ce neveu.

LISIDOR.

Tant mieux. Tu crois donc qu'elle ne se doute de rien?

FRONTIN.

De rien, absolument.

LISIDOR.

Par ma foi, cela est trop plaisant! Parce que je fais semblant de tousser, elle croit que je suis confisqué. Avec une crédulité d'enfant, elle donne dans tous les contes que je lui fais, et ne prend pas le moindre ombrage de la charmante nièce que je me donne. De la meilleure foi du monde, elle consent que cette nièce demeure ici, et la prend même sous

sa direction. Ne trouves-tu pas cela réjouissant? J'en ris de tout mon cœur. (Il rit à gorge déployée.)

FRONTIN, l'imitant.

Et moi aussi; ha, ha, ha.... Mais ne sentez-vous pas quelques remords d'abuser ainsi de la simplicité d'Isabelle?

LISIDOR.

Au fond, cela me fait pitié.

FRONTIN.

J'en ai le cœur meurtri. Tout ce qui blesse la bonne foi me répugne; et, entre nous, je trouve que votre probité baisse autant que l'esprit d'Isabelle.

LISIDOR.

Que veux-tu, mon garçon? j'aime à la rage; et l'amour est plus fort que la probité.

FRONTIN.

Quand épousez-vous votre chère nièce?

LISIDOR.

Le plus tôt que je pourrai. Je prépare tout sous main. Notre contrat de mariage est tout prêt : mais avant que j'ose le signer, il faut que je tire adroitement d'Isabelle une promesse qu'elle a de moi. Heureux si j'en suis quitte pour lui rendre la sienne!

FRONTIN.

Il ne sera pas aisé d'en venir là.

LISIDOR.

Je n'en désespère pas. Isabelle me paroît en train de consentir à tout.

FRONTIN.

Je le crois : mais voici votre aimable nièce.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, LISIDOR, FRONTIN.

LISIDOR.

La pauvre enfant vient me chercher.

FRONTIN.

En doutez-vous ? Toutes les femmes vous adorent. Il faut que vous ayez un caractère....

ANGÉLIQUE.

Je venois savoir, Monsieur, si vous étiez arrivé. Ma tante et moi nous nous étonnions d'être si long-temps chez vous, sans que vous y fussiez.

LISIDOR.

Pardon, ma belle enfant. L'impatience que j'ai de vous épouser est cause que j'ai passé deux heures chez mon notaire, pour y dicter les articles de notre contrat. Je viens de terminer cette affaire, et vous en serez très-contente.

ANGÉLIQUE.

Je crois que c'est votre intention.

LISIDOR.

Oui, je vous le jure.

ANGÉLIQUE.

Mais je doute qu'elle puisse avoir son effet.

LISIDOR.

Eh ! par quelle raison, je vous prie?

ANGÉLIQUE.

Parce que je suis cause que vous manquez à vos anciens engagements. Selon ce que Frontin m'a

confié par votre ordre, afin de m'obliger au mystère que vous souhaitez, je vais occuper la place d'une personne que vous aimez depuis très-long-temps.

LISIDOR.

Eh, morbleu ! c'est à cause de cela que je ne l'aime plus.

ANGÉLIQUE.

Supposé que vous ne l'aimiez plus, Monsieur, votre manque de foi n'en est pas moins blâmable ; et je me fais un vrai scrupule d'en être la cause.

LISIDOR.

Vous n'en êtes que la cause innocente ; et je prends sur moi toute la faute. Demandez à ce garçon si on peut vous en faire le moindre reproche.

FRONTIN.

Eh ! fi donc ! cela seroit impertinent. (bas, à Angélique.) Ferme sur les scrupules.

ANGÉLIQUE.

J'entends dire tous les jours à ma tante, qui n'est pas encore bien âgée, que de son temps on aimoit mieux mourir que d'être infidèle.

FRONTIN.

Oh bien ! Mademoiselle, on aime mieux l'être aujourd'hui, que de s'ennuyer un quart d'heure. La constance est devenue ridicule.

LISIDOR.

Fort bien, mon garçon ; tu dis des merveilles.

ANGÉLIQUE.

Ridicule tant qu'il vous plaira. Pour moi, je m'en piquerai toujours.

LISIDOR.

Vous me serez donc toujours fidèle?

ANGÉLIQUE.

Oui, si je vous le promets.

FRONTIN, bas.

Bonne réponse!

LISIDOR.

Si vous me le promettez, dites-vous? Est-ce que vous balancez?

ANGÉLIQUE.

Plus que jamais, depuis que je sais que vous vous êtes promis à une autre.

LISIDOR.

Mais la personne à qui je me suis promis consent que je lui manque de parole.

ANGÉLIQUE.

Elle y consent?

FRONTIN.

Oui, vraiment, et du meilleur de son cœur. Elle seroit même très-fâchée que Monsieur se piquât de la vieille mode. (Bas, à Angélique.) Ripostez vivement.

ANGÉLIQUE.

Si cette personne est si complaisante, Monsieur, pourquoi lui faire un mystère de notre mariage, et me faire passer pour votre nièce?

LISIDOR, après avoir un peu rêvé.

Oh! pourquoi, pourquoi? C'est que je ne veux pas qu'Isabelle soupçonne que je romps avec elle par inconstance : cela pourroit la piquer, et déranger mes mesures.

ANGÉLIQUE.

Vous la trompez donc?

LISIDOR, en colère.

Eh, morbleu! oui, je la trompe.... mais sans la tromper....; car.... si.... dans le fond.... étant d'accord pour la forme.... vous entendez bien.... elle et moi.... nous nous réservons.... Oh! ma foi, vous êtes trop scrupuleuse.

FRONTIN, feignant d'être en colère.

Il n'y a pas moyen d'y tenir. (bas, à Angélique.) Courage! il ne sait plus ce qu'il dit.

LISIDOR, à Frontin.

Que lui dis-tu?

FRONTIN.

Je la gronde tout bas, par respect pour vous.

LISIDOR.

C'est bien fait. (à Angélique.) N'est-il pas vrai que si?.... Aide-moi, Frontin.

FRONTIN, à Angélique.

Oui; cela n'est-il pas vrai?

LISIDOR.

Laisse-moi donc finir. N'est-il pas vrai, dis-je, que, si je trompe Isabelle, c'est uniquement pour l'amour de vous, et que l'action du monde la moins honnête devient louable pour une si belle cause?

ANGELIQUE.

Ce discours est fort obligeant pour moi; mais il ne détruit point mes scrupules.

LISIDOR.

Laissons les scrupules aux petits esprits.

ANGÉLIQUE.

Vous prenez donc sur vous tout le mal que je puis faire en vous épousant ?

LISIDOR.

Oui, ma belle enfant, je prends sur moi tout ce qui peut blesser votre délicatesse. (à part.) Jusqu'où nous mène la passion, quand elle est la plus forte !

ANGÉLIQUE.

Ce que vous venez de dire me rassure ; et, puisque vous persistez dans votre dessein, je cesse de vous faire des objections.

LISIDOR.

Ah ! vous me charmez.

SCÈNE V.

LISETTE, LISIDOR, ANGÉLIQUE, FRONTIN.

LISETTE.

Ma maîtresse m'envoie vous dire, Monsieur, que son neveu vient d'arriver céans, et vous demande si vous avez le loisir de recevoir ses respects.

LISIDOR.

De tout mon cœur. Dis-lui que je l'attends avec impatience.

SCÈNE VI.

LISIDOR, ANGÉLIQUE, FRONTIN.

LISIDOR.

On dit que c'est un jeune homme fort aimable, et fort bien élevé.

FRONTIN.

Je crois que vous en serez content.

LISIDOR.

Isabelle m'en a fait un portrait très-avantageux, qui m'a donné un grand désir de le connoître.

FRONTIN.

Il faudra, je crois, aussi que mademoiselle Angélique fasse connoissance avec lui.

ANGÉLIQUE.

Très-volontiers.

LISIDOR.

Mon Dieu! cela ne presse pas.

SCÈNE VII.

ISABELLE, LE CHEVALIER, LISIDOR, ANGÉLIQUE, LISETTE, FRONTIN.

ISABELLE, au Chevalier.

Entrez, je vous prie. (à Lisidor.) Vous voulez bien, Monsieur, que je vous présente mon cher neveu?

LISIDOR.

Vous me faites bien de l'honneur, Mademoiselle. En vérité, voilà un jeune homme de bon air.

LE CHEVALIER.

Monsieur, je suis votre serviteur.

LISIDOR.

Et moi, le vôtre, assurément. (à Isabelle.) Souffrez aussi, Mademoiselle, que je vous présente ma chère nièce.

ISABELLE.

Voilà, sans mentir, une demoiselle bien aimable.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes bien obligeante, Mademoiselle.

LISIDOR.

Elle est impatiente de vous embrasser : permettez qu'elle ait cet honneur.

ISABELLE, embrassant Angélique.

C'est un vrai plaisir pour moi.

LISIDOR.

Je la mets sous votre direction. Vous m'avez promis de l'honorer de vos conseils.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je vous promets, Mademoiselle, que je me ferai gloire de les suivre.

ISABELLE.

Je crois que vous n'en aurez pas besoin ; mais ne les épargnez point, je vous prie, s'ils peuvent vous être utiles. Vous m'avez promis aussi, Monsieur, que vous prendriez soin de mon neveu ; et je me flatte que vous tiendrez votre parole.

LISIDOR.

Il peut compter sur tous les bons avis que je serai capable de lui donner.

ISABELLE, au Chevalier.

Mon neveu, remerciez donc Monsieur.

LE CHEVALIER.

Monsieur, vous pouvez compter aussi sur toute la docilité et toute la reconnoissance que vous méritez de ma part.

LISIDOR.

Je me flatte que je serai très-content de vous.

LE CHEVALIER.

C'est de quoi je ne vous réponds pas; mais vous aurez la bonté de me pardonner

LISIDOR, à Isabelle.

J'aime cette modestie dans un jeune homme. C'est le même caractère que ma nièce; et vous ne la trouverez pas moins docile.

ISABELLE.

Je suis charmée de la voir, et de faire connoissance avec elle.

ANGÉLIQUE.

C'est une connoissance qui m'est bien précieuse; et je vous supplie d'y joindre l'honneur de votre amitié.

LISIDOR.

Peut-on mieux répondre? Il faut que je l'embrasse pour lui en témoigner ma joie.

ANGÉLIQUE, le repoussant.

Mon oncle, dispensez-m'en, je vous en supplie.

LISIDOR.

Mais, ma nièce, il n'y a point de mal à cela.

ANGÉLIQUE.

Pardonnez-moi, mon oncle.

LISETTE, à Angélique.

Voilà une nièce bien scrupuleuse! Toute autre que Mademoiselle seroit persuadée qu'un oncle peut embrasser sa nièce sans conséquence.

ANGÉLIQUE.

Je ne suis pas si familière avec le mien.

ISABELLE, à Angélique.

Vous trouveriez donc mauvais que j'embrassasse mon neveu?

LE CHEVALIER.

Oh! pour cela, oui, ma tante; cela feroit rougir Mademoiselle; et il faut épargner sa pudeur.

LISIDOR.

Un peu de patience. Quand nous aurons vécu quelque temps ensemble, tout s'arrangera, tout s'ajustera, de manière que nous n'aurons tous qu'une façon de penser.

ISABELLE.

Oui, oui; nous nous accoutumerons les uns aux autres, et nous nous passerons toutes nos petites foiblesses.

LISIDOR.

C'est bien dit; l'indulgence réciproque est l'âme de la société. Permettez, Mademoiselle, que je fasse un petit présent à Monsieur, de trente actions que je viens d'acheter pour lui.

ISABELLE.

En vérité, cela est trop généreux; et voilà une attention digne de vous. Prenez, mon neveu.

LE CHEVALIER.

Je n'oserois, ma tante.

ISABELLE.

Je le veux absolument.

LE CHEVALIER.

Je vous obéis.

ISABELLE, à Angélique.

Et vous, Mademoiselle, recevez cet écrin de pierreries; elles vous siéront mieux qu'à moi, et j'étois impatiente de vous les remettre.

ANGÉLIQUE.

Vous me rendez confuse; et je n'oserois....

LISIDOR.

Prenez, ma nièce; vous désobligeriez Mademoiselle en la refusant. (bas, à Isabelle.) Je meurs d'envie de vous parler en particulier.

ISABELLE, bas, à Lisidor.

J'allois vous proposer la même chose. Lisette, conduisez la nièce de Monsieur à l'appartement qui lui est destiné.

LE CHEVALIER.

Vous permettrez aussi, ma tante, que j'aille prendre possession du mien?

ISABELLE.

Oui, mon neveu; Frontin va vous y conduire. (à Frontin.) C'est celui que ton maître occupoit il y a cinq ans.

FRONTIN.

Oh! je le connois, je le connois. Venez, Monsieur; je vous menerai bien.

LE CHEVALIER, à Frontin.

Je n'ai pas peur de me méprendre en te suivant.

ISABELLE, au Chevalier.

Nous vous rejoindrons dans un moment.

LE CHEVALIER.

Ne vous contraignez pas, ma tante; je tâcherai de ne me point ennuyer.

SCÈNE VIII.

LISIDOR, ISABELLE.

ISABELLE.

Or çà! tout naturellement, entre nous, et sans complaisance, que pensez-vous de mon neveu?

LISIDOR.

Sur ma foi, sur mon honneur, c'est le plus aimable garçon qu'on puisse voir.

ISABELLE.

Vous me ravissez. Mais, là, tout de bon, en êtes-vous content?

LISIDOR.

On ne peut l'être davantage. Et de ma nièce, qu'en pensez-vous? Parlez-moi sincèrement, comme si vous parliez à vous-même.

ISABELLE.

Je vous assure que je suis charmée de votre nièce: elle est belle, elle est polie, elle a tout-à-fait bon air, et je lui crois bien de l'esprit.

LISIDOR.

Elle en a comme un ange. Plus vous la connoîtrez,

plus vous l'aimerez : du moins voilà l'effet qu'elle a fait sur moi.

ISABELLE.

Je n'en suis point surprise.

LISIDOR.

Je ne m'étonne point non plus que vous aimiez tant votre neveu.

ISABELLE.

Le moyen de s'en défendre?

LISIDOR.

On ne le peut pas. Ma foi, c'est une aimable chose que la jeunesse!

ISABELLE.

Rien n'est plus touchant, je vous l'avoue. Cela vous divertit, cela vous amuse.

LISIDOR.

Oui, cela vous ranime, cela vous fait renaître. Tenez, quand je vois ma nièce, il me semble que je n'ai que vingt ans.

ISABELLE.

Et moi, quand je vois mon neveu, je suis aussi folle que quand je m'amusois avec une poupée.

LISIDOR.

Les pauvres enfants! ils méritent bien que nous leur donnions tous nos soins, toute notre attention, toute notre amitié.

ISABELLE.

Cela est vrai, au moins. Pour moi, je ne veux plus m'occuper que de mon neveu.

LISIDOR.

Et moi, que de ma nièce. Il faut que chacun, de notre côté, nous leur assurions notre bien.

ISABELLE.

Nous ne pouvons rien faire de plus raisonnable.

LISIDOR.

Rien de plus honnête.

ISABELLE.

Rien de plus généreux. Et quant à notre mariage....

LISIDOR.

Oh! notre mariage.... il viendra quand il pourra.

ISABELLE.

Je crois que le plus tard vaudra le mieux.

LISIDOR.

Ma foi, quand il ne viendroit point du tout....

ISABELLE, en souriant.

Ce ne seroit pas un grand malheur, n'est-ce pas? Qu'en dites-vous?

LISIDOR.

Un grand malheur!... Je ne sais.... si ce ne seroit pas un bonheur pour nous.

ISABELLE.

Écoutez.... cela pourroit bien être. Les choses changent de face, suivant les différents points de vue.

LISIDOR.

Sans doute. Il y a telle chose qui paroît merveilleuse dans un temps, et qui n'est rien moins que cela dans un autre.

ISABELLE.

Nous ne sommes plus jeunes.

LISIDOR.

Ni plus guère aimables.

ISABELLE.

Nos feux sont bien refroidis.

LISIDOR.

Notre passion tire à sa fin : le mariage acheveroit de l'éteindre.

ISABELLE.

De là nous passerions à la froideur.

LISIDOR.

Et de la froideur à la haine.

ISABELLE.

Cela seroit affreux. Cette idée-là me fait frémir.

LISIDOR.

Pourquoi donc nous rendre malheureux ?

ISABELLE.

En effet ; ne sommes-nous pas encore nos maîtres?

LISIDOR.

Oui. Et si nous nous marions une fois, cela tiendra malgré nous. C'est une terrible chose que le mariage !

ISABELLE.

Il m'épouvante, je l'avoue.

LISIDOR.

Eh bien ! ne nous marions point.

ISABELLE.

Ce qui me fâche, c'est que nous avons des engagements.

LISIDOR.

Ne peut-on pas les rompre ? On s'engage, on se dégage, on se rengage. Voilà le train du monde.

ISABELLE.

Et ce train-là est fort joli, fort amusant. Si on ne changeoit pas quelquefois, la vie seroit insupportable.

LISIDOR.

On se pendroit. Voici votre promesse, si je ne me trompe.

ISABELLE.

Oui, je la reconnois. Et je crois que voici la vôtre.

LISIDOR.

Justement. Eh bien! que ferons-nous de ces paperasses-là?

ISABELLE.

Eh mais!... je ferai ce que vous voudrez.

LISIDOR, prêt à déchirer, en souriant.

Hem?

ISABELLE, de même.

Hem?

LISIDOR, commençant à déchirer.

Voyez-vous ce que je veux faire?

ISABELLE, de même.

Très-bien. Voyez-vous aussi?

LISIDOR.

Courage!

ISABELLE.

Ferme!

LISIDOR.

Je déchire, au moins.

ISABELLE.

Et moi aussi.

LISIDOR.

Voilà qui est fait.

ISABELLE.

C'est une affaire finie.

LISIDOR.

Me voilà bien soulagé.

ISABELLE.

Je me sens légère comme une plume.

LISIDOR.

Vous comprenez bien pourtant qu'il faudra sauver les apparences, et feindre que nous persistons.

ISABELLE.

Nous ferons courir le bruit que nous sommes mariés. Le croira qui voudra. Peut-être y reviendrons-nous; que sait-on?

LISIDOR.

Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. Sans adieu, ma bonne amie.

ISABELLE.

Jusqu'au revoir, mon bon ami. Car nous n'avons plus d'autre engagement que l'amitié.

LISIDOR.

Non, vraiment; et, en tout cas, vous pouvez prendre un autre mari que moi.

ISABELLE.

Oh! je veux mourir fille.

LISIDOR.

Et moi, garçon. C'est une affaire résolue. (à part.) Allons voir ma chère poupoune.

SCÈNE IX.

ISABELLE, seule.

Grace à Dieu, me voilà libre; mais ce ne sera pas pour long-temps; et je serai bientôt rengagée. Je nage dans la joie; je ne me possède pas.

SCÈNE X.

LISETTE, ISABELLE.

LISETTE.

Oh, oh! vous voilà de bonne humeur! Je crois que vous dansez?

ISABELLE.

J'en aurois bien envie.

LISETTE.

Eh! d'où vous vient cette saillie joyeuse?

ISABELLE, avec transport.

Tout est cassé, tout est brisé, tout est rompu. Quel bonheur! je suis maîtresse de mes actions.

LISETTE.

Que de belles choses vous allez faire!

ISABELLE.

Nous venons de nous expliquer, Lisidor et moi. Nous avons fait une exacte revue de nos sentiments l'un pour l'autre; et, de la meilleure foi du monde, nous nous sommes avoués que nous ne nous aimions plus.

LISETTE.

J'entends. Votre amour étoit si vieux et si cassé, qu'il n'en pouvoit plus.

ISABELLE.

Oui, le pauvre amour étoit tout usé, tout délabré.

LISETTE, apercevant les morceaux de papier.

Je crois qu'en voici les pièces.

ISABELLE.

Tu dis vrai. C'est tout ce qui reste de nos engagements.

LISETTE.

Si bien que le Chevalier ne sera plus votre neveu? Vous allez l'épouser publiquement?

ISABELLE.

Publiquement! cela me donneroit un ridicule qui me feroit mourir de honte. Et puis, veux-tu que je te dise? j'aime le mystère; il assaisonne le plaisir, et le rend plus durable.

LISETTE.

Vous pensez délicatement. Mais, à propos, j'oubliois de vous dire que monsieur Damon est dans l'antichambre, et qu'il demande à vous parler.

ISABELLE.

Cet homme-là est né pour m'importuner. Que me veut-il?

LISETTE.

Vous allez l'apprendre de lui-même. Le voici.

ISABELLE.

Retire-toi.

SCÈNE XI.

LISIDOR, DAMON, ISABELLE.

LISIDOR, à Damon.

Oui, mon cher Damon, vous êtes mon ancien ami; mais vous me forcez à vous dire encore, que la plus grande preuve que je désire de votre amitié, c'est que vous ne vous mêliez plus de mes affaires.

DAMON.

Il y a des occasions, mon cher Lisidor, où nous devons nous faire un devoir essentiel de servir nos amis en dépit d'eux-mêmes; et je veux vous convaincre aujourd'hui que personne ne s'occupe plus vivement que moi de ce qui vous intéresse, aussi-bien que Mademoiselle.

LISIDOR.

Je vous ai déjà dit que je vous en dispense.

ISABELLE.

Et moi aussi. Mais quel est le sujet de ce beau compliment?

LISIDOR.

Monsieur veut nous prouver qu'il nous aime, en nous pressant de nous marier dès ce soir.

ISABELLE.

Écoutez, mon cher Monsieur, vous me permettrez de vous dire une chose, en amie.

DAMON.

Quoi, Mademoiselle?

ISABELLE.

C'est qu'il y a vingt ans, tout au moins, que vous avez le talent de m'ennuyer.

DAMON.

Je vous suis obligé de la confidence. Je m'en doutois depuis long-temps.

ISABELLE.

Faites-moi donc la grâce, une bonne fois, de prendre congé pour toujours.

DAMON.

C'est une grâce que vous obtiendrez bientôt. Mais croyez-moi tous deux, exécutez tout au plus tôt les anciennes promesses que vous vous êtes faites l'un à l'autre, et ne vous occupez que de cela.

LISIDOR.

Parbleu! nous avons bien d'autres affaires.

DAMON.

Celle-ci est la plus pressante.

LISIDOR.

La plus pressante? Oh! je vous réponds que non.

ISABELLE, à Damon.

Nous savons mieux que vous ce qui nous presse le plus.

DAMON.

En un mot, Mademoiselle, et comme votre parent et comme votre ami, je ne puis approuver que vous differiez davantage à remplir vos engagements: tout le monde les connoît; tout le monde est bien assuré que rien ne peut plus s'y opposer; et tout le monde va vous tympaniser, si vous balancez un instant.

LISIDOR.

Que tout le monde s'aille promener! Nous ne dépendons que de nous-mêmes; et nous ferons ce qui nous conviendra.

DAMON.

Vous le prenez tous deux sur ce ton-là?

LISIDOR.

Oui.

DAMON.

Oh bien! il faut donc que je vous serve malgré vous-mêmes; et j'ai un moyen infaillible de vous rendre tous deux raisonnables.

ISABELLE.

Raisonnables! Je vous en défie.

DAMON.

Vous m'en défiez! Entrez, monsieur Subtil.

SCÈNE XII.

M. SUBTIL, LISIDOR, ISABELLE, DAMON.

LISIDOR.

Qui diable m'amène ici cet original-là?

M. SUBTIL.

Mademoiselle et Messieurs, très-humble serviteur.

LISIDOR.

Que voulez-vous?

M. SUBTIL.

Voilà un beau compliment que vous me faites, à moi, votre ancien ami; à moi qui puis dire, sans vanité, qu'il suffit de me connoître pour m'estimer,

et que je suis connu des gens de la plus noble, de la haute, de la plus sublime volée!

LISIDOR.

Je vois bien que vous êtes toujours le même.

M. SUBTIL.

Oui; toujours gai, toujours vif, et toujours sémillant.

LISIDOR.

Eh bien! Monsieur le Sémillant, pour quelle affaire venez-vous ici?

M. SUBTIL.

Pour une affaire qui vous remettra de bonne humeur. J'apporte un contrat de mariage à signer. Où sont donc les futurs époux?

ISABELLE.

Que voulez-vous dire?

M. SUBTIL.

On dit que le futur est un dégourdi, et que la future est belle au parfait, au sublime, au suprême.

LISIDOR.

Quel galimatias nous faites-vous ici?

M. SUBTIL.

Galimatias, Monsieur? Il n'y en eut jamais dans mes discours ni dans mes actes. Celui que j'apporte est dressé par moi-même; et vous y sentirez toute la clarté, toute la précision, et toute l'eloquence de l'étude : car, moi, je ne sais ce que c'est que de verbiager; et j'ai le style coulant, sublime, énergique.

LISIDOR.

Savez-vous, monsieur Subtil, que ma patience est à bout? Au fait. De quoi s'agit-il?

M. SUBTIL.

Du contrat de mariage de monsieur le chevalier de Boisdouillet, et de mademoiselle Angélique de Préfleury. (à Damon.) Ne m'avez-vous pas dit, Monsieur, qu'ils avoient établi céans leur domicile?

DAMON.

Du moins quant à présent.

M. SUBTIL, à Lisidor.

Vous voyez que je ne viens pas à fausses enseignes. Je suis circonspect au parfait, au sublime, au suprême degré.

LISIDOR.

Mon pauvre monsieur Subtil, vous êtes fou au degré le plus haut, le plus parfait, le plus sublime.

M. SUBTIL.

Est-ce être fou que d'apporter un contrat de mariage à signer?

ISABELLE.

Le contrat de qui?

M. SUBTIL.

De ladite demoiselle Angélique, et dudit sieur Chevalier.

LISIDOR.

Qui vous a dit qu'ils vouloient se marier? Qui vous a chargé de faire leur contrat?

M. SUBTIL, montrant Damon.

C'est Monsieur.

LISIDOR, à Damon.

Vous?

DAMON.

Moi-même.

ISABELLE, à Damon.

Eh! sur quoi fondé, s'il vous plaît?

DAMON.

Sur leur inclination mutuelle, sur le désir qu'ils ont de s'épouser, et sur les promesses qu'ils se sont faites en ma présence.

ISABELLE.

Mon neveu?

LISIDOR.

Ma nièce?

DAMON.

Oui, votre nièce et votre neveu. Ils s'aiment passionnément; ils m'en ont fait confidence; et c'est moi qui les marie.

LISIDOR.

Je tombe des nues.

ISABELLE.

Je suis confondue.

SCÈNE XIII.

M. GRIFFARD, M. PATACLIN, LISIDOR, ISABELLE, DAMON, M. SUBTIL.

M. SUBTIL.

Oh, oh! voici deux de mes confrères. Bonjour, monsieur Griffard. Serviteur, monsieur Pataclin.

ISABELLE.

Que vois-je?

LISIDOR.

Que veut dire ceci?

M. SUBTIL.

Peut-on savoir ce qui vous amène ici, Messieurs?

M. GRIFFARD.

J'apporte le contrat de mariage entre monsieur Lisidor et mademoiselle de Préfleury.

M. PATACLIN.

Et moi, celui de Mademoiselle, ci-présente, et de monsieur le chevalier de Boisdouillet.

LISIDOR, à Isabelle.

Comment, morbleu! vous épousez votre neveu?

ISABELLE.

Pourquoi non? Vous épousez bien votre nièce.

LISIDOR.

Ah! je suis bien aise de savoir vos petites manœuvres, Mademoiselle.

ISABELLE.

Et moi, de découvrir les vôtres, Monsieur.

M. SUBTIL.

C'est un coup fourré. L'aventure est plaisante, au sublime, au parfait.

LISIDOR, à M. Griffard.

Eh! qui vous a dit d'apporter ici votre minute?

M. GRIFFARD, montrant Damon.

C'est Monsieur.

ISABELLE, à M. Pataclin.

Et vous, qui est-ce qui vous a prié de venir ici?

M. PATACLIN, montrant Damon.

C'est Monsieur.

LISIDOR

C'est Monsieur! toujours Monsieur! que le diable emporte Monsieur! Par où, je vous supplie, avez-vous découvert nos secrets?

DAMON.

Par vous-même. Ce neveu et cette nièce que vous vous êtes présentés l'un à l'autre, m'ont fait d'abord soupçonner vos intentions. J'ai dit à ces Messieurs, que je connoissois pour être vos notaires, que vous m'aviez mis dans votre confidence; ils m'ont cru, et m'ont initié dans vos mystères. C'est moi qui les ai pressés de venir ici, leur faisant entendre que vous n'aviez plus de raisons pour tenir vos mariages secrets.

ISABELLE.

Voilà un beau tour que vous nous jouez!

DAMON.

C'est un tour d'ami; puisque je vous sauve la plus grande extravagance que vous puissiez faire l'un et l'autre.

M. SUBTIL.

Ma foi, cela est vrai au sublime.

DAMON.

Quand vous serez de sang-froid, vous m'en remercierez. Croyez-moi, rentrez en vous-mêmes. Le moindre éclat vous expose à la risée publique. Prenez votre parti.

SCÈNE XIV.

LE CHEVALIER, ANGÉLIQUE, M. GRIFFARD, M. PATACLIN, LISIDOR, ISABELLE, DAMON, M. SUBTIL.

ISABELLE, au Chevalier.

Ah! te voilà, perfide?

LISIDOR, à Angélique.

C'est donc vous, petite traîtresse?

LE CHEVALIER.

Ma tante.... en vérité.... je vous demande bien pardon.

ANGÉLIQUE.

Mon oncle.... je vous assure.... que je suis bien confuse....

ISABELLE.

Comment! j'aurai donné mes pierreries à ma rivale!

LISIDOR.

Et moi, mes actions à l'amant de ma maîtresse!

ANGÉLIQUE.

Cela n'est pas juste. Tenez, mademoiselle, reprenez votre écrin.

LE CHEVALIER, à Lisidor.

Monsieur, voilà vos actions.

LISIDOR.

S'ils ne sont point fidèles, ils sont honnêtes gens, du moins. Mais pourquoi nous avoir trompés? Pourquoi consentiez-vous à nous épouser?

DAMON.

Par nécessité. Il ne suffit pas d'être jeune et aimable, il faut avoir de quoi vivre.

LISIDOR.

Eh! seront-ils plus riches étant mariés ensemble? Qui est-ce qui fait votre fortune?

LE CHEVALIER et ANGÉLIQUE, montrant Damon.

C'est Monsieur.

LISIDOR.

Enfin, c'est Monsieur qui fait tout.

SCÈNE XV.

M. JOUFFLU, FRONTIN, LISETTE, LE CHEVALIER, ANGÉLIQUE, M. GRIFFARD, M. PATACLIN, LISIDOR, ISABELLE, DAMON, M. SUBTIL.

M. SUBTIL.

Ah! je crois que voici mon confrère, monsieur Joufflu? Encore un notaire! Par ma foi, c'est la journée des brancards.

LISIDOR.

Que diable nous veut encore celui-ci? Pour quelle affaire venez-vous céans?

M. JOUFFLU.

Vous voyez les deux personnes qui m'ont prié d'y venir. Ils ne veulent pas se marier sans la permission de leurs maîtres, et sans les supplier de leur faire l'honneur de signer la minute de leur contrat.

LISIDOR.

Comment! Frontin et Lisette s'épousent?

ISABELLE.

Eh! qui est-ce qui vous donne de quoi vous marier?

LISETTE et FRONTIN, montrant Damon.

C'est Monsieur.

LISIDOR.

Encore Monsieur! (à Damon.) Parbleu! vous faites bien des affaires en peu de temps!

FRONTIN, à Damon.

Monsieur, vous aurez la bonté de signer le premier; car c'est de vous que nous tenons tout le bien que nous mettons en communauté.

DAMON.

Eh! avec votre permission, s'il vous plaît, combien est-ce que je vous donne?

M. JOUFFLU.

Il est stipulé que le sieur Frontin apporte mille écus en mariage.

DAMON.

Mille écus!

FRONTIN.

Hélas! ce n'est pas trop, et je suis modeste.

M. JOUFFLU.

Et il reconnoît avoir reçu mille écus de la demoiselle Lisette.

DAMON.

Comment diable! mais vous taillez en plein drap.

LISETTE.

Comme l'étoffe est bonne, nous nous sommes fait bonne mesure.

DAMON.

Je le vois bien. Mais je fais bon de tout ; et je signerai.

M. SUBTIL, à Isabelle et à Lisidor.

Oh çà ! Monsieur et Mademoiselle, on dit vulgairement qu'il faut faire une fin. Voici la minute de votre contrat, que je garde depuis vingt-cinq ans ; elle est presque aussi usée que vos amours. Voulez-vous que je vous parle au vrai, au sincère, au naturel, sans ambiguité, sans circonlocutions? Vous n'avez rien de mieux à faire que de signer cette minute.

DAMON.

Toutes sortes de raisons vous y obligent. Vous vous êtes égarés l'un et l'autre ; rentrez dans le bon chemin, et priez ces Messieurs de garder le secret. Pour moi, je vous le promets sur mon honneur, si vous suivez mon conseil.

LISIDOR, à Isabelle.

Eh bien ! qu'en dites-vous ?

ISABELLE.

Hélas ! tout ce que vous voudrez.

DAMON.

Vous n'avez rien à vous reprocher ; la faute est égale. Allons, une bonne résolution.

LISIDOR.

Voilà qui est fait.

ISABELLE.

Je me rends.

DAMON.

Ce n'est pas tout. Soyez généreux, je vous en

donne l'exemple. Vous avez aimé ces jeunes gens ci. Vous tenez les dons que vous leur avez faits, et qu'ils vous ont remis : aurez-vous la dureté de les reprendre ?

ISABELLE, prenant les actions de Lisidor.

Tenez, Chevalier, gardez cela, pour vous souvenir de la tendre Isabelle.

LE CHEVALIER, lui baisant la main.

Vous serez toujours ma chère tante.

LISIDOR, prenant l'écrin d'Isabelle.

Voilà les pierreries, petite friponne; portez-les pour l'amour de moi.

ANGÉLIQUE.

Oui, mon cher oncle, je vous le promets.

DAMON.

Allons signer les nouvelles et l'ancienne minute.

M. PATACLIN.

Mais, s'il vous plaît, que deviendront les nôtres?

LISIDOR.

On vous en fait présent.

M. GRIFFARD.

Eh! qui les paiera?

LISIDOR, montrant Damon.

C'est Monsieur.

DAMON.

Volontiers. Plût au ciel que j'eusse assez de bien, pour rendre tout le monde heureux et raisonnable!

FIN DE L'AMOUR USÉ.

SEPTIÈME LETTRE.

A MADAME

LA COMTESSE DE C**.

Je viens, Madame, de passer deux mois dans la belle maison de campagne de M. le marquis de P**, où j'ai trouvé une des plus aimables et des plus brillantes compagnies qu'on puisse assembler à vingt lieues de Paris. La fête du bon seigneur chez qui nous étions, devoit arriver dans trois semaines, et nous voulions la célébrer par quelque agréable divertissement. On imagina de jouer une comédie : on choisit le Curieux impertinent; on me chargea du rôle de *l'Olive;* on me pria d'y ajouter un prologue qui eût rapport au patron de la case, et aux spectateurs que nous devions avoir, entre lesquels devoit se trouver un grave et célèbre magistrat, qui certainement ne fréquente point les spectacles. Je me prêtai de bonne grâce à tout ce qui me fut proposé. Nous fîmes dresser un théâtre : nous apprîmes et répétâmes la pièce à l'insu du Marquis et de madame sa femme, qui est un des plus beaux esprits que je connoisse, quoique sa rare piété la force à cacher modes-

tement tous les précieux dons qu'elle pourroit faire briller; et enfin nous jouâmes, avec quelque succès, *le Curieux impertinent*, précédé du prologue que je vais insérer ici, et qui fut exécuté par le commandeur de W..., par le chevalier de B..., par madame la comtesse de T..., et par la jeune marquise de N... Je substitue à leurs véritables noms, ceux d'*Ariste*, d'*Araminte* et de *Bélise*, et je ne nomme point le Chevalier.

PROLOGUE

DU

CURIEUX IMPERTINENT.

PERSONNAGES.

ARISTE.
ARAMINTE.
BÉLISE.
LE CHEVALIER.

La scène est à Paris.

PROLOGUE

DU

CURIEUX IMPERTINENT.

SCÈNE I.

ARISTE, seul.

Pour divertir notre hôte et célébrer sa fête,
Cent sortes de projets me passent par la tête;
Mais je ne puis me contenter.
Une abondance de pensées,
L'une par l'autre traversées,
M'empêche de rien arrêter.
Bien souvent trop d'esprit nous gâte,
Et fait grand tort au jugement.
D'ailleurs, ceci devient l'ouvrage d'un moment;
Et, quand on travaille à la hâte,
On travaille imparfaitement.
Attendez. Il me vient cependant une idée
Qui me flatte, m'enchante, et réussira bien;
Car mon plan est si beau!... Non, cela ne vaut rien.
Mon imaginative, un peu trop obsédée
Par le désir de réussir,

De plus en plus va s'obscurcir,
Si par quelque ami sage elle n'est pas guidée....
Moi, chercher du secours! Je ne sors point d'ici
Que je n'aie inventé....

SCÈNE II.

ARISTE [1], ARAMINTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, à Araminte.

Madame, le voici.

ARAMINTE.

A la fin nous trouvons monsieur le solitaire;
Depuis une heure au moins on le cherche partout.

ARISTE, à part, sans les voir.

Je crois que m'y voilà.

ARAMINTE, au Chevalier.

Que dit-il?

ARISTE.

Paix. J'espère
De mon projet venir à bout.

LE CHEVALIER, à Araminte.

(à Ariste.)

Il s'entretient tout seul. Quelle importante affaire
Vous occupe si fort?

ARAMINTE.

Il ne répondra pas.
Voyez comme il s'agite et chemine à grands pas.

[1] Ariste rêve à l'écart sans les apercevoir.

(à Ariste.)

O le beau ténébreux! Peut-on, sans vous déplaire,
Vous arrêter un peu? Vous devez être las.

ARISTE.

Faites-moi le plaisir....

ARAMINTE.

Quel plaisir?

ARISTE.

De vous taire.

ARAMINTE.

La prière est gentille; elle me touche fort.

ARISTE.

Ah! de grâce, pardon. Je sens bien que j'ai tort
D'inviter une dame à garder le silence;
Et c'est exiger d'elle un trop pénible effort.
Par pitié, je vous en dispense.

ARAMINTE.

Prenant la chose à la rigueur,
Ce discours peut passer pour une impertinence;
Mais, par pure bonté de cœur,
Je ne dis pas ce que j'en pense.

ARISTE.

Je vous suis obligé de cette déférence.
Vous poussez la bonté jusqu'au dernier excès.

LE CHEVALIER.

Mais aussi, quel diable d'accès
Fait prendre à votre humeur cette sombre nuance?

ARISTE.

Un accès de raison et de reconnoissance.

LE CHEVALIER.

En voici bien d'un autre! Est-ce que la raison
Et la reconnoissance ont un air si sauvage?

ARISTE.

Vous ne m'entendez pas.

ARAMINTE.

Tout franc, monsieur Caton,
La raison tient pour vous un bizarre langage :
Si vous voulez qu'elle ait notre suffrage,
Faites-lui prendre un autre ton.

LE CHEVALIER.

En effet....

ARISTE.

Ventrebleu! j'enrage.

ARAMINTE.

Encore? Il devient furieux.
Eh vite! ôtons nous de ses yeux.

ARISTE.

Plaisantez-moi bien l'un et l'autre.
Vous blâmez mon caprice, et je blâme le vôtre;
Car c'en est un sans doute (et vous en conviendrez)
Que de me condamner avant que de m'entendre.
Je voulois rêver seul : à quoi bon m'en defendre?
Puisque c'est sur un point que vous approuverez.

ARAMINTE.

Ah! si l'objet de votre rêverie
Mérite qu'à l'écart vous poussiez des soupirs,
Nous ne troublerons plus vos savoureux plaisirs.

ARISTE.

Mon Dieu! trève de raillerie.

A tout ceci l'amour n'a point de part;
Et je méditois à l'écart
Une simple galanterie.

ARAMINTE.

Fort bien, galanterie! Enfin, nous saurons tout.

ARISTE.

Oui, si vous voulez bien m'écouter jusqu'au bout.

ARAMINTE.

Est-ce moi que cela regarde,
Ou mon amie?

ARISTE.

A parler franchement,
Je me tiens un peu trop en garde
Pour rêver à vous un moment.

ARAMINTE.

Comment!

ARISTE.

Oui, toutes deux vous êtes adorables:
On se perd en pensant à vous;
Et, s'il faut l'avouer sans vous mettre en courroux,
Je me livre à des soins un peu plus raisonnables.

ARAMINTE.

En vérité, Monsieur, le compliment est doux.

ARISTE.

Dites, si vous voulez, qu'il est très-ridicule.
Mais enfin....

ARAMINTE.

Mais enfin, sans plus de préambule
De vos réflexions dites-nous le sujet.

ARISTE.

L'amitié seule en est l'objet.

LE CHEVALIER.

L'amitié?

ARISTE.

De notre hôte aujourd'hui c'est la fête.

ARAMINTE.

Oui, vous avez raison.

ARISTE.

Dans ce sombre bosquet
Je lui préparois un bouquet.

ARAMINTE.

Fort bien. Où sont les fleurs?

ARISTE.

Où?

ARAMINTE.

Oui.

ARISTE.

Dans notre tête.
A les lui présenter, aidez-moi, s'il vous plaît.
Me le promettez-vous?

LE CHEVALIER.

Pour moi, me voilà prêt
A suivre votre idée, et j'en donne parole.

ARISTE.

Et vous, Madame?

ARAMINTE.

Moi? je ne suis pas si folle
Que de promettre aveuglément.
Que méditez-vous?

ARISTE.

Franchement,

L'entreprise est un peu hardie.

Nous savons une comédie,

Donnons-en au Marquis le divertissement.

ARAMINTE.

Je m'y résoudrois aisément

S'il n'avoit pas chez lui si bonne compagnie.

De si fins spectateurs pourroient m'intimider.

ARISTE.

Bon, bon! à la campagne on peut tout hasarder.

Nous n'aurons point ici ce terrible parterre

Qui commande en maître aux acteurs,

Et qui se fait honneur d'être toujours en guerre

Avec tous nos pauvres auteurs :

Son fracas insolent souvent nous épouvante.

Ici la chose est différente,

Et nos meilleurs amis seront nos spectateurs.

ARAMINTE.

Eh bien! si ma compagne entre dans votre idée,

Je vous permets de vous vanter

Que vous m'avez persuadée :

Mais de son agrément j'ai tout lieu de douter.

LE CHEVALIER.

Moi, j'en augure bien. La voici qui s'avance :

Voyons si les effets suivront mon espérance.

SCÈNE III.

ARISTE, ARAMINTE, BÉLISE, LE CHEVALIER.

BÉLISE.

Comment donc! tous trois à l'écart?
Quel complot faites-vous? Il faut m'en faire part.

ARISTE.

Nous méditons une entreprise.

BÉLISE.

Est-elle périlleuse?

ARAMINTE.

Au dernier point.

BÉLISE.

Tant mieux.
Plus le péril est grand, plus il est glorieux:
Je veux le partager avec vous. Je méprise
Ces cœurs timides, chancelants,
Qu'on voit, au moindre obstacle, effrayés et tremblants.
Point de reflexions. L'occasion est belle;
Marchons, courons, volons où l'honneur nous appelle.

ARAMINTE.

Admirez ce courage, il ne durera pas.
Si vous saviez, madame l'héroïne,
A quoi ce Monsieur vous destine....

BÉLISE.

Me voilà prête à tout. Je vole sur ses pas.

LE CHEVALIER.

Vous serez un peu moins hardie,

Quand vous saurez combien on va vous exposer.

BÉLISE.

Vous ne m'effrayez point.

ARAMINTE.

On veut vous proposer
De jouer une comédie.

BÉLISE.

Entre nous? à huis clos? j'y consens de bon cœur.

LE CHEVALIER.

Non, non, devant la compagnie.

BÉLISE, s'appuyant sur Araminte.

Soutenez-moi, je meurs de peur.
De cette entreprise éclatante
La seule idée est effrayante.
A tout autre danger on me verroit courir :
Mais jouer en public! ah! c'est pour en mourir;
Et je suis bien votre servante.

ARISTE.

Eh! voilà donc cette héroïque ardeur
Dont vous faisiez le pompeux étalage?

BÉLISE.

Le grand monde me fait frayeur;
Mais, à huis clos, j'ai du courage.

LE CHEVALIER.

Ce grand monde qu'ici vous semblez redouter,
Ce sont vos amis et les nôtres.

BÉLISE.

Amis plus éclairés mille fois que mille autres.

P.... est obligeant, courtois et gracieux,
Mais je redoute sa censure.

LE CHEVALIER.

Sa politesse me rassure :
Sa vertueuse épouse est, au même degré,
Obligeante, honnête, polie.

BÉLISE.

Mais, n'est-ce pas une folie
Que d'oser nous flatter qu'elle nous saura gré
De lui donner la comédie?
Son austère vertu, son esprit délicat,
Lui forme un goût redoutable;
Et nous lui préparons un assez mauvais plat.

LE CHEVALIER.

La vertu la plus pure est humaine et traitable;
Et quoique son esprit soit sublime, admirable,
Il sait tempérer son éclat
Pour se rendre plus sociable :
Nous l'éprouverons tous, ou je ne suis qu'un fat.

BÉLISE.

Cette réflexion m'encourage et m'anime.
Mais ne craignez-vous point ce grave magistrat
Pour qui nous avons tous une profonde estime?

ARISTE.

Ses lumières et son esprit
Le portent au-dessus des préjugés vulgaires.
L'auteur de notre pièce, en tout ce qu'il écrit,
Évite des auteurs les écarts ordinaires;

Il a pour objet principal
De prêcher la vertu, de décrier le vice;
Ou son innocente malice
Nous égaie aux dépens de quelque original;
Et les oreilles les plus pures
Ne peuvent s'offenser de ses chastes peintures.
En divertissant il instruit :
Il peint grands et petits, mais jamais il ne nomme;
Et tout son effort se réduit
A faire rire l'honnête homme.
Notre grand magistrat a le goût fin et sûr,
C'est ce qui me feroit redouter sa présence;
Mais il sait distinguer la coupable licence
D'un plaisir délicat et pur.

BÉLISE.

Je le sais comme vous. Mettons donc notre gloire
A l'amuser innocemment.
Mais, quand je paroîtrai, je crains terriblement
Qu'un excès de frayeur ne m'ôte la mémoire.

LE CHEVALIER.

Bon! vous tremblerez un moment,
Et puis vous serez aguerrie
Au point de réciter tout naturellement.

BÉLISE.

Je suis de mes frayeurs presque à demi guérie,
Quoiqu'il me reste encore un petit tremblement.

ARISTE.

Cette pudeur vous donne une grâce infinie.

BÉLISE.

Je m'en passerois bien. Mais à la compagnie
Il faut un petit compliment ;
Ce sera votre lot, songez-y promptement.

ARISTE.

Pour la troupe il faut donc que je me sacrifie?
C'est être téméraire, à vous dire le vrai :
Mais mon zèle me justifie.
Laissez-moi seul ici, j'y veux faire l'essai
D'une vive et courte harangue.

SCÈNE IV.

ARISTE, seul.

SUPPOSONS l'auditoire, et dénouons ma langue.
Mesdames et Messieurs.... Ma foi, le harangueur
Ne sait pas trop bien que vous dire.
Ah! l'esprit me revient. Bon. Nous aurons l'honneur,
Dans un petit moment, ou de vous faire rire,
Ou de vous ennuyer; et si, par grand malheur,
L'ardeur de critiquer vous agite et vous presse,
Épargnez les acteurs, et tombez sur la pièce;
Le sujet en est rare, et même surprenant.
D'un *Curieux impertinent*,
Qui veut éprouver sa future,
Nous représenterons la fâcheuse aventure :
Car il en est la dupe ; et je crois qu'en effet
Vous direz tous que c'est bien fait.
Or, ce *Curieux*, c'est moi-même,

En qualité d'acteur, s'entend : car, quant à moi,
J'estime toujours ce que j'aime ;
On m'aime également, ou du moins je le croi ;
Et cette confiance est le bonheur suprême.
Du reste nous voulons employer tous nos soins
A mériter le bonheur de vous plaire :
Je sais que ce n'est pas une petite affaire ;
Mais, qui fait de son mieux, peut espérer au moins
Que son zèle peut satisfaire.
Jusqu'au revoir, Messieurs. Bientôt notre orateur
Va remplir à vos yeux un autre personnage :
Et vous, pour lui donner un peu plus de courage,
Ne voyez que l'ami quand vous verrez l'acteur.

FIN DU PROLOGUE DU CURIEUX IMPERTINENT.

Ce compliment fut très-bien reçu, et mit tout l'auditoire en train de rire. Un certain jaloux, dont tout le monde se moque, y parut si déconcerté, qu'il feignit de se trouver mal, pour avoir un prétexte de sortir, ne pouvant plus tenir aux éclats de rire que faisoit sa femme ;

car il a souvent sondé sa vertu par de périlleuses épreuves, dont on dit qu'elle est sortie glorieusement, quoique certains épilogueurs m'aient assuré qu'il avoit enfin trouvé ce qu'il méritoit. Recevez, Madame, les nouvelles assurances de mon respect.

HUITIÈME LETTRE.

A LA MÊME.

Vous savez, Madame, que les représentations de mon Ambitieux ont été suspendues par l'indisposition d'un des principaux acteurs. Quoiqu'il ait eu un succès assez heureux pour me contenter, j'en présume peu pour l'avenir. Ma pièce est arrêtée; et tout succès interrompu est presque toujours un succès manqué. J'avois fait un prologue pour cette pièce: et les acteurs qui devoient y jouer se disposoient à l'apprendre, quand il fallut, par des raisons que je vous dirai, qu'ils se hâtassent de représenter ma comédie, après tant de délais sur délais, qui l'ont retardée pendant plus de deux ans. J'ai quelque regret que ce prologue n'ait pu être exécuté: car nous en augurions tous assez bien. Mais je ne veux pas le perdre tout-à-fait, et je vais vous le copier ici. Les personnages sont:

La Comtesse.

La Présidente.

Le Marquis, frère de la Comtesse.

Dorimont, ami du Marquis.

M. Mélample, auteur tragique.

Mademoiselle Quinault.

Imaginez-vous, Madame, que c'est vous qui êtes *la Comtesse;* que madame de***, votre amie intime, est *la Présidente;* et que monsieur votre frère est *le Marquis :* car je vous ai peints tous trois au naturel. A l'égard du *Poète*, c'est un personnage qui n'existe que dans mon imagination, et vous en chercheriez très-inutilement l'original. Pour ce qui concerne *Dorimont*, c'est votre sage cousin monsieur des B***, qu'il vous sera fort aisé de reconnoître à son langage, et à la tendre amitié dont il m'honore depuis long-temps.

PROLOGUE

DE L'AMBITIEUX,

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE.
LA PRÉSIDENTE.
LE MARQUIS, frère de la Comtesse.
DORIMONT, ami du Marquis.
M. MÉLAMPLE, auteur tragique.
Mademoiselle QUINAULT.
UN LAQUAIS.

La scène est à Paris.

PROLOGUE

DE L'AMBITIEUX,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

LA COMTESSE, LA PRÉSIDENTE.

LA COMTESSE.

C'est vous, ma chère Présidente?
Vous venez à propos, car je suis seule ici,
Et je m'ennuyois fort.

LA PRÉSIDENTE.

Je m'ennuyois aussi.
Quand je suis loin de vous je ne suis point contente.

LA COMTESSE.

Vous êtes toujours obligeante.

LA PRÉSIDENTE.

Oh çà! que ferons-nous ce soir?
Pour prendre votre avis sur cette grande affaire,
Je suis venue exprès vous voir.

LA COMTESSE.

Elle est grande en effet. Quand on n'a rien à faire,
Le temps est un pesant fardeau.

LA PRÉSIDENTE.

Je l'éprouve. Il fait assez beau :
Si nous faisions tantôt un tour de promenade?

LA COMTESSE.

A Paris, selon moi, c'est un plaisir bien fade.
Au milieu d'un public peut-on se promener?
A chaque pas qu'on fait on trouve quelque obstacle;
Et c'est se donner en spectacle,
Pour donner aux oisifs matière à raisonner.
Qu'entend-on à vos Tuileries?
Souvent des propos peu décents,
De mauvaises plaisanteries,
Ou bien des nouvelles du temps;
Le tout assaisonné d'une horrible poussière,
D'une cohue énorme, et d'un bruit, d'un fracas,
Qui vous étourdit de manière
Que la tête vous tourne, et qu'on ne s'entend pas.
Pour moi, je tiens qu'à la campagne
La promenade est un plaisir :
J'y respire un air pur; un gracieux zéphir
Partout où je vais m'accompagne.
Je marche, je m'arrête au gré de mon désir :
A rêver, à parler, lui seul me détermine;
L'aimable liberté préside à mon loisir.
J'y goûte un bonheur si tranquille,
Que les jours y sont des moments.
Lasse de ces plaisirs je reviens à la ville;
Mais c'est pour y chercher d'autres amusements.

LA PRÉSIDENTE.

Il faut vous en procurer d'autres.

Parlez, et sur vos goûts nous réglerons les nôtres.
Trois sortes de plaisirs peuvent vous être offerts :
Les visites, le jeu, les spectacles.

LA COMTESSE.

Je perds
Tout autant de fois que je joue.
Le jeu m'amuse, je l'avoue ;
J'en ferois volontiers mon plaisir favori :
Mais j'en suis un peu dégoûtée ;
C'est un ingrat que j'ai chéri,
Et qui m'a toujours maltraitée.
Pour les visites, à mon sens,
C'est le plus ennuyeux de tous les passe-temps.
Aller courir de porte en porte
Se faire écrire chez les gens
Pour qui nous ressentons la haine la plus forte,
Ou qui nous sont indifférents,
Ou que nous méprisons ; car de ces trois espèces
Sont, à nos amis près, ceux que nous visitons.
S'ils veulent être vus, nous nous complimentons ;
Ensuite, nous mettons en pièces
Tous les gens que nous connoissons.
Les fausses amitiés, les fines médisances,
Sont la matière des discours.
C'est ainsi qu'à Paris on passe tous ses jours,
En visitant ses connoissances ;
Car la véritable amitié
Des sociétés est bannie.
Visites d'intérêt, ou de cérémonie,
Voilà par quels motifs on est associé.

LA PRÉSIDENTE, *en riant.*

Ce discours frise un peu la prude.
Je vous trouve aujourd'hui d'assez mauvaise humeur;
Et je vois bien que l'habitude
De vivre dans la solitude
Contre le genre humain vous donne de l'aigreur.

LA COMTESSE.

Comme vous vivez dans le monde,
Vous êtes encor dans l'erreur.
L'éclat et le tumulte empêchent qu'on ne sonde
Les replis et le fond du cœur.
Pour moi, de temps en temps je deviens solitaire;
Par les réflexions mon esprit épuré,
Les trouve un remède assuré
Contre le préjugé vulgaire.
Cent défauts que jamais je n'avois aperçus,
En foule frappent mon idée:
Et moins par le fracas je me trouve obsédée,
Plus ma raison prend le dessus.
J'étois folle autrefois autant qu'on puisse l'être;
Le monde avoit pour moi d'invincibles appas,
Mais je ne le connoissois pas:
On ne peut le souffrir dès qu'on sait le connoître.

LA PRÉSIDENTE.

Enfin, vous renoncez aux visites, au jeu.
La solitude en vous a bien fait des miracles!
Venons maintenant aux spectacles.
Les aimez-vous toujours?

LA COMTESSE.

Plus que jamais. L'aveu

Vous surprend : c'est mon goût.

LA PRÉSIDENTE.

Le mien doit s'y soumettre.

LA COMTESSE.

Eh! comment peut-on mieux occuper son loisir?
Non, de tous les plaisirs que l'on peut se permettre,
Il n'est point, à mon gré, de plus charmant plaisir.

LA PRÉSIDENTE.

En spectacles Paris abonde.
Je vous suivrai partout, vous n'avez qu'à choisir.

LA COMTESSE.

Le spectacle me plaît quand j'y trouve du monde.

LA PRÉSIDENTE.

Nous aurons aujourd'hui de quoi nous contenter.
Allons à la pièce nouvelle
Que les *François* doivent représenter.
L'assemblée, à coup sûr, sera nombreuse et belle.

LA COMTESSE.

A ce plaisir j'allois vous inviter,
Et j'ai fait, pour nous deux, retenir une loge.
Mon frère et Dorimont nous accompagneront.

LA PRÉSIDENTE.

Leurs critiques nous troubleront.

LA COMTESSE.

De l'ouvrage nouveau tous deux m'ont fait l'éloge;
Je réponds qu'ils applaudiront.
L'auteur est notre ami; preuve très-convaincante
Que sa pièce est bonne, excellente.

LA PRÉSIDENTE.

D'accord; mais le public n'est pas toujours d'humeur
A croire bonnement les amis de l'auteur.
Loin d'imiter leur complaisance,
Rarement avec eux il est d'intelligence.
Le parterre surtout veut jouir de ses droits :
Tandis qu'avec ardeur les amis applaudissent
Et de la main et de la voix,
Du bruit de ses sifflets les voûtes retentissent.

LA COMTESSE.

Pour notre ami j'augure un meilleur sort;
Peut-être en sa faveur il mettra tout d'accord.

LA PRÉSIDENTE.

Je le souhaite et je l'espère;
Et, s'il ne tient qu'à moi.... Quelqu'un vient.

LA COMTESSE.

C'est mon frère.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, LA PRÉSIDENTE.

LE MARQUIS, entrant brusquement.

Eh bien! ma sœur, dînerons-nous?

LA PRÉSIDENTE.

La question me plaît.

LE MARQUIS.

Dépêchons, je vous prie.

LA COMTESSE, en souriant.

Vous débutez toujours par quelque étourderie.

Et Madame, la croyez-vous
Indigne d'une révérence?

LE MARQUIS.

J'allois au plus pressé. Grande est la différence
Entre l'impolitesse et la distraction.
Daignez-y faire attention,
Madame, et pardonnez à mon impatience
Une faute excusable en cette occasion.
Quelquefois l'amitié (j'en fais l'expérience)
A le feu d'une passion.
Ce soir on nous donne une pièce
Pour laquelle je m'intéresse
Comme si j'en étois l'auteur.
Il se fait tard, l'heure nous presse,
Et je me sens déjà des battements de cœur.
Voyez pour notre ami jusqu'où va ma tendresse.

LA PRÉSIDENTE.

Mais si l'ouvrage est bon, pourquoi vous alarmer?

LE MARQUIS.

S'il est bon, dites-vous? Je le trouve admirable,
Et d'un goût qui doit tout charmer.
Quand je vous dis cela, vous devez présumer
Que c'est un fait indubitable.

LA PRÉSIDENTE, en souriant.

Oh! je n'en doute nullement.
Le parterre est bon juge, il est juge équitable,
Il se rendra sans doute à votre sentiment.

LE MARQUIS.

Pour l'en informer hautement,
Je m'en vais faire un bruit de diable.

Si quelqu'un est assez hardi
Pour être d'un avis contraire,
Nous aurons tous deux une affaire,
Et je ferai, morbleu, quelque coup d'étourdi.

LA PRÉSIDENTE.

Ah! monsieur le Marquis, vous m'effrayez d'avance.

LE MARQUIS.

Dans ces occasions faut-il être endormi?

LA PRÉSIDENTE.

Non; mais par un prudent silence
Vous servirez mieux votre ami,
Que par tous les écarts de votre pétulance.
Croyez-moi, venez avec nous
Écouter la pièce nouvelle.
Si le public la trouve belle,
S'il applaudit, signalez-vous;
Et, pour le seconder, déployez votre zèle.
Que s'il fronde l'ouvrage, ou ne l'applaudit pas,
Soyez-en bien fâché, mais soyez-le tout bas.

LE MARQUIS.

Je vous trouve aujourd'hui, ma belle Présidente,
Dans un accès d'humeur prudente.
Ma sœur, à force de raison,
Fera bientôt de vous une prude engourdie.
La sagesse à votre âge est une maladie,
Et je veux travailler à votre guérison.

LA COMTESSE.

Eh! laissez-nous plutôt travailler à la vôtre.
Je vous conseille fort de ne nous point quitter.

LE MARQUIS.

Dans une loge, moi, vous voulez m'arrêter?
Oh! vous me prenez pour un autre.
Je vais être partout, et, d'un œil surveillant,
Relancer les frondeurs, les forcer à se taire.
On m'appelle *le Sémillant*,
Et je veux aujourd'hui remplir mon caractère.

LA COMTESSE.

Mon frère, en vérité....

LE MARQUIS.

Ma sœur, point de sermon;
C'est de l'éloquence perdue.
Voici le grave Dorimont,
Il ne vous perdra point de vue.

SCÈNE III.

DORIMONT, LA COMTESSE, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE, à Dorimont.

Eh quoi! vous venez seul? Vous deviez prendre soin
D'amener notre auteur.

DORIMONT.

Il est déjà bien loin.

LA COMTESSE.

Il donne une pièce nouvelle,
Et n'en veut pas voir le succès?

DORIMONT.

Non. Il est timide à l'excès:
Le parterre lui cause une frayeur mortelle.

Malgré le favorable accueil,
Et le grand nombre de suffrages
Dont on a quelquefois honoré ses ouvrages,
Il est bien éloigné d'en avoir de l'orgueil.
Son trouble, son inquiétude,
L'ont fait veiller toute la nuit;
Et ce matin, à petit bruit,
Il a gagné sa solitude.

LE MARQUIS.

Le poltron!

DORIMONT.

Ce billet, qu'il a laissé pour moi,
Vous prouve encor mieux son effroi.

(Il lit.)

« Malgré la flatteuse espérance
« Que vous et nos amis m'avez fait concevoir,
« La crainte emporte la balance.
« Cher ami, bonjour et bonsoir.
« Je m'esquive, ne vous déplaise;
« Mais dites de ma part au parterre discret,
« S'il trouve ma pièce mauvaise,
« Que je le prie au moins de garder le secret. »

LE MARQUIS, faisant un grand éclat de rire.

Il n'y manquera pas; c'est à quoi je l'engage.
Pauvre disciple d'Apollon!
Par ma foi, le sacré vallon
Forme des gens d'un grand courage!

LA COMTESSE.

Vous le croyez poltron, et moi je le crois sage.
N'augurez jamais bien d'un auteur suffisant;

Son intrépidité n'est pas un bon garant
De la bonté de son ouvrage.
La confiance est le partage
Et du fat et de l'ignorant.

LE MARQUIS.

Mais, à propos de suffisance,
Voici monsieur Mélample; il vient fort à propos,
Et ce tragique auteur entre comme un héros.
Admirez toutes deux cette noble assurance.

SCÈNE IV.

MÉLAMPLE, LA COMTESSE, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS, DORIMONT.

LA COMTESSE, *à Mélample.*

AH! c'est donc vous, Monsieur?

MÉLAMPLE.

J'entre ici sans façon.
Mesdames, trouverez-vous bon
Qu'à dîner avec vous aujourd'hui je m'invite?

LA COMTESSE.

Un homme de votre mérite
Peut s'en flatter avec raison.

MÉLAMPLE, *d'un ton précieux.*

Vous avez de l'esprit, je vous en félicite;
Les connoisseurs me l'avoient dit:
A venir librement, c'est ce qui m'enhardit.
Je crains les sots, je les évite,
Et cours partout après l'esprit;
J'en suis fou, j'en suis idolâtre.

LA COMTESSE.

Vous pouviez vous adresser mieux.

MÉLAMPLE, prenant du tabac.

Madame, j'ai du goût aussi-bien que des yeux.
(au Marquis.)
Et je sais.... Vous voilà, mon aimable folâtre!
Vous viendrez à L'AMBITIEUX,
Et je vous attends au théâtre.

LE MARQUIS, prenant l'air et le ton tragique.

Au théâtre, Seigneur? oui, oui, vous m'y verrez;
Et j'ose me flatter que vous applaudirez.
Ah! si je m'aperçois que vous fassiez des mines
Pour aigrir le parterre et pour le soulever,
De mon ressentiment rien ne peut vous sauver;
Et le retour, Seigneur, vaudra mieux que matines.

MÉLAMPLE, sur le même ton.

Vos prières, Seigneur, sont un commandement.
J'applaudirai, Marquis, n'en doutez nullement.
On ne peut menacer d'un ton plus pathétique;
Et votre voix, Seigneur, étouffe la critique.

LE MARQUIS.

Seigneur....

LA COMTESSE.

De grâce, finissez,
Messieurs; trève de seigneurie.
(à Mélample.)
Vous entendez bien qu'on vous prie
De vous contraindre, et c'est assez.
Car d'exiger votre suffrage,
Ce seroit vous pousser plus loin que de raison:

Et vous ne pouvez pas applaudir un ouvrage
Qui n'est pas de votre façon.

MÉLAMPLE.

Ai-je tort? Tous tant que vous êtes,
Malgré la mine que vous faites,
Vous pensez comme moi ; si ce n'est volontiers,
Du moins c'est malgré vous : et j'ose ainsi le croire.

LE MARQUIS.

Rayez cela de vos papiers,
Beau sire, et rabattez un peu de votre gloire.

DORIMONT.

Vous avez du mérite, on l'avoue aisément;
Mais vous le savez trop, et c'est ce qui vous gâte :
D'ailleurs, vous travaillez un peu trop à la hâte
Pour travailler solidement.
De grâce, moins d'esprit et plus de jugement.

MÉLAMPLE.

Voilà le langage ordinaire
Des auteurs que ma gloire aigrit.
Pour moi, de votre ami je dis tout le contraire;
Et je lui trouve d'ordinaire
Plus de jugement que d'esprit.

DORIMONT.

Vous nous dites cela du ton d'un *apophthème ;*
Mais vous ne lui faites point tort.
Le jugement, c'est l'esprit même ;
Convenez de ce point, et nous sommes d'accord.
Ce qu'on appelle esprit, n'en est que l'apparence.
Cet esprit prétendu n'est souvent que l'essor

D'une brillante extravagance :
C'est un feu qui voltige, et s'éclipse d'abord.
Avouez-le, monsieur Mélample,
Vos écrits en offrent l'exemple.
Sans vous embarrasser du soin de raisonner,
Que vous abandonnez à des esprits vulgaires,
Par vos écarts hardis et téméraires
Vous cherchez à nous fasciner;
Et, vous bornant à ce qui brille,
Le solide, le vrai vous semble une vétille.
Notre ami, dites-vous, n'a que du jugement;
Par là vous l'élevez, bien loin de le détruire.
Il cherche à plaire, assurément;
Mais son grand objet est d'instruire :
Par quel moyen? par le vrai seulement.
Lorsque l'esprit à propos se présente,
A la bonne heure, il est le bien-venu;
Mais sur toute saillie hardie et séduisante
Il est modeste et retenu.
La vérité n'est pas toujours brillante;
C'est une beauté simple, ingénue et touchante.
D'un Médisant, d'un Glorieux,
Notre auteur a fait la peinture;
Et maintenant il poursuit la nature
Dans le cœur d'un *Ambitieux*.
L'entreprise est grande et hardie,
Car son sujet est grave et sérieux;
C'est une *tragi-comédie*.

LA PRÉSIDENTE.

Eh! quel en est le plan?

LE MARQUIS.

Personne ne peut mieux
Vous le dire que moi. Voici toute l'histoire :
Écoutez-moi bien, s'il vous plaît.
Ce plan donc.... Mais, morbleu, je n'ai point de mémoire,
Et je ne sais plus ce que c'est.

LA PRÉSIDENTE.

Mais encore?

LE MARQUIS.

Oh! ma foi, vous êtes trop pressante.
C'est.... c'est l'Ambition que l'auteur représente.

LA PRÉSIDENTE.

Mais de quelle façon traite-t-il son sujet?

LE MARQUIS.

La pièce.... pour vous mettre au fait,
Est souvent sérieuse, et quelquefois plaisante.
Vous y verrez un roi, dont je suis très-content;
Un ministre sage et prudent,
Dont la femme est très-imprudente.
Vous y verrez de plus une jeune innocente....
Que l'on croit telle, au moins; mais qui ne l'est pas tant
Que se l'imagine sa tante.
Ensuite paroîtra le favori du roi;
(C'est notre *Ambitieux*) cet homme, selon moi,
Remplira fort bien votre attente :
Et, brochant sur le tout, vous verrez une infante....
Qui n'est pas sotte, en vérité,
Et qui, sous un nom emprunté,
Rend la pièce très-vive et très-intéressante.

LA PRÉSIDENTE.

Une infante? A ce que je vois
La scène est en Espagne.

LE MARQUIS.

En Espagne? oui, je crois.
Eh! oui, vraiment, c'est en Castille.
C'est par là que la pièce brille.
Les actrices auront l'ample vertugadin,
Et messieurs les acteurs la fraise et la gonille;
Ce qui leur donne un air (tant la mode est gentille)
Moitié grave et moitié badin.

MÉLAMPLE.

On nous ramène donc aux tragi-comédies?
Au temps des *Scudérys*, des *Rotrous*, des *Duryers*,
Où, grâce au mauvais goût de ces vieux romanciers,
Tant de fadaises applaudies
Firent l'amusement de nos bons devanciers?

DORIMONT.

Respectez, ingrat que vous êtes,
La gloire de ces vieux poètes,
Car vous les pillez volontiers.
Ils n'étoient ni sots, ni grossiers;
S'ils vivoient ils vous feroient taire:
Et le seul reproche à leur faire,
C'est d'être venus les premiers.
Mais, sans défendre ici leur cause,
Parlons de notre auteur, et voyons son dessein.
Bien loin de suivre leur chemin,
Une route nouvelle est ce qu'il se propose.
Comme en traitant *l'Ambitieux*

Il traite un sujet noble, élevé, sérieux,
Il doit prendre le ton que sa matière indique;
Mais pour n'être pas ennuyeux
Il tâche d'égayer le sublime tragique,
Non par des traits facétieux,
Suivant la manière italique
Que des acteurs bouffons ont transmise en ces lieux,
Mais par ceux d'un noble comique.
Tel est son plan en peu de mots;
Et sa pièce est vraiment nouvelle :
Je ne garantis pas qu'elle soit sans défauts;
Mais du moins au public elle prouve le zèle
D'un auteur dont tous les travaux,
Et les innocentes malices,
Ont pour objet de plaire en corrigeant les vices.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS, DORIMONT, MÉLAMPLE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, à la Comtesse.

Une Dame est ici, qui demande à vous voir.

LE MARQUIS.

Une Dame, dit-il? il faut la recevoir
Sur-le-champ, c'est à quoi j'opine.
(à Mélample.)
Allons, gai, notre ami, soyez vif et dispos.

LA COMTESSE, au Laquais.

Faites entrer.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS, DORIMONT, MÉLAMPLE, Mlle QUINAULT, LE LAQUAIS.

LE MARQUIS, courant au-devant d'elle.

Eh! c'est notre aimable voisine!
Vous ne pouviez jamais venir plus à propos,
(au Laquais.)
Mademoiselle. Enfant, dis là-bas que j'ordonne
Qu'on nous serve tout au plus tôt.

LA PRÉSIDENTE, bas.

Marquis, quelle est cette personne?

LE MARQUIS.

C'est mademoiselle Quinault.

LA PRÉSIDENTE.

Ah! je la reconnois. Eh! vraiment oui, c'est elle.

Mlle QUINAULT, à la Comtesse.

Madame, pardonnez si je viens librement....

LA COMTESSE.

Point de façons, Mademoiselle;
Vous m'obligez infiniment.
Nous parlions de l'auteur de la pièce nouvelle.

Mlle QUINAULT.

Je vous avoûrai franchement
Que je le cherche ici. J'ai deux mots à lui dire.
Il prétend qu'au public je fasse un compliment
Qu'il s'avisa hier de m'écrire :
Cette commission me donne un tremblement

Qui pour moi devient un martyre.
Je joue un rôle hardiment ;
Mais, parler en public, ou bien au public même,
C'est une différence extrême.
Je sens trop bien en ce moment
Que très-mal à propos je me suis engagée ;
Et je veux à l'auteur remettre prudemment
Le discours dont il m'a chargée.

DORIMONT.

Mais il n'est pas long ce discours ;
Et notre auteur a pris la fuite.

Mlle QUINAULT.

Oh ! voilà comme il fait toujours.

LA COMTESSE.

Malgré vous, vous voilà réduite
A suivre son intention.
Il faut vous signaler en cette occasion.
Armez-vous d'un noble courage :
Deux mots que vous direz avec affection
Peuvent prévenir quelque orage,
Et procurer l'attention
Du public équitable et sage,
Qui juge sans prévention,
Quand il n'est point troublé par des frondeurs à gage,
Qui font naître le bruit et la confusion,
Pour faire périr un ouvrage.

Mlle QUINAULT.

Allons, puisqu'il le faut, je dirai de mon mieux.

LA PRÉSIDENTE.

Jouez-vous dans *l'Ambitieux ?*

Mlle QUINAULT.

Oui, vraiment; et mon personnage
N'est ni grave, ni sérieux.
D'un ministre pourtant j'ai l'honneur d'être femme.

LA PRÉSIDENTE.

Quel est le caractère?

Mlle QUINAULT, faisant la révérence.

Une folle, Madame;
Mais d'un goût tout particulier.
Attendez.... De peur d'oublier
Le compliment de mon poète,
Il faut que je vous le repète;
Peut-être qu'il vous ennuîra,
Mais cet essai m'enhardira.

LA COMTESSE.

Parlez, nous vous prêtons silence.

Mlle QUINAULT.

Vous êtes le parterre, et je suis l'orateur
Qui veut capter la bienveillance
Du malévole spectateur.

MESSIEURS, vous allez voir une nouvelle pièce....
D'un auteur qui n'est pas nouveau.
L'ouvrage est singulier: vous dire qu'il est beau,
Ce seroit un peu loin pousser la hardiesse.

Décider avant vous c'est hâter le danger.
Nous efforcer à si bien faire,
Que l'ouvrage puisse vous plaire,
Voilà notre seul droit; le vôtre est de juger.

En juges souverains, faites qu'on vous respecte.
L'Envie est aux aguets, la Cabale la suit.
Loin d'avoir le bon goût, leur cohorte suspecte
Lui fait la guerre et le détruit.

Jusques au dernier vers imposez-lui silence :
C'est l'unique faveur que nous vous demandons.
Nous plaidons devant vous : tandis que nous plaidons,
Daignez nous écouter, et tenir la balance.

Si notre pièce a du succès,
Pour vous, comme pour moi, j'en serai très-ravie;
Et mon plus grand plaisir sera de voir l'Envie
Perdre, avec depens, son procès.

Elle tremble déjà; mais, s'il faut tout vous dire,
En vérité, je tremble aussi.
Puisse votre équite la bannir loin d'ici!
Plus elle pleurera, plus je vous ferai rire.

Permettez à l'*Ambition*
De vous étaler sa manie.
L'auteur a mis tout son génie
A vous en faire voir toute l'illusion.

C'est, dit-on, le défaut des plus grands personnages;
Et je vous avoûrai sans fard
Que notre auteur lui-même en a sa bonne part;
Car son ambition est d'avoir vos suffrages.

LE MARQUIS, à mademoiselle Quinault.

Vous vous en tirerez. Pour nous, sans compliment,

Allons vite nous mettre à table.
Je veux dîner en poste, et souper lentement,
Si le succès est favorable.

M[lle] QUINAULT, à la Comtesse.

Je n'ai point d'appétit, et je vais m'échapper.
Vous me le pardonnez?

LA COMTESSE.

Oui, je vous le pardonne.

(Les Acteurs sortent.)

MÉLAMPLE, seul.

Morbleu!... si le public trouve la pièce bonne,
J'irai me coucher sans souper.

FIN DU PROLOGUE DE L'AMBITIEUX.

Par ma foi, Madame, je suis si las de copier, que je n'ai plus la force d'ajouter une parole, si ce n'est pour vous supplier humblement de me mander, avec votre extrême sincérité, si ce petit ouvrage aura eu le bonheur de vous plaire. Pour moi, je ne sais si je me flatte, mais il me semble qu'il n'auroit pas ennuyé le public. C'est une espèce de petite comédie avant la grande pièce; et j'aurois eu, du moins en cela, le mérite de la nouveauté. J'ai l'honneur de vous assurer de mon respect.

NEUVIÈME LETTRE.

A M. D., MUSICIEN.

J'ai reçu, j'ai lu, j'ai chanté les airs que vous m'avez envoyés par mon bon ami M. le chevalier de B. qui les savoit déjà tous par cœur, et avec qui je viens d'exécuter vos *duo*, qui m'ont charmé. Je ne puis mieux vous prouver combien je suis content de votre génie, qu'en vous fournissant de quoi l'exercer encore. Comme vous réussissez également dans tous les genres de musique, il est bon que vous sachiez que j'ai fait une comédie en trois actes [1] et en vers lyriques : c'est proprement un opéra comique; il n'est pas destiné pour l'*Opéra;* mais il doit être exécuté chez une grande princesse, qui n'épargnera rien pour rendre ce spectacle brillant. Je voudrois qu'il commençât par un prologue, et que ce fût vous qui le missiez en musique. Il n'est pas encore fini, mais voici ce que j'en ai déjà fait. Voyez si vous osez entreprendre cette besogne : je me charge de la faire approuver et recevoir, si vous réussissez aussi bien que je l'espère. Ce prologue roule sur une dispute assez vive entre *Thalie* et *Melpomène*. Vous serez

[1] Les Amours de Ragonde.

peut-être surpris que je nomme celle-ci la dernière, car l'opinion vulgaire lui donne le pas sur sa sœur; pour moi, je le donne à Thalie; c'est ma façon de penser, et c'étoit celle de *Despréaux*. Si j'avois les trois statues de *Corneille*, de *Molière* et de *Racine*, je placerois celle de Corneille à la droite, celle de Racine à la gauche, et je mettrois Molière dans le milieu. Mais voilà une plaisante digression! Venons à notre prologue. Le lieu de la scène est supposé le théâtre de l'Opéra.

SCENES

DE

THALIE ET MELPOMÈNE,

PROLOGUE.

PERSONNAGES.

THALIE.
MELPOMÈNE.
UN PETIT MAITRE.
Choeur de Héros.
Choeur d'Héroïnes.
Choeur de Personnages comiques.
Choeur de Suivants comiques de Thalie.
Suivants de Melpomène.

La scène est à Paris.

SCÈNES

DE

THALIE ET MELPOMÈNE,

PROLOGUE.

SCÈNE I.

THALIE, MELPOMÈNE.

MELPOMÈNE.

Eh quoi! pendant l'hiver, prétendez-vous, ma sœur,
Régner sur ce noble théâtre?
Pour y faire goûter votre enjoûment folâtre,
Attendez du printemps l'agréable douceur.
La saison des frimas rappelle sur la scène
Les tragiques événements,
Dignes sujets pour *Melpomène*,
Et bannit de ces lieux vos vains amusements.

THALIE.

Divertir les humains est l'objet où j'aspire;
Si c'est le vôtre aussi, pourquoi nous séparer?
Vous savez les faire pleurer,

Et moi, je sais les faire rire.
Attendrissez les cœurs, excitez les soupirs,
Étalez aux mortels les passions tragiques;
Mais souffrez qu'à mon tour, au gré de leurs désirs,
Je retrace à leurs yeux des incidents comiques.
Les plaisirs variés sont les plus doux plaisirs.

MELPOMÈNE.

Non, n'espérez jamais que tour à tour je règne,
Dans un temps où je dois régner seule en ces lieux.
Je ne veux point mêler des plaisirs sérieux
Avec des jeux que je dedaigne.

THALIE.

Ah, ma sœur! que je hais vos tons impérieux!
De cet air de hauteur songez à vous defaire.
Imitez mon air gracieux.
Vous savez effrayer, et je sais l'art de plaire.

MELPOMÈNE.

Vous comparer à moi! Quel orgueil téméraire!
Par des tons elevés, par de nobles accents,
Par des regrets, des cris, des soupirs et des plaintes,
Je porte au fond des cœurs les plus vives atteintes,
Et je les soumets tous à mes efforts puissants.

THALIE.

Par une agréable folie
Je plais sans jamais ennuyer,
Et possède l'art d'égayer
La plus sombre mélancolie.
Corriger les humains est mon unique emploi;
Et je les peins d'après nature :

Je ris en traçant leur peinture,
Qui les fait rire comme moi.

MELPOMÈNE.

Ce théâtre est mon domaine,
J'y fais admirer mes traits.
Tracer ici vos portraits,
C'est avilir *Melpomène.*

THALIE.

Ah! loin de vous avilir,
Je vous rends plus agréable.
Pour rendre le plaisir durable,
Il faut changer de plaisir.
Assez souvent on vous admire,
Mais on se lasse d'admirer;
Et, quoi que vous en puissiez dire,
On aime autant du moins à rire qu'à pleurer.
Songez au siècle où nous sommes;
Il faut céder au temps.
Aujourd'hui la vertu des hommes
N'est pas d'être constants.

MELPOMÈNE.

Pendant la saison la plus belle,
Ma sœur, vous aurez votre tour.

THALIE.

Non, je veux l'avoir dès ce jour;
J'entends le spectateur qui m'invite et m'appelle.

MELPOMÈNE.

Ah! c'est trop me braver. Contre une sœur rebelle
Je vais user de tous mes droits.
Nobles Suivants de la Muse tragique,

Grands Héros, dont souvent j'ai chanté les exploits,
Sur cette scène magnifique,
Entrez, accourez à ma voix.

THALIE.

Enfants joyeux de la Muse comique,
Venez, aux yeux des spectateurs,
D'un ton finement ironique,
Railler et corriger les modes et les cœurs.

SCÈNE II.

SUITE DE MELPOMÈNE, SUITE DE THALIE, CHOEUR DE HÉROS ET D'HÉROÏNES, CHOEUR DE SUIVANTS DE THALIE, SUIVANTS DE MELPOMÈNE, UN PETIT MAITRE.

CHOEUR DE HÉROS ET D'HÉROÏNES.

Nous accourons à ta voix,
Muse tragique et sublime,
Héros, Demi-Dieux, ou Rois,
C'est ton feu qui nous anime.

CHOEUR DES SUIVANTS COMIQUES DE THALIE.

Nous accourons à ta voix,
Muse naïve et caustique,
Marquis, Paysans, Bourgeois,
Par toi tout devient comique.

(On danse plusieurs entrées tant sérieuses que comiques.)

UN HÉROS, seul.

Noble et divine Melpomène,
Charme du cœur, de l'oreille et des yeux,
Sur cette auguste scène

Tu chantes les amours des Héros et des Dieux;
La pitié, la terreur, sont tes puissantes armes:
Tout s'attendrit quand tu verses des larmes;
Tout tremble, tout frémit, quand ta voix jusqu'aux Cieux
Porte tes élans furieux.

UN PETIT MAÎTRE, à Thalie.

Petite Muse badine,
Plus utile que ta sœur,
Ta censure vive et fine
Guérit l'esprit et le cœur.
Le bon goût te rend justice.
Bien souvent par tes bons mots
Tu fais détester le vice,
Et tu corriges les sots.

CHOEUR DE HÉROS.

Noble et sublime Melpomène,
Brillez, régnez toujours sur cette auguste scène.

CHOEUR DE PERSONNAGES COMIQUES.

O l'heureux jour!
Muse folâtre,
Sur ce théâtre,
Brillez, régnez à votre tour.

MELPOMÈNE, à ses Suivants.

Que l'on chasse d'ici tous ces bas personnages.

THALIE, à ses Suivants.

De ces foibles Héros repoussez les outrages.

FIN DES SCÈNES DE THALIE ET MELPOMÈNE.

SUITE

DE LA LETTRE IX.

Voila où j'en suis de mon prologue, qui met une terrible division entre les deux sœurs. Comment, me direz-vous, terminer une querelle si vive? Vous serez bien embarrassé, car deux femmes piquées, glorieuses, jalouses l'une de l'autre, et qui ont rompu toutes mesures entre elles, ne se réconcilient pas tout d'un coup; et cependant cela me paroît également nécessaire et pressant, parce que votre prologue est déjà bien long. Si vous faites ces réflexions, mon cher Monsieur, vous réfléchirez selon les lumières du sens commun. Mais est-ce le sens commun qui dirige l'opéra? Tout s'y fait par miracle; un poète lyrique n'y est jamais embarrassé pour un dénoûment : n'a-t-il pas à sa disposition tous les Dieux du ciel, de la terre, et même de l'enfer? S'agit-il de finir sa pièce, il fait descendre les uns ou monter les autres, selon son bon plaisir. Le *Deus è machinâ* est fait pour les poètes lyriques : aussi ne voit-on guère d'opéra qui ne soit dénoué par quelque Dieu du premier ordre, qui vient ordonner ou *ceci* ou *cela*, d'un ton d'autorité suprême, auquel tout le monde obéit sans la moindre ré-

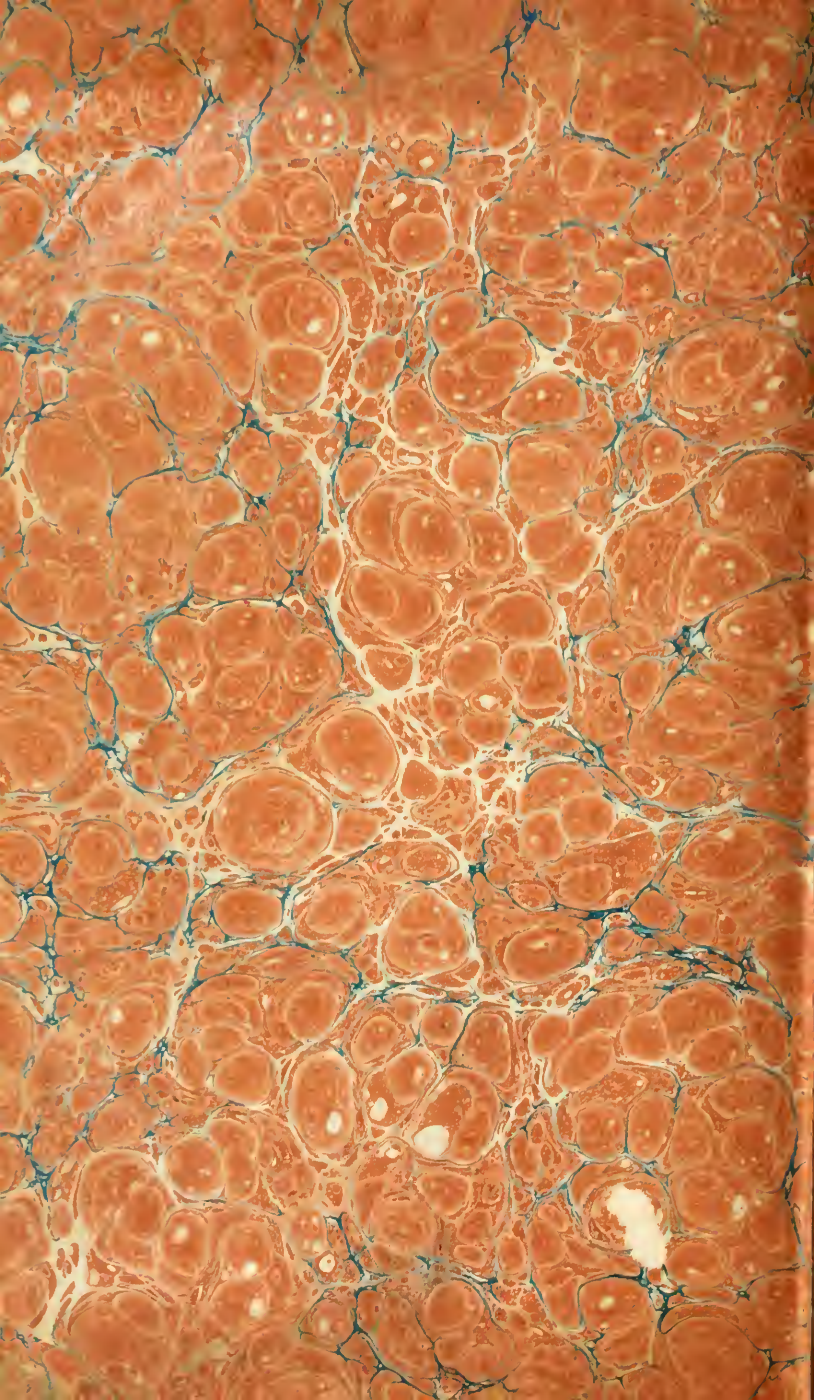
plique; et, moyennant une belle chacone, suivie d'un chœur magnifique, vous voyez une pièce dénouée si subtilement, que personne n'a le mot à dire. Car quel est l'esprit assez caustique et assez mal tourné, pour résister aux ordres des Dieux, ou pour les chicaner? Vous jugez bien que je me servirai du même expédient pour dénouer mon prologue, et que chacun admirera les trésors inépuisables de mon imagination; car je me propose de faire descendre *Apollon* tout à coup, et lorsqu'on s'y attendra le moins, dans une machine suspendue et bien brillante, afin de séparer les combattants furieux, et de réconcilier les deux sœurs par son autorité; et même, pour se donner plus de poids et plus de relief, il parlera au nom de *Jupiter*, qui n'a pas peu de crédit à l'Opéra, et, qui plus est, alléguera les décrets irrévocables du Destin, qui a prononcé dès la naissance des siècles, que les deux sœurs feroient subitement la paix, et qu'en vertu de cette réunion qui paroissoit désespérée, et qui ne pouvoit être que l'effet d'un pouvoir si terrible, *Melpomène*, pendant trois mois d'hiver, régneroit sur la scène, et que vers le carnaval, *Thalie* s'en empareroit. Sur cela, les suivants de Melpomène et de Thalie s'embrasseront cordialement, et formeront tous ensemble un ballet moitié grave et moitié comique, qui certainement sera tout nouveau; chose qu'on ne voit guère sur le théâtre

de l'Opéra. J'ai même imaginé un pas de deux entre un *Héros* et un *Scaramouche*, et Dieu sait comme on battra des mains. C'est bien dommage que les Dieux n'aient pas le même crédit sur la *scène françoise*, où de pauvres auteurs tragiques, même les plus hupés, suent sang et eau pour dénouer leurs pièces, sans pouvoir y parvenir au gré du public, ce qui produit toujours un mauvais cinquième acte : au lieu que, s'ils avoient le privilége de faire venir un *Jupiter*, un *Apollon*, ou tout au moins un *Mercure*, pour débrouiller l'intrigue, et la mener rapidement à sa fin, tous les spectateurs, pleins d'admiration et de respect, s'épuiseroient en acclamations, et crieroient *vivat*. Les poètes comiques seroient seuls condamnés à finir un bon cinquième acte, par un dénoûment bien préparé et bien naturel ; mais comme ils seroient privés de la gloire d'appeler le ciel à leur aide, ils seroient placés dans une classe bien inférieure à celle des tragiques. Je suis, etc.

TABLE DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DU TOME CINQUIÈME.




PQ
1977
D7
1820
t.5
Destouches, Philippe Néricault
Oeuvres dramatiques
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

